

LE CHEVAL.

Traduit de l'ouvrage anglais, THE HORSE,

DE WILLIAM YOUATT,

PAR

H. CLUSERET,

Ancien Élève de l'École des Haras

PARIS.

CHEZ DENTU, LIBRAIRE,

Galerie vitrée, au Palais-National

1851.

LE CHEVAL.



PARIS. – IMPRIMERIE DE H. CARION, PÈRE,

Rue Richer, 20.



LE CHEVAL.

Traduit de l'ouvrage anglais, THE HORSE,

DE WILLIAM YOUATT.

PAR M. CLUSERET,

Ancien Élève de l'École des Haras.

PARIS.

CHEZ DENTU, LIBRAIRE,

Galerie vitrée, au Palais-National.

1851.



PRÉFACE.

Une lacune existait depuis longtemps parmi les ouvrages qui traitent d'hyppiatrique ; le *The Horse*, cet ouvrage anglais si estimé pour son traité de science hippique, n'avait pas encore été traduit. Chaque jour cependant, en lisant les œuvres si utiles et si importantes de MM. Gayot, inspecteur-général chargé de la direction des haras, au ministère de l'agriculture, Houël, directeur du haras du Pin, et de tant d'autres hommes compétents en cette partie, l'éleveur ou l'amateur se trouvaient renvoyés à

consulter le *The Horse;* ce qui nécessitait de leur part la connaissance de la langue anglaise : et bien que cette langue soit très connue, elle ne l'est pas universellement.

Dans le but de supprimer cet obstacle à l'étude pour les personnes qui désirent s'occuper de l'amélioration des races chevalines, j'ai entrepris en 1847, à l'école des haras, où j'étais alors en qualité d'élève, de traduire la première partie du *The Horse*, qui, divisée en quatre parties, renferme : 1° L'histoire du Cheval chez tous les peuples; 2° La description scientifique des différentes races de chevaux; 3° L'histoire du Cheval anglais; et 4° La description scientifique des différentes sortes de chevaux anglais.

J'ai limité mon travail à cette première partie, parce qu'il est reconnu en France, et notamment par MM. les professeurs de l'école du haras du Pin, c'est-à-dire par les hommes choisis par le gouvernement comme les plus

éminents dans la science hippique : que cette première partie seule est supérieure aux ouvrages de nos compatriotes ; tandis qu'il n'en est point de même à l'égard de la partie qui traite de l'anatomie du Cheval, de ses maladies, de son hygiène. Au contraire, nous avons sur ces divers sujets des traités beaucoup plus complets et beaucoup plus approfondis que ceux des Anglais.

Les motifs en sont faciles à saisir : l'art vétérinaire a fait de grands progrès pendant ces quinze dernières années ; la structure du Cheval, les maladies et les infirmités auxquelles il est sujet, leurs traitements ont été étudiés avec le plus grand soin sur le continent et en Angleterre, soit dans les écoles et les sociétés savantes qui s'occupent de la connaissance de l'art vétérinaire, soit par les particuliers auxquels leur expérience et leurs études ont acquis un juste renom.

Le lecteur remarquera sans doute, dans le

courant de l'ouvrage, un certain nombre d'anglicanismes; j'aime à croire qu'il ne les attribuera point à une négligence de style : voulant avant tout reproduire autant que possible les termes techniques qui, dans le texte primitif dépeignent si bien les qualités des diverses races de Chevaux, termes qui, pour la plupart, n'ont pas de synonymes exacts dans la langue française, j'ai dû, dans mon travail, sacrifier l'élégance et l'attrait du langage, à l'exactitude et à la précision des portraits et des descriptions anatomiques.

Le premier chapitre surtout, qui traite des recherches historiques faites dans les anciens auteurs et dans les anciens monuments, demandait à être rendu avec la plus grande fidélité. Le lecteur y verra des détails bien curieux, sur les diverses phases par lesquelles le Cheval est passé avant d'arriver à l'état de perfectionnement qu'il a atteint de nos jours : il verra qu'il n'est pas un peuple de l'antiquité, qui ne se

soit occupé de la manière la plus sérieuse, du bien-être et de l'amélioration de ce noble animal. Les anciens portaient au plus haut point l'art de l'équitation. Tout le monde a entendu parler de ces fameux Numides, qui sans autre aide qu'un bridon grossier, domptaient les Chevaux les plus fougueux, et dont la cavalerie résista si longtemps aux Romains. Les centaures de la fable n'étaient autre chose qu'une allusion aux fameux cavaliers de la Thessalie et de la Grèce. Les Parthes figurèrent aussi parmi les nations équestres. En un mot, les anciens ne nous furent en rien inférieurs dans tout ce qui touche à l'emploi du Cheval.

Le second chapitre traite des diverses espèces de Chevaux que l'on trouve aujourd'hui dans les quatre parties du monde. L'Europe et l'Asie s'y disputent la palme. L'Europe nous présente le fameux Cheval anglais, si supérieur, il faut le reconnaître, aux autres Chevaux du continent. L'Asie nous offre le Cheval arabe; il est,

suivant nous, impossible d'établir la prééminence de l'une de ces deux races sur l'autre. La Providence a donné à chacun des deux climats l'animal qui lui était nécessaire ; des essais scientifiques ont prouvé, d'une manière péremptoire, que le Cheval anglais en Asie n'égalait pas en utilité le Cheval arabe, et que ce dernier, transporté en France ou en Angleterre, dépérissait et perdait toute son énergie ; que de plus, ses produits ne possédaient pas les qualités de la race primitive. L'auteur anglais a consacré un chapitre très curieux à la description de la chasse que font les Gauchos dans les Pampas de l'Amérique du Sud, si abondantes en Chevaux sauvages.

Le troisième chapitre est consacré au *Cheval anglais*. L'auteur a proportionné son travail à l'importance du sujet ; remontant aux temps les plus anciens des annales hippiques anglaises, c'est-à-dire à l'époque de l'occupation de la Grande-Bretagne par les Romains, il redescend

à travers les siècles, jusqu'à nos jours, en décrivant les diverses périodes que le Cheval anglais a dû traverser, avant d'arriver au point de perfection qu'il a atteint aujourd'hui. Déjà, dans les temps anciens, ce noble animal occupait la première place dans la cavalerie romaine. César fit venir plusieurs centaines de Chevaux bretons pour être incorporés dans ses armées. Alfred-le-Grand fit des lois spéciales pour les ventes et importations de Chevaux; plus tard, à l'époque des croisades, Richard Cœur de lion, et les grands vassaux anglais qui se croisèrent, amenèrent quelques beaux sujets arabes, dont le sang mélangé avec celui du Cheval indigène, fut la souche de cette belle race que nous admirons aujourd'hui; les rois successeurs de Richard, tant par leur exemple, que par les lois et règlements qu'ils établirent, développèrent le goût de l'élève du Cheval dans la nation. Cette persévérance, jointe à l'esprit de nationalité qui fait faire à propos de grands

sacrifices aux Anglais, amenèrent les plus beaux résultats. *Godolphin Arabian*, *Darlay Arabian*, et quelques autres Chevaux extraordinaires vinrent, au dix-septième siècle, ajouter un éclat nouveau aux produits déjà si vantés du pays. De nos jours, le Cheval anglais a atteint le plus haut point de perfection. Mais nous pouvons dire que de ce côté du continent on se dispose à lui créer un redoutable rival : l'administration des haras, et l'industrie particulière se préoccupent vivement de l'avenir hyppique en France; espérons qu'avec de l'énergie et de la persévérance, nous parviendrons à ne plus être tributaires de nos voisins.

Enfin, le quatrième chapitre traite avec détail de chacune des espèces particulières de Chevaux anglais. La première place y est et devait être consacrée au *Racer*, ou Cheval de course; tout le monde connaît aujourd'hui les hauts faits de ce noble animal; les courses anglaises si fameuses, ont été imitées en France et dans

l'Europe; il y a peu de temps on en a fait des essais en Asie. L'auteur, dans cet article, dépeint toutes les conditions indispensables à un bon Racer, la manière dont il doit être traité, et le récit des exploits des plus célèbres coureurs. *Éclypse* y occupe une place à part. Après le Cheval de course, vient le Cheval de chasse ou *Hunter*, animal qui appartient exclusivement à la Grande-Bretagne, cheval précieux qui tient à la fois du *Racer* et du Cheval de selle; dur à la fatigue, rapide et gracieux, tout à la fois, c'est le compagnon de tout gentilhomme et de tout fermier aisé en Angleterre; nous devons regretter de ne pas avoir une race semblable en France. Le Cheval de voyage, le Cheval de selle, le Cheval de carosse, le Cheval de fermier viennent ensuite; leurs qualités se trouvent exposées à nos yeux avec toute la précision désirable. Cette série de richesses se termine par la description du fameux Cheval de trait anglais, le Cheval classique en quelque

sorte du pays, celui dont la souche était indigène au sol. Les Galleways et Ponies, ces petites créatures si énergiques et si curieuses à étudier, terminent cet intéressant tableau.

Quelque minime que soit le travail que je présente aujourd'hui aux amateurs de la science hippique, je ne l'aurais point entrepris si je n'avais compté sur la bienveillance de mes lecteurs, mon but, je l'ai déjà dit, n'a pas été de présenter un ouvrage littéraire; j'ai voulu supprimer un obstacle à l'étude. J'espère, avec l'aide et l'indulgence des connaisseurs, atteindre ce but modeste. Plus tard, si mon premier essai est accueilli avec quelque indulgence, j'essaierai de la justifier par de nouvelles études et j'espère présenter alors au public une œuvre plus importante.

LE CHEVAL.

CHAPITRE I.

ORIGINE DE SON HISTOIRE.

Les recherches des géologues nous fournissent d'abondantes preuves que cet animal a existé avant le déluge. Il n'y a pas une partie de l'Europe, ni même un coin de la terre, depuis les plaines tropicales de l'Inde jusqu'aux régions glacées de la Sibérie, depuis les extrémités septentrionales du Nouveau-Monde jusqu'au point le plus méridional de l'Amérique où l'on n'ait trouvé les restes fossiles du cheval mêlés aux os de l'hippopotame, de l'éléphant, du rhinocéros, de l'ours, du tigre, du cerf et de divers autres animaux, dont quelques-uns, comme le mastodonte, ont disparu.

A peine y a-t-il un endroit de l'Angleterre où l'on n'ait découvert les restes fossiles de cet animal. En général, les os sont à peu près de la même grandeur que ceux de la race ordinaire des chevaux d'aujourd'hui; mais dans l'Amérique méridionale on a déterré des os de chevaux d'une taille gigantesque. Nous ignorons si le cheval était alors l'esclave de l'homme et quel était son usage. Toute son histoire a été détruite par le déluge : seulement l'arche de Noé conserva un type de cette race pour les besoins de l'homme.

La Bible, qui contient la plus ancienne histoire authentique, parle de certains dons précieux que le Pharaon d'Égypte offrit à Abraham. C'étaient des brebis, des bœufs, des ânes et des ânesses, des chameaux, des serviteurs et des servantes; mais on ne parle pas du cheval (1). On ne saurait s'expliquer cette omission autrement que par la supposition que ce noble animal ne se trouvait pas alors en Égypte, ou du moins qu'on ne l'avait pas encore rendu domestique.

La première allusion qui ait trait au cheval, après le déluge, est tout-à-fait accidentelle. On dit que Hanah, fils de Zibeon, contemporain d'Isaac, qui naquit vers l'an 1590, avant J.-C., trouva, dans le désert, les mulets, progéniture de l'âne et du cheval,

(1) Gen. XII. 16.

quand il paissait les ânes de son père (1). Le désert dont il s'agit était celui d'Édom ou Séhir ; nous ignorons si ce sont des chevaux sauvages qui habitaient les déserts d'Édom, ou des chevaux domptés par l'homme. L'histoire se tait entièrement sur l'époque où la liaison commença, ou fut renouvelée, entre l'espèce humaine et ce précieux serviteur.

Près d'un siècle plus tard, lorsque Jacob se sépara de Laban, nous trouvons un récit détaillé du nombre de chèvres, de brebis, de chameaux, de bœufs et d'ânes qu'il possédait ; mais on ne parle pas du cheval (2). Cela ferait conclure qu'à cette époque le cheval n'était pas connu, ou qu'on ne s'en servait pas dans le pays de Chanaan.

On envoya, environ un siècle après, des chariots traînés par des animaux, dans le pays de Chanaan, pour faire venir le père de Joseph en Égypte. On ne nous dit pas par quelle espèce d'animaux ces voitures étaient traînées ; mais il existe assez de fragments de sculptures des premiers siècles, et surtout de l'architecture égyptienne où les chariots, même dans les grandes occasions, étaient attelés de bœufs. Nous ne pouvons cependant rien conclure de certain de ces données : mais peu de temps après, du vivant de Joseph et de son père, il y eut une famine en Egypte,

(1) Gen. xxxvi. 24.

(2) Gen. xxxii. 15.

précédée de plusieurs années d'abondance; Joseph, qui était premier ministre sous Pharaon, profitant du bon marché du blé pendant les années d'abondance, en avait réuni de grandes quantités dans les greniers du roi, qu'il vendait ensuite, tant que cet état de chose dura, au peuple affamé, ainsi que pour leurs bestiaux et *chevaux*.

C'est la première fois qu'on parle du cheval dans l'Histoire-Sainte ou Profane; mais cela ne nous explique pas à quel usage on s'en servait. Nous trouvons, quelques années après cette famine, ce point tant soit peu éclairci : lorsque Jacob fut sur son lit de mort, il appela ses fils autour de lui et, sous l'influence de cette inspiration qui n'a pas été donnée aux temps modernes, il leur prédit le caractère et le sort de leurs descendants. En parlant de Dan, il dit : « Dan sera un serpent sur le chemin, et une couleuvre dans le sentier, mordant les pâturons du cheval, et celui qui le montera tombera à la renverse (1). » Nous n'avons pas à nous occuper de l'accomplissement de cette prédiction; ce qui intéresse principalement le lecteur, c'est l'usage qu'on y fait du cheval : on le monte.

Nous n'entendons plus parler du cheval, jusqu'au temps de Job, qui avait vécu environ vingt ans avant le temps où Moïse fit sortir les Israëlites d'Egypte. Il

(1) Gen. XIX. 17.

connaissait bien le cheval et il l'admirait à cause de sa beauté incomparable et des divers usages auxquels il servait. La description qu'en fit Job, est citée par presque tous les écrivains qui ont traité ce sujet; le docteur Blair en parle comme un exemple de la sublimité de l'Ecriture sainte. L'Être-Suprême est censé demander à Job : « As-tu donné la force au cheval? As-tu revêtu son cou d'une éclatante crinière? Le son magnifique de ses narines est effrayant. Il creuse la terre de son pied; il s'égaie en sa force; il va à la rencontre d'un homme armé; il se rit de la frayeur; il ne s'épouvante de rien, et il ne se détourne point de devant l'épée. Il n'a point peur des flèches qui sifflent tout autour de lui, ni du fer luisant de la hallebarde et du javelot. Il creuse la terre, plein d'émotion et d'ardeur au son de la trompette, et il ne peut se retenir. Au son bruyant de la trompette, il dit : Ha! ha! Il flaire de loin la bataille, le cri des guerriers et le chant du triomphe (1). »

Nous devons conclure de ce que nous venons de lire, qu'on se servait du cheval pour la guerre, 1500 ans avant J.-C. Le noble animal que décrivit Job servait à la cavalerie de cette époque.

Le même auteur lui assigne un autre emploi. Job parlant de l'autruche et de la chasse qu'on faisait à

---

(1) Job, XXXIX. 10-25.

cet oiseau, dit : A la première occasion elle se dresse et se moque du cheval et de celui qui le monte (1).

Nous y voyons aussi qu'en moins de vingt ans après, Pharaon pris 600 chariots de choix et tous les chevaux de chariots en Egypte ainsi que tous les gens de cheval, et poursuivit les Israëlites jusqu'à la Mer-Rouge (2). Nous voyons ici trois classes très distinctes de chevaux : Le cheval de chariot de choix, les chevaux de chariot ordinaire et la cavalerie. La force et l'utilité du cheval étaient alors bien appréciées. Buxtorff dit que le mot *parash* ou cavalier est dérivé d'un mot hébraïque qui signifie piquer avec des éperons, et que le mot cavalier vient de l'usage que fait celui-ci de l'éperon. Il paraît que l'équitation était à cette époque non seulement un exercice familier, mais qu'elle avait atteint un degré de perfection que l'on ignore généralement.

Nous n'avons pas de données certaines qui puissent nous apprendre dans quel pays le cheval a été apprivoisé pour la première fois. Les histoires les plus anciennes se taisent sur son existence du temps d'Abraham ; quoiqu'on ne puisse guère croire qu'on ne se servait pas de ce noble animal quand Nemrod fonda le royaume de Babylone, 200 ans avant la naissance d'Abraham; ou du temps de Sémiramis qui

(1) Job, xxxix. 18.

(2) Exod. xiv. 9.

était de 150 ans plus tard ; ou lorsque les rois bergers conquirent l'Egypte quelque temps auparavant. Il est présumable qu'on a apprivoisé le cheval dès le commencement de la civilisation. L'auteur de cet ouvrage était d'abord de l'avis que c'étaient les Egyptiens qui l'avaient apprivoisé les premiers ; mais un examen plus mûr lui a fait embrasser l'opinion du colonel Hamilton, qui l'attribue à l'Asie centrale et peut-être en même temps que dans les autres régions où existait le cheval sauvage. La découverte de son utilité semble s'être opérée à la même époque, depuis les hautes vallées de l'Oxus et de Cachemire jusqu'à la Chine, à l'Inde et à l'Egypte.

Le cheval indigène des pays méridionaux et occidentaux est venu du nord-est de l'Asie, retraite de ceux qui ont échappé aux ravages du déluge. Sans le secours du cheval, les progrès de la civilisation eussent été bien lents.

Le colonel Smith est tout-à-fait dans le vrai lorsqu'il dit que nous devons à l'ancienne Egypte les premiers essais suivis pour renouveler et améliorer la race chevaline ; de nombreux tableaux sculptés ou dessinés représentent des coursiers dont l'ensemble, la beauté et la couleur nous témoignent qu'ils ont été faits d'après des modèles parfaits. On représente aussi des palefreniers qui leur frottent les jointures et s'occupent exclusivement du soin de leur corps. Dans tous ces beaux ouvrages de l'art, on représente les chevaux libres ou attelés aux

chariots; on ne voit de cavalerie que beaucoup plus tard. Il en est de même des bas-reliefs de Persépolis. Toutefois sur la frise du temple de Minerve, dans l'acropole d'Athènes, bâti plusieurs années avant la destruction de Persépolis, il y avait plusieurs figures d'hommes à cheval : mais il n'y en avait aucune d'un cheval attelé à un chariot. Cela est un fait singulier et pourrait faire conclure faussement qu'on se servait communément du chariot dans la Perse, à une époque où on ne le connaissait pas dans la Grèce. Les Persans furent sans contredit de meilleurs cavaliers que les grecs; mais ils se servaient parfois de chariots dans les fêtes solennelles en l'honneur des dieux ; et c'est pourquoi on les trouve naturellement dans cette attitude sur la frise de leurs temples. On ne se servait jamais parmi les grecs de chariots à la guerre, mais seulement dans les jeux publics.

L'éducation du cheval et son emploi pour les plaisirs et pour la guerre a été défendu aux israëlites: on leur ordonnait de couper les jarrets à ceux qu'on prenait à la guerre. Les brebis leur fournissaient de la laine, et les bestiaux du lait; les unes et les autres leur donnaient de la viande. A l'aide de ceux-ci on labourait la terre et l'on battait le blé; tandis que les gouverneurs et les juges d'Israël étaient portés par des ânes. On parle de temps en temps du cheval au commencement de l'histoire israëlite. Cependant on ne lui assigne pas d'emploi, et, en parlant du monarque de cette époque, il est dit qu'il ne devait pas

faire un amas de chevaux (1). Pour cela il y avait deux raisons : les israëlites étaient destinés à être un peuple particulier, conservant dans les étroites limites de lenr pays la connaissance et le culte du vrai Dieu ; c'est pourquoi on leur retira le moyen de se transporter dans d'autres contrées. La nature du sol leur défendait aussi d'avoir un grand nombre de chevaux. Leur pays était en grande partie montagneux; il était borné à l'ouest par la mer et des trois autres côtés par des déserts. Ce n'est qu'au temps de Salomon, 500 ans après que les israëlites eurent quitté l'Egypte, que le cheval fut rendu domestique parmi eux ; et il s'y multiplia au point que Salomon eût 1,400 chariots, douze mille hommes de cheval, et des écuries pour 40,000 chevaux (2). Il tirait d'Egypte la plus grande partie de ces chevaux.

L'histoire sainte nous donne aussi le prix des chariots et des chevaux, c'est le document le plus vieux de ce genre qui existe. Le cheval y compris, peut-être, les frais du voyage, coûtait 150 sicles, un peu plus de 425 fr. Le chariot coûtait 600 sicles, un peu plus de 1,700 fr. Il est impossible de parler de la valeur relative de l'argent de cette époque : mais elle était probablement beaucoup plus grande qu'à présent.

(1) Deut. xvi. 16.

(2) Rois x. 26.

Une question qui n'a pas encore été éclaircie, c'est celle qui consiste à savoir si l'on se servait de chariots avant de s'occuper de l'équitation.

Selon le colonel Hamilton Smith, les nations du nord étaient exclusivement cavalières. A Ninive, dans l'Asie mineure, et dans l'Inde, ils conduisaient le chariot et montaient à cheval aussi. Dans la Grèce, dans la Palestine et en Egypte, on conduisait le chariot seulement. Cependant il est probable que par suite de visites dans certains pays et à des époques particulières, l'autre art ne resta pas longtemps ignoré.

Avant d'entreprendre l'histoire du cheval européen, il ne sera peut-être pas sans intérêt de réunir ce que les historiens ont dit du caractère et de l'hygiène du cheval dans les siècles passés.

La haute Egypte et l'Ethiopie étaient habitées par des cavaliers de mœurs sauvages et adonnés à la rapine; ils volaient ceux qui tombaient en leur pouvoir, ou ils se louaient pour grossir l'armée des princes étrangers. Plusieurs troupes de ces gens accompagnèrent Xercès dans son expédition contre la Grèce.

Dans la Libie, la Numidie, la Mauritanie et les contrées le long de la côte au nord de l'Afrique, comprenant le Maroc, la Barbarie, Tunis, Tripoli et la partie septentrionale du Sahara ou grand désert, les chevaux étaient nombreux et légers. Olian les décrit comme chétifs et ayant rarement beau-

coup de chair; exigeant peu de soin de la part de leurs maîtres; se contentant du pâturage ordinaire que fournissait le pays, et où on les lançait, sans plus de cérémonie, aussitôt leurs travaux finis. On ne les y soigne guère mieux aujourd'hui.

On les montait d'abord, comme ils sont représentés dans la fresque du Parthénon, sans bride ni selle, et le cavalier n'avait rien qu'une baguette pour les diriger. On dit que cela leur donnait un air gauche et peu gracieux, ayant le cou droit et tendu, et le nez en l'air. Il est un peu difficile de concevoir, dit Bérenger, comment une baguette ou une cravache peut suffire pour guider ou gouverner un cheval fougueux et entêté dans le fort de sa course ou dans le tumulte du combat; mais l'attention, la docilité et la mémoire de cet animal sont si grandes qu'on ne saurait dire à quel degré d'obéissance on peut le réduire. Pourquoi ne ferait-on pas comprendre à ces chevaux l'intention du cavalier et les faire obéir avec autant d'exactitude et de promptitude que nos chevaux de charrettes dans les rues encombrées, obéissent à la voix du conducteur par laquelle ils se laissent presqu'entièrement gouverner (1).

(1) *Silius Italicus*, en parlant du cheval de cette époque, dit :

Paret in obsequium lentæ mode ramine virgæ,
Verbera sunt præcepta fugæ, sunt verbera fræni.

Les écrivains des siècles primitifs rapportent qu'on touchait le cheval sur le côté droit de la tête pour le faire tourner à gauche, sur le côté gauche pour le faire tourner à droite, sur le nez quand on voulait l'arrêter; tandis qu'on se servait du talon pour le faire avancer. On le dirigeait aussi en le touchant légérement des doigts.

Les anciens historiens se taisent entièrement sur les chevaux de l'Arabie. Ces déserts n'étaient pas alors peuplés de ce noble animal, ou bien il n'y avait rien à dire sur lui qui valût la peine qu'on en fît mention.

La Palestine contenait, vers la fin de la monarchie juive, de nombreux chevaux. On parle de quarante mille stalles dans les écuries de Salomon; mais on les faisait tous venir d'Egypte, et depuis que les israëlites se sont établis dans la terre sainte, ils ont consacré fort peu de terrain aux haras.

La Syrie n'était pas célèbre sous ce rapport, pas plus que l'Asie mineure, si l'on excepte le pays autour de Colophan, entre Smyrne et Ephèse, dont la cavalerie était si nombreuse et si bien instruite qu'elle était toujours recherchée par les puissances étrangères qui la regardaient comme invincible.

Il faut que nous nous transportions maintenant dans l'Arménie, à l'ouest de la Médie, avant de trouver quelque chose qui arrête notre attention. On trouvait dans ce pays une race excellente de chevaux. Le chariot de Xerxès était traîné par des chevaux armé-

niens, les plus beaux et les plus superbes que son vaste empire pouvait produire.

Quelques écrivains, décrivant le cheval à une époque plus récente, parlent des soins qu'on mettait à orner sa crinière. Végétius nous en fait une longue description. On la taillait en arc; ou bien on la séparait dans le milieu, de manière qu'elle pût tomber des deux côtés; et on la laissait, plus communément, longue et flottante du côté droit, coutume qui existe encore de nos jours (1).

Plusieurs vieilles statues prouvent que les cavaliers de presque tous les pays, à fort peu d'exceptions près, montaient du côté droit du cheval; la crinière pendant de ce côté les aidait à monter, car il n'y avait pas d'étriers à cette époque. De nos jours le cavalier monte toujours à gauche, quoique la crinière soit tournée à droite.

La Médie produisait de nombreux chevaux du même genre que ceux de l'Arménie.

La Cappadoce occupait le premier rang de tous les pays orientaux pour la race de ses chevaux; peut-être n'étaient-ils pas aussi légers que ceux d'autres nations, mais ils étaient remarquables par leur belle apparence et leur noble action. Le vieux Blundeville prétend, à en juger d'après plusieurs

---

(1) *Denso juba, et dextro jactata recumbit in armo.*

VIRGILE.

anciennes statues, que ces chevaux avaient la tête plus lourde que ceux des Parthes. Cela est possible ; mais personne ne saurait contester la beauté de leur ensemble et leur allure fière, hautaine et égale. Quoiqu'on les montât parfois, ils étaient plus propres au chariot. Ce genre de cheval plaisait aux anciens; les peintres et les statuaires de l'ancien temps aimaient à les représenter dans leurs attitudes les plus remarquables. Opian leur attribue des qualités qui appartiennent à des chevaux de cette nature, même de nos jours. Quand ils sont jeunes, ils sont délicats et faibles ; mais la force vient avec l'âge, et, contrairement aux autres chevaux, ils sont plus forts et supérieurs en qualités, quand ils sont avancés en âge.

Les Parthes se sont battus à pied dans l'armée de Xerxès, soit qu'ils ne fussent pas célèbres comme cavaliers, soit qu'il y eût des raisons, dont nul auteur ne parle, pour qu'ils ne se battissent pas à cheval. Toutefois, il ne s'est pas passé longtemps avant qu'ils soient devenus les meilleurs cavaliers que le monde ait jamais produits, et qu'ils soient justement regardés comme étant presque invincibles. On dit qu'ils étaient excessivement habiles à manier leurs chevaux ; ils étaient aussi formidables à la fuite qu'à l'attaque; souvent ils faisaient volte-face sur le dos de leurs montures, et lançaient contre l'ennemi qui les poursuivait une grêle de traits qui changeaient subitement la fortune de la journée.

Végétius nous rapporte la singulière manière qu'ils mettaient à dresser leurs chevaux, et à leur rendre le pas sûr quand ils traversaient au grand galop les terrains les plus irréguliers et les plus dangereux; car ces animaux étaient plus légers et plus endurcis à la fatigue que ceux des Cappaducéens ou des Mèdes, et bien supérieurs par leur allure particulière et leur manière de se battre. On faisait choix d'un champ sec et uni où l'on plaçait des boîtes ou des auges remplies de marne ou de terre, à des distances inégales, et dont la surface et la hauteur différaient beaucoup entre elles. Là, on menait les chevaux à l'exercice, et ils butaient et tombaient mainte et mainte fois en galopant à travers ce terrain hérissé d'obstacles ; mais ils apprenaient peu à peu à lever les pieds plus haut, à mieux plier les genoux, et à faire les pas quelquefois plus longs, quelquefois plus petits, comme la nature du terrain l'exigeait, jusqu'à ce qu'ils pussent porter les cavaliers avec aise et sûreté dans les endroits les plus irréguliers et les plus dangereux. C'est alors que les Parthes pouvaient parfaitement mettre à exécution leur manœuvre favorite, se retourner contre l'ennemi et le détruire quand il s'y attendait le moins. Ils faisaient même des voyages d'une longueur incroyable sans prendre ni nourriture, ni repos (1).

(1) *Quot sine aquâ Parthus millia currat equus.*
PROPERTIUS.

Aux Scythes, aux Mèdes, succédèrent plus tard (si ce ne sont à la vérité des hordes de la même souche, mais sous différents noms), les Ostraces, les Urals, les Mongols, les Calmucks, les Nogaies, les Visigoths, les Ostrogoths et les Huns, tous venant des vastes plaines de l'Asie centrale, qui a été justement dénommée la pépinière des nations. Ils étaient tous cavaliers; quelques-uns de leurs chefs pouvaient mener de deux à trois cent mille cavaliers au champ de bataille. La promptitude de leurs marches, de leurs attaques et de leurs retraites, la dureté à laquelle ils s'accoutumaient eux-mêmes, et les bêtes qui les portaient, les incursions et les colonies des diverses hordes dont chacune était aussi nombreuse que celle qui l'avait devancée, sont des circonstances qu'il ne faut pas passer sous silence dans cette histoire rapide du cheval.

Quand les Sarrasins parcoururent, à la fin du VIIIe siècle, une grande partie de l'Europe, ils amenèrent avec eux une force de 200,000 hommes de cavalerie, bien mieux disciplinés que les Goths et les Huns des siècles précédents.

On ne parle guère des chevaux du sud de l'Asie et à l'est de l'Indus : seulement nous voyons qu'on avait appelé des chariots et de la cavalerie de ces régions lointaines pour grossir l'armée de Xerxès.

Quelque célèbres que devinrent les chevaux persans dans la suite, ils étaient peu nombreux et d'une espèce inférieure jusqu'au temps de Cyrus. Ce mo-

narque, dont la vie fut consacrée à l'amélioration, au bonheur de son peuple, vit combien la Perse était propre aux haras, et combien l'introduction des chevaux importait au maintien de l'indépendance de son pays; c'est pourquoi il mit tous ses soins à encourager les bonnes races et à les améliorer. Il accordait certains priviléges à ceux qui possédaient un certain nombre de ces bêtes, au point qu'il était à la fin jugé indigne d'un noble Persan d'être vu autrement en public qu'à cheval. Les Persans rivalisaient entre eux par la beauté de leurs chevaux et par la splendeur de leurs vêtements; et ils encouraient la censure de l'historien, de ce qu'ils aimaient mieux s'asseoir à leur aise que de tâcher de devenir des cavaliers habiles et courageux. Mais sous un monarque tel que Cyrus, ils eurent bientôt une plus noble ambition, et ils devinrent la meilleure cavalerie de l'Orient. Le cheval persan jouissait d'une si grande réputation, qu'Alexandre estimait que le don de l'un d'eux était le plus beau cadeau qu'il pût offrir; et quand les rois parthes voulaient appaiser leurs dieux par un sacrifice très précieux, ils offraient un cheval persan sur l'autel.

Végétius a conservé une description du cheval persan, qui prouve que c'était un animal inestimable, selon les notions de cette époque, mais susceptible d'être bien amélioré, d'après des idées plus récentes. Il dit qu'ils surpassaient les autres chevaux par leur allure fière et gracieuse, qui était si douce et si

légère, qu'elle faisait plaisir au cavalier, le reposait plutôt qu'elle ne le fatiguait, qu'elle était aussi sûre qu'agréable ; et que lorsqu'on avait un grand nombre de chevaux, ils faisaient une partie considérable du revenu de leurs maîtres.

Il ajoute, à leur éloge, que leur cou était arqué d'une manière si charmante que la ganache touchait à la poitrine, tandis que leur allure était quelque chose entre le galop et l'amble. Ces qualités ne seraient pas des recommandations, d'après les notions actuelles d'équitation, et celle qui suit le serait encore moins : ils étaient sujets à se fatiguer dans un long voyage, et alors à moins d'être domptés par la discipline et l'exercice, ils devenaient entêtés et rebelles ; cependant, malgré toute leur fougue, il n'était pas difficile d'en venir à bout.

Le soldat et le cheval étaient souvent couverts d'armures depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils adoptaient souvent les tactiques des Parthes dans leur fuite simulée ; et même quand ils faisaient retraite réelle, ils harcelaient leurs poursuivants par une grêle de flèches. Arian nous informe de leur singulière manière de monter à cheval : ils n'avaient, comme les Grecs, aucune bride ; ils gouvernaient leurs chevaux aux moyens d'une courroie ou d'une lanière de cuir de peau de bœuf non tannée, qu'ils attachaient autour du chanfrein du cheval. A l'intérieur de cette muserolle on plantait de petites pointes de fer, d'airain ou d'ivoire modérément aiguës.

On mettait à la bouche une petite barre de fer, à laquelle on attachait les rênes, ainsi que la muserolle. Lorsqu'on tirait les rênes, les pointes de la muserolle piquaient le cheval, et le forçaient d'obéir à la volonté du cavalier. On a probablement fait dériver de là le caveçon dont on se sert aujourd'hui.

Nous allons maintenant essayer de décrire les premiers chevaux qui aient paru en Europe.—De nombreuses colonies d'Egyptiens ont émigré en Grèce emportant avec eux la passion du cheval, et autant de ces animaux que leurs vaisseaux pouvaient en contenir. Il paraîtrait que la première colonie, lors de la naissance de Moïse, aborda dans la Thessalie, au nord de la Grèce. Leur apparence à cheval, selon l'ancienne fable, effraya les indigènes, qui s'enfuirent de tous côtés, croyant être attaqués par une bande de monstres, moitié homme, moitié cheval, appelés Centaures. Telle est l'origine des figures dont l'ancienne sculpture nous offre de si nombreux échantillons.

Une autre interprétation plus naturelle s'offre à l'esprit du cavalier ; les Thessaliens étaient l'orgueil de la cavalerie grecque. Bien avant que les autres provinces de la Grèce eussent connu le nom du cheval, il était dompté par eux ; et ils montaient et maniaient si bien leur cheval qu'il semblait que l'homme et la bête ne faisaient qu'une seule pièce, et pour ainsi dire une seule nature. De là vient l'origine de la fable et toutes les statues qui la repré-

sente. Il est probable que Bucéphale, le cheval de guerre d'Alexandre, était de cette race : il ne permettait à personne qu'à son maître de le monter, et il se mettait à genoux pour recevoir celui-ci. Alexandre le montait à la bataille d'Hydaspe où cette noble bête fut mortellement blessée. Pour la première fois de sa vie il désobéit aux ordres de son maître, il se sauva du fort du combat, emmenant Alexandre en lieu de sûreté; il s'agenouilla pour que celui-ci descendit, et alors il tomba raide mort.

Soixante ans plus tard, une autre colonie d'Egytiens débarqua au sud de la Grèce; ils introduisirent le cheval dans le voisinage d'Athènes. Leur chef s'appelait Erichthonius, ou le dompteur de chevaux, qui, comme le premier centaure, a eu, après sa mort, une place dans le zodiaque, sous le nom du sagittaire. Erichthonius occupait pareillement une place parmi les constellations, sous le nom d'*Auriga* ou le cocher.

Les Thessaliens ont toujours conservé la réputation d'être les premiers et les plus habiles cavaliers de la Grèce. Dans le fait, c'était le seul endroit du pays qui fût propre aux haras. Il abondait en riches pâturages, au lieu que le reste de la Grèce était aride et infructueux.

Nous apprenons de plusieurs auteurs grecs l'amélioration rapide qui eut lieu à cette époque dans la nature et le gouvernement du cheval. Nous avons déjà fait remarquer que le sol de la Grèce n'était pas favorable aux haras, et que les Thessaliens seuls

pouvaient se livrer, avec quelque avantage, à cette étude (1). Toutefois les chevaux devinrent bientôt nécessaires presque partout le pays, tant pour l'attaque que pour la défense ; c'est pourquoi, et dans le but d'obliger les habitants d'en garder le nombre nécessaire, on institua un nouvel ordre de citoyens, qui occupaient le second rang dans la République, et qui étaient distingués par de certains honneurs et priviléges. Les chevaliers, dans la République romaine, étaient de ce genre. On voit dans quelques-unes des sculptures grecques le mors dans la bouche du cheval ; mais on ne l'y voit pas toujours ; car bien des fois on ne trouve ni bride, ni selle, ni étriers. Cependant il fallait souvent se servir de cor-

---

(1) Blundeville dit : — Les chevaux grecs ont de bonnes jambes, le corps fort, de jolies têtes, la taille haute, le poitrail large, mais ils pêchent par le train de derrière. Cependant ils courent très vite ; et ils ont beaucoup de courage. Mais de toutes les races dans la Grèce, les chevaux et les juments de la Thessalie sont les plus célèbres par leur beauté, leur force, leur bonté et leur courage. C'est pourquoi quand Xerxès arriva en Grèce, il fit publier des courses aux chevaux et aux chariots dans la Thessalie seulement, parce qu'il voulait que ses chevaux concourussent avec les meilleurs chevaux de la Grèce. Jules-César étant dictateur à Rome, et connaissant le courage de ces chevaux, fut le premier qui les fit battre contre des taureaux sauvages, qu'ils tuaient presque toujours.

des ou de courroies pour garder le cheval où l'on voulaït ; ces cordes se voient, dans les anciennes statues, attachées autour du cou de l'animal. Selon quelques écrivains, les efforts que faisait quelquefois le cheval pour se débarrasser de ces entraves, et la force qu'il déployait afin d'accomplir son dessein, suggéra d'abord l'idée de l'attacher à certaines machines afin de les traîner ; et il est évident que bientôt après l'idée a dû venir au cavalier, que s'il mettait la corde pardessus sa tête, et autour du chanfrein, ou peut-être dans la bouche, on le mènerait plus facilement d'un endroit à un autre, on pourrait le conduire et le gouverner avec plus de sécurité, que le cavalier soit monté ou non. De là est venue la bride, qui n'était probablement d'abord qu'un licou ou une corde pour retenir le cheval. Plùs tard, on perfectionna en détachant un bout de corde de chaque côté de la bouche, ce qui rendait le cavalier plus maître de l'animal ; dans la suite, par propreté, et pour empêcher la corde de s'user et pour augmenter le pouvoir du cavalier, on adapta à la bouche le mors qui reposait sur la langue, et aux deux bouts duquel était attachée la bride ; ce fut le bridon ordinaire dont on se sert actuellement ; le fer en était brisé ou composé d'une chaîne. Cependant il n'y avait pas de branches à ces mors, mais tout bonnement des bossettes à l'intérieur desquelles s'attachait le mors.

On voit souvent des brides et des mors de ce

genre dans la sculpture des Athéniens du temps de Périclès, environ 430 ans avant l'ère chrétienne; mais il n'y avait pas longtemps qu'on se servait de la têtière ; on soutenait le mors comme on le voit dans d'anciennes figures, après la bride qui entourait le chanfrein. Pourtant, cette mode a disparu bientôt, et nous voyons notre bridon actuel, avec fort peu de changement, si ce n'est une lanière de cuir ou une corde depuis la têtière jusqu'à la muserole, et encore cela ne s'y voit pas toujours. On trouve quelquefois la gourmette, peut-être pour tenir le mors solide dans la bouche.

On ne s'est jamais servi en Grèce, à ce que nous sachions, du cruel mors rude ; c'est une invention plus récente. Le seul instrument de punition alors attaché au mors était de petites pointes aiguës sur l'intérieur des bossettes, et qui, quand on tournait la bride, piquaient douloureusement les coins de la bouche. On appelait ce mors *lupatum,* à cause de la ressemblance qu'avaient ces aiguilles avec les dents d'un loup. Il paraît qu'il s'est introduit chez les Romains en même temps que le mors, car le poète l'attribue à Neptune, le père fabuleux du cheval (1).

On ne parle pas de selles telles que nous en avons

---

(1) *Neptunus equo, si certa priorum*
Fama patet, primus teneris læsisse lupatis,
Ora, et littoreo domuisse in pulvere fertur.

aujourd'hui; mais comme ornement et pour la commodité, on couvrait les chevaux de belles étoffes ou de peaux de bêtes sauvages, qu'on attachait avec une sangle ou avec un surfait. C'est ainsi que le cheval de Parthénopée était couvert avec la peau d'un lynx, et celui d'Énée avec la peau d'un lion. Dans leurs processions religieuses et triomphales, les housses des chevaux étaient particulièrement magnifiques; souvent elles étaient ornées d'or, d'argent et de diamants; on suspendait aussi de riches colliers à leur cou, et l'on ornait leurs toupets de grelots. Les harnais d'un jeune chevalier des temps modernes ne surpassaient pas ceux d'un guerrier grec, un jour de cérémonies.

Les étriers étaient également inconnus; l'adoption de cet utile secours pour monter, n'est pas de longue date. La première fois qu'on en parle c'est dans les ouvrages d'Eustathius, vers l'an 1158 de l'ère chrétienne, mais on s'en est servi du temps de Guillaume le Conquérant, près d'un siècle auparavant. Bérenger nous représente un cheval avec selle, bride et étriers, copié de la tapisserie de Bayeux et brodé par la femme du Conquérant, qui décrit les circonstances qui ont précédé et celles qui s'attachaient à sa descente en Angleterre. Les héros des temps anciens se fiaient beaucoup à leur habileté pour sauter à cheval, soit qu'ils se trouvassent à droite ou à gauche.

Ceux qui se battaient à cheval au moyen d'une

lance, adaptaient au manche de cette arme un morceau de bois ou de corde, à environ soixante et quinze centimètres du bout ; ce qui servait à la fois de prise et de marchepied pour monter plus facilement à cheval, de tel côté que l'on se trouvât. On enseignait aussi au cheval à aider le cavalier à monter en se baissant, en s'agenouillant (1). Les grands étaient toujours accompagnés de leurs esclaves qui les aidaient à monter ou à descendre. Quelques-uns se servaient de petites échelles ; et les magistrats à Rome et en Grèce, devaient veiller à ce que des perrons convenables fussent établis, à peu de distance les uns des autres, le long des routes.

La botte pour garantir la jambe contre les dangers auxquels elle était exposée, fut adoptée de très bonne heure; le talon en était presque toujours armé d'un éperon.

Les chevaux n'étaient pas ferrés : car les routes pavées et rocailleuses qui font maintenant tant de mal à leurs pieds, étaient alors inconnues. Parfois cependant il leur arrivait alors, comme aujourd'hui, de s'estropier, à cause de la faiblesse naturelle des pieds, ou quand ils traversaient les chaussées trop

---

(1) *Inde inclinatus collum, submissus et armos,*
De more, inflexis præbebat scandere terga
Cruribus

(Silius Italicus.)

vite. Pour empêcher cela, les Grecs et les Romains avaient l'habitude d'attacher aux pieds des chevaux une espèce de sandale ou de bas fait de latche nattée ou de cuir, et quelquefois, quand on le pouvait, il était garni de plaques de fer et orné bien souvent d'or et d'argent, comme l'étaient les chevaux de Poppée et de Néron.

Il y avait quelque chose de particulier dans la manière dont les Grecs montaient à cheval, du moins en ce qui concernait les chevaux de la cavalerie, et quelquefois même les chevaux dont on se servait pour son plaisir. On en attachait deux ou trois ensemble par les brides, et le cavalier, pendant qu'ils couraient avec la plus grande vitesse, sautait de l'un à l'autre, selon son gré. Cela avait son utilité ; lorsque l'un des chevaux était fatigué ou blessé, le guerrier pouvait sauter sur un autre, mais il se trouvait si gêné en tâchant de les gouverner tous, et par l'attention qu'il était forcé d'y faire, que cette manière de monter ou de se battre n'est jamais devenue générale, ni pratiquée en aucun autre pays. Homère en parle dans le quinzième livre de l'*Illiade,* comme d'un fait d'habileté qu'on faisait pour s'amuser.

Voici la traduction de ce passage : « Semblable à un habile cavalier conduisant quatre chevaux sur une grande route, et dirigeant sa course vers une ville où il doit se rendre. Tous les habitants s'assemblent pour le contempler; et, saisis d'étonnement, ils éclatent en applaudissements en voyant la facilité

avec laquelle il s'élance d'un cheval sur l'autre et court avec eux. »

Pour que de pareils spectacles aient pu avoir lieu, les Grecs ont dû porter à un haut degré de perfection l'éducation de leurs chevaux, et ces animaux devaient être d'une admirable docilité.

Dans la première période de l'histoire des Grecs, les chevaux étaient principalement dressés à traîner un char. Pendant les dix années qu'a duré le siége de Troie, l'histoire ne fait pas mention d'un seul guerrier, combattant à cheval, soit dans l'une ou dans l'autre armée. Tous combattaient à pied ou montés sur des chars.

Les chars étaient d'une structure très simple, ouverts en arrière et, en partie, aux côtés. Ils contenaient le conducteur, placé sur le devant, et le guerrier qui se tenait sur une plate-forme un peu élevée. Les véhicules étaient rarement amenés en contact les uns avec les autres ; mais ils roulaient rapidement sur le champ de bataille, le guerrier lançant ses traits à droite et à gauche, et sautant à terre lorsqu'il rencontrait un ennemi qui lui semblait digne de se mesurer avec lui. Les chars, quoique construits pour le service auquel on les destinait, étaient souvent richement ornés et devenaient le prix du vainqueur. Ils étaient quelquefois attelés de trois chevaux, mais le troisième n'était considéré que comme un remplaçant, au cas que l'un des deux autres fût mis hors de service, soit par la fatigue, soit par des blessures. Le

char d'Hector était attelé de quatre chevaux de front.

Le conducteur, quoique d'un rang inférieur au guerrier et soumis à son commandement, n'était jamais ou très rarement pris dans la classe des serviteurs. Il était souvent l'ami intime du combattant; c'est ainsi que Nestor et même Hector faisaient quelquefois l'office de conducteur. Quand le char n'était pas guidé par un ami intime du guerrier, il était confié aux mains d'un conducteur de profession, qui le dirigeait selon les ordres reçus.

Quelque mention a été faite des *currus falcati,* ou chars ornés de faulx, qui, se projetant des axes des roues, moissonnaient des rangs entiers sur leur passage. L'usage de ces chars était cependant limité aux nations barbares et était inconnu aux Grecs et aux Romains. Ils ne pouvaient servir que dans une plaine bien nivelée et ouverte de tous côtés; et il arrivait fréquemment qu'effrayés par le tumulte de la bataille, ou rendus furieux par les blessures reçues, les chevaux, n'obéissant plus au frein, se retournaient contre les rangs amis et les jetaient en désordre. Cet inconvénient en fit abandonner l'emploi, même parmi les barbares.

Dans la suite des temps, ces chariots de guerre tombèrent en désuétude, et les chefs des guerriers prirent l'habitude de combattre à cheval; de cette manière, ils pouvaient, en faisant observer une discipline plus exacte, déployer leur force et leur courage personnel.

Cependant, jusqu'à la période de l'ère chrétienne, et même longtemps après, l'emploi du cheval, dans beaucoup de pays, fut limité aux usages de la guerre, de la chasse et des spectacles publics. Lorsque les colons égyptiens débarquèrent en Thessalie, leur premier soin fut de donner la chasse au bétail sauvage et aux animaux malfaisants qui peuplaient les forêts. Dans le sud et dans les parties centrales de la Grèce, le pays étant plus à découvert, les animaux sauvages étaient à peine connus; mais en Perse, dans l'Assyrie et dans toutes les contrées où la proie légitime du chasseur s'offrait en abondance, le cheval était employé à sa poursuite.

Au bout d'un certain temps, soit pour déterminer la valeur relative des chevaux, soit pour satisfaire la vanité de leurs possesseurs, comme aussi pour donner plus d'éclat à de certaines cérémonies religieuses, ainsi qu'aux spectacles publics, on l'utilisa pour les courses du cirque. Le plus célèbre de ces jeux avait lieu à Olympie, dans le Peloponèse, et se célébrait tous les quatre ans en l'honneur de Jupiter. De tous les points de la Grèce, les jeunes gens y venaient en foule pour disputer le prix de la lutte, du saut et du pugilat. Les candidats devaient être d'une réputation sans tâche, et le vainqueur, portant une couronne de lauriers ou d'or, était reçu dans sa ville natale aux acclamations de tout le peuple. Celui qui s'était ainsi distingué, entrait dans la ville par une brèche faite au mur; et, pendant toute sa vie, il avait droit de préséance aux

spectacles publics. Exempt de taxes et ne pouvant remplir des emplois publics subalternes, son nom était inscrit dans les archives du pays et on élevait des statues à sa mémoire. Telle fut la source de ce noble esprit d'émulation et de cet ardent amour de la patrie qui distinguaient les Grecs.

Près d'un siècle s'écoula sans que l'attrait de ce spectacle fût augmenté par la présence du cheval. Les premiers colons n'avaient pu amener que peu de ces nobles animaux avec eux. Aussi, dans leurs premières guerres, ils manquaient totalement de cavalerie, dont l'usage ne fut introduit qu'à la 23me olympiade.

Pendant les deux premières olympiades après cette époque, les cavaliers seuls parurent aux jeux. Le compte-rendu de ces courses est très imparfait. Chaque cheval était monté par son maître qui était obligé de se soumettre, pendant trente jours, à des épreuves préparatoires.

Les chevaux étaient divisés en deux classes, savoir : ceux qui avaient acquis leur entier développement, et ceux dont la croissance n'était pas complète ; mais aucun écrivain ne donne une idée précise de la valeur attachée à ces mots, ni ne mentionne le poids du cavalier. Nous savons seulement que l'espace à parcourir était de quatre milles. Une de ces courses, où les juments seules devaient concourir, était appelée *Colne*. Vers la fin de la carrière, les cavaliers étaient forcés de sauter à terre et, tenant la

bride à la main, de courir à côté de la jument jusqu'au poteau, le but de la course.

Dans la 25me olympiade, les courses de chars furent introduites. Les chars étaient rangés de front, à côté les uns des autres, au poteau du départ; leurs places ayant été préalablement tirées au sort. D'un côté, s'élevait un autel sur lequel était placé un aigle en bronze, dédié à Jupiter, et un dauphin, consacré à Neptune. A un signal de l'officier président, l'aigle, au moyen d'un mécanisme, s'élançait dans l'air, tandis que le dauphin s'abîmait sous terre et les chevaux partaient de toute leur vitesse. La longueur de l'Hyppodrôme était d'un tiers de mille, et à son extrémité s'élevait une colonne autour de laquelle les chars devaient tourner pour revenir au point du départ. Cette course, fournie six fois de suite sans s'arrêter, était d'environ quatre milles.

La première épreuve de la docilité des chevaux et de l'habileté de leurs conducteurs consistait à faire le tour de la colonne sans accident.

Ce point dangereux franchi, les compétiteurs rencontraient une figure étrange placée sur leur route, afin de terrifier les chevaux : c'était une énorme statue appelée *Taraxippus* (qui effraie les chevaux), et, selon les anciens auteurs, elle était bien digne de ce nom. Aucun d'eux n'a laissé une description de cette étrange déité : mais ils s'accordent tous à dire que la frayeur qu'elle inspirait aux chevaux, mettait en danger leur vie ainsi que celle de leurs conducteurs.

Un peu plus loin et au centre même de la course, était un rocher élevé qui laissait seulement un étroit défilé dans le passage duquel le talent du conducteur était mis à une rude épreuve, tandis que des hommes placés sur le rocher, augmentaient la confusion et la terreur des chevaux par le bruit continuel de leurs trompettes.

Le nombre des compétiteurs était, comme on peut bien le supposer, de beaucoup diminué avant la fin de la course. Quelques-uns échouaient contre la colonne, ou effrayés par l'horrible statue, étaient emportés hors de la course; beaucoup d'entr'eux faisaient naufrage sur le redoutable rocher. Les uns étaient tués sur place; les autres qui s'échappaient avec de légères blessures, étaient impitoyablement raillés par les spectateurs pour leur manque d'adresse; et les fragments dont le terrain était couvert rendaient plus périlleux chaque pas que l'on faisait dans cette carrière hérissée de difficultés. Le vainqueur, dans une pareille course, méritait bien la couronne et les honneurs qu'on lui donnait.

Xénophon, ce maître en fait d'équitation, nous a transmis les opinions de ce temps sur la forme convenable — quant aux points essentiels — du cheval :

« La première chose à examiner, c'est le pied. Car, de même qu'une maison, dont les étages supérieurs seraient de la plus grande beauté, n'aurait aucune utilité si les fondements n'en étaient pas solides; de même un cheval, quelque fussent ses autres qualités,

serait parfaitement inutile à la guerre, s'il avait le pied tendre.»—Cette maxime, qui date de 2,200 ans et plus, nous montre de suite l'habile cavalier.

« Les sabots épais protègent mieux les pieds du cheval que les sabots minces.» Ceci devient évident : là, où il n'existe pas de protection artificielle pour le pied, la force avec laquelle le pied vient à chaque pas en contact avec la terre, produira une expansion suffisante du talon ; mais il n'y a qu'un pied fort qui puisse endurer le choc sans être usé par le frottement.

« Il ne faut pas oublier non plus de regarder si les sabots de derrière et de devant sont élevés ou bas et rapprochés de terre. » Cette observation est de la plus grande importance. Car si l'inclinaison du devant du pied est d'un angle au-dessous de 45 degrés, elle indique un pied *contracté*, un sabot creux, l'inflammation des mamelles, et, par suite, l'animal devient boiteux sans qu'on y puisse porter remède : si, au contraire, l'inclinaison est plus grande et que l'angle soit plus aigu qu'il ne doit l'être, le pied est plat et devient sujet à de dangereuses meurtrissures.

« Les paturons, ou os immédiatement au-dessus des sabots et au-dessous des fanons, ne doivent pas être droits comme ceux de la chèvre ; car dans ce cas le cavalier serait trop secoué et les jambes de l'animal seraient sujettes à l'inflammation ; ils ne doivent pas non plus être trop bas, dans la crainte que le fanon ne vienne à s'échauffer et à être ulcéré,

si le cheval était forcé de courir les terres labourées ou parmi des pierres. » On ne pourrait rien ajouter à la force de cette observation, si l'auteur avait dit que le paturon oblique était sujet aux entorses et que le tendon du muscle flecteur pourrait être endommagé dans toute son étendue.

« Les os des jambes doivent être gros puisqu'ils supportent le poids du corps ; mais cependant il ne faut pas qu'ils soient épaissis par les veines, ni par la matière cellulaire. » En parlant du cheval de bataille et de chasse, rien ne peut être plus exact.

« Si le poulain ploie librement les genoux en marchant, vous pourrez juger que ses jambes seront souples ; et les articulations souples sont d'une extrême importance, car elles empêchent le cheval de broncher et le rendent plus dur à la fatigue.

« Les jambes de devant, au-dessous des épaules, étant fortes, donnent de la puissance et de la grâce ; et la largeur de la poitrine contribue non seulement à la force et à la beauté de l'animal, mais le rend capable de continuer le même pas un peu plus longtemps. »

« Le cou doit s'élever droit de la poitrine et être sans raideur en approchant la courbe de la tête ; la tête osseuse doit être accompagnée d'une petite joue ; l'œil doit être saillant. Les naseaux larges et ouverts, non seulement donnent plus de facililité à la respiration, mais font paraître l'animal plus terrible sur un champ de bataille. La largeur du front et la petitesse

des oreilles donnent plus d'élégance à la tête. La pointe de l'épaule aussi, étant élevée, rend plus compacte cette partie du corps. » Il est évident que l'auteur connaissait les avantages de cette forme, mais il ignorait les principes snr lesquels ils sont fondés.

« Le cheval digère mieux sa nourriture et il est plus commode à monter, lorsque les flancs sont bien fournis et vont en augmentant vers le ventre. Plus ses reins sont larges et courts, plus il déploiera ses pieds de devant avec facilité; et le ventre qui paraît petit quoique gros, non seulement défigure le cheval mais l'affaiblit et le rend moins capable de porter son cavalier.

« Les hanches doivent être fortes et pleines, afin de correspondre avec les flancs et le poitrail ; et quand toutes ces parties sont fermes, elles rendent un cheval plus léger à la course et plus animé. » Un autre ouvrage de Xénophon (1), sur l'éducation du cheval, montre une égale connaissance du traitement convenable à cet animal, et la même ignorance des principes sur lesquels ces choses sont fondées. Il était observateur exact, et son esprit recevait des faits une impression convenable; mais la science de l'anatomie et de la physiologie du cheval n'était pas connue de son temps.

(1) Περι Ιππικης.

Les romains, dès l'origine de leur ville, s'occupèrent avec soin de l'éducation du cheval ; mais c'était plus de 700 ans après que cet animal eut été importé dans la Grèce, et sa valeur ainsi que son importance avaient commencé à être presque universellement connues.

Les courses aux chevaux et aux chariots furent introduites à Rome de très bonne heure; les courses aux chariots tombèrent bientôt en discrédit ; mais les courses aux chevaux ont continué jusqu'au temps des Césars, et les jeunes gens de l'ordre équestre se livraient avec enthousiasme à cet exercice. Ces courses n'étaient cependant pas entourées des difficultés et des dangers auxquels les courses des Grecs étaient sujettes. C'étaient principalement des luttes de vitesse et d'habileté à faire certaines évolutions, qui ne se font maintenant que dans nos représentations théâtrales. Le cavalier se mettait debout sur son cheval, se couchait sur son dos, ramassait des choses à terre, pendant que le cheval allait au grand galop, et sautait d'un cheval à l'autre.

C'est une chose assez singulière que les Romains attachèrent beaucoup plus de prix aux juments qu'aux chevaux; tous leurs historiens naturels, leurs agriculteurs et leurs poètes s'accordent à constater ce fait. Peut-être cela provenait-il de l'habitude qu'avaient les romains de faire châtrer tous les chevaux qu'on employait pour des buts commerciaux et agricoles. Cependant le cheval n'était pas dégradé par cette

opération ni par le travail; mais on lui faisait occuper la place pour laquelle la nature l'avait désigné; et, dès ce temps, il est devenu peu à peu, par toute l'Europe, un des serviteurs les plus utiles de l'homme.

On peut attribuer aux romains l'invention du mors rude. On représente l'empereur, dans d'anciennes statues, se servant d'un levier très long, qui pouvait causer beaucoup de douleur au cheval quand le cavalier le voulait.

Il est présumable que la connaissance de l'utilité du cheval fut alors plus généralement répandue. Terence Varron, qui a vécu environ soixante-et-dix ans avant Jésus-Christ et pendant l'existence de la République, a donné une description du cheval qui n'a guère été surpassée de nos jours. « Nous pouvons prédire de grandes choses d'un poulain, dit-il, si, pendant qu'il court dans les plaines, il a l'ambition de surpasser ses compagnons, et si, quand il rencontre une rivière, il est le premier à vouloir s'y lancer. Il faut qu'il ait la tête petite, les membres nets et compacts, les yeux brillants et étincelants, les naseaux ouverts et larges, les oreilles rapprochées, la crinière forte et abondante, le poitrail large, les épaules plates et penchées en arrière, le corps rond et compacte, les reins larges et forts, la queue abondante et touffue, les jambes droites et égales, les genoux larges et bien faits, les sabots durs, et les veines grosses et enflées par tout le corps. »

Virgile fait, 80 ou 90 ans plus tard, une description

assez intéressante du cheval surtout dans le cas où arraché au service de la guerre on l'emploie aux travaux paisibles de l'agriculture. Peu d'années après lui est venu Columelle qui, dans un ouvrage spécialement consacré à l'agriculture, traite du maniement du cheval et de beaucoup de ses maladies. Puis vint Palladius qui a parlé de l'agriculture, des soins qu'exigent la vigne, les abeilles, etc.; il décrit aussi d'une manière très détaillée les maladies des chevaux et les soins qu'il faut y donner.

Vers cette époque, ou un peu auparavant, les empereurs romains étant continuellement occupés de guerres étrangères, et dans plusieurs de ces expéditions, la cavalerie formant une division très considérable de l'armée, des vétérinaires furent attachés à chacune des légions. Le cheval, ses maladies et leur traitement étaient alors étudiés méthodiquement pour la première fois. On a conservé les ouvrages ou des extraits de quelques-uns d'entr'eux. Ils renferment cependant peu de documents précieux.

Vers le milieu du quatrième siècle un volume d'un autre genre sur l'art vétérinaire fut écrit par Végétius qui paraît avoir été attaché à l'armée, mais on ignore dans quelle qualité. Son ouvrage, quoique rempli d'erreurs, est vraiment précieux, puisqu'il renferme une collection des meilleures observations qu'on avait faites sur la science vétérinaire depuis l'époque la plus reculée jusqu'à son temps et donne des extraits des ouvrages de Chiron, d'Hippocrate,

qui autrement eussent été perdus. L'histoire des symptômes des diverses maladies est très correcte, mais la manière de les traiter ajoute peu à la réputation des connaissances vétérinaires de l'auteur ou du siècle où il a vécu. L'irruption des Goths a eu lieu à peu près de son temps, et bientôt après tout vestige de science a disparu des empires d'Orient et d'Occident.



CHAPITRE II.

DES RACES DES CHEVAUX ÉTRANGERS.

Nous revenons au pays qui nous fournit l'histoire primitive du cheval : à savoir, l'Egypte.

Malgré les rapports flatteurs des voyageurs, et les assertions du docteur Shaw qui disent que les chevaux égyptiens sont préférables aux barbes par la taille, la beauté et la qualité; les chevaux modernes de ce pays présentent peu de qualités saillantes. Le despotisme, sous lequel se courbaient les habitants, ne les encourageait guère à élever une bonne race, car les oppresseurs turcs pouvaient s'en emparer, et bien souvent on leur enlevait leurs meilleurs chevaux, sans la moindre rétribution. Ceux qui possédaient donc des chevaux d'une race supérieure, les estropiaient souvent pour qu'ils n'en fussent pas privés par les ordres du bey.

Les paroles suivantes d'un témoin digne de foi, nous font voir l'état auquel étaient réduits les chevaux de ce pays, et même plusieurs des chevaux des Mameluks qui formaient la garde du corps du bey : — « Quoique les chevaux marchent toujours au pas et aillent rarement au galop, excepté à une distance de cent mètres, la plupart en sont fourbus, et il n'y en a pas un qui, si on le faisait trotter vite pendant trois lieues, pût aller plus loin, faute d'haleine et de vigueur. »

Burckhard dit presque la même chose : — « Le cheval égyptien est laid, grossier ; il a plutôt l'air d'un cheval de charrette que d'un coursier. Il a très fréquemment les jambes et les genoux faibles, le cou gros et court. Sa tête est quelquefois petite, mais je n'ai jamais vu de bonnes jambes à un cheval égyptien. Il ne peut supporter beaucoup de fatigue ; mais quand il est bien nourri, son action surpasse souvent celle du cheval arabe. Son impétuosité le fait rechercher pour la grosse cavalerie, et c'est sur cela qu'on a toujours fondé sa célébrité. »

Depuis l'avènement de Méhémet-Ali au gouvernement de l'Egypte, un très heureux changement s'est effectué dans la direction intérieure et la prospérité du pays, et l'amélioration de la race des chevaux a surtout attiré son attention. Il a même établi une école vétérinaire à Abou-Zabel, et comme il devrait en être de toute institution de ce genre, non seulement il l'a identifiée avec le service de la cavalerie,

mais avec les intérêts agricoles du pays. Les heureux résultats n'en sont ni douteux, ni éloignés.

Il y a un désert long mais étroit entre le Nil et la Mer-Rouge, où l'on élève quelques-uns des meilleurs chevaux arabes.



DU DONGOLA OU CHEVAL NUBIEN.



Le royaume de Dongola, la moderne Nubie, situé entre l'Egypte et l'Abyssinie, contient une race de chevaux qui diffère totalement de celles connues en Afrique ou en Arabie. M. Bruce en parle avec éloge dans les termes suivants : « Il est difficile de déterminer le degré de vitesse respective du cheval nubien et du coursier arabe, les formes de ces animaux étant entièrement différentes. Mais si, dans le choix d'un étalon, on doit se guider par la beauté et la symétrie des proportions, par une taille élevée, par une grande force qui le rend presque inaccessible à la fatigue, par des mouvements agiles et élastiques, par une docilité extrême et par un grand attachement à l'homme, la préférence doit, sans contredit, être donnée au cheval nubien dont la taille atteint ordinairement à la hauteur de 16 paumes. »

Bosman, dont les observations sont celles d'un ex-

cellent écuyer, en parle ainsi : « Les chevaux dongolas sont les plus parfaits qui existent. Ils sont beaux et symétriques dans leurs proportions ; nerveux et élastiques dans leurs mouvements, dociles et affectionnés dans leurs manières. Un de ces chevaux, en 1816, fut vendu au Grand-Caire au prix de 25,000 fr. »

Les chevaux nubiens sont généralement noirs ; mais on rencontre fréquemment des bays et des alezans clairs. Quand leur service est fini, on leur ôte la bride ordinaire, qui est remplacée de suite par une plus légère ; car les habitants du pays parlent de batailles perdues, parce qu'ils étaient attaqués, leurs chevaux étant débridés.

La pose élégante et svelte du cou, la noblesse de la tête, l'action et l'attitude de l'animal sont admirables ; mais ces jambes longues et raides, ses épaules faibles, son poitrail étroit et ses flancs dépourvus de chair ne pouvaient échapper à l'observation. Un tel animal pourrait fournir une course rapide, mais il est très douteux qu'il puisse supporter la fatigue, et il est difficile de croire qu'il puisse servir à l'amélioration de la race anglaise.

Quelques-uns de ces chevaux ont récemment été importés en Angleterre. L'un d'eux appartenait à un officier des gardes à Londres.

DU CHEVAL ÉTHIOPIEN OU D'ABYSSINIE.



Ludolph, dans son histoire de ce pays, dit que les chevaux y sont forts, agiles, pleins de feu et noirs pour la plupart. On ne les emploie que pour la guerre et pour la chasse. Ils ne sont pas soumis à des voyages longs et fatiguants, et les travaux pénibles sont faits par les mules.

Un Abyssinien qui accompagna Ludolph en Europe fut ému de compassion en voyant les chevaux tirer de lourdes charges et attelés à des charrettes. Il cria hautement contre la cruauté exercée sur ces nobles animaux qui, selon lui, ne devaient jamais être soumis à des travaux si rudes et si avilissants. Il s'étonnait de leur patience et s'attendait, à chaque instant, à les voir se révolter contre une tyrannie si inconcevable.

Le nombre des chevaux doit être de beaucoup diminué en Ethiopie : car Cirtacus, ancien roi de ce pays, entra en Egypte à la tête de 100,000 cavaliers.

Du temps de Ludolph, au milieu du XVIIe siècle, l'art de ferrer les chevaux n'était pas connu en Abyssinie ; et, en conséquence, lorsque les habitants du pays avaient à traverser des terrains raboteux ou

couverts de cailloux, ils descendaient de cheval et montaient sur leurs mules, afin que les chevaux, qu'ils conduisaient par la bride, pussent marcher plus légèrement, n'ayant pas de fardeau à porter.

Bruce parle peu des chevaux d'Ethiopie ; mais M. Salt, un voyageur entreprenant, assure que les chevaux sont généralement vigoureux, bien proportionnés et tenus avec soin ; leur harnachement est bon et les hommes du pays sont d'excellents écuyers.



DU BARBE.



On comprend sous le nom de Barbarie la partie nord de l'Afrique, s'étendant le long du rivage jusques dans l'intérieur du grand désert, depuis les frontières de l'Egypte jusqu'à la Méditerranée. Les Arabes qui habitent cette étendue de terres, sont les descendants de ceux qui émigrèrent ou qui furent chassés de l'Arabie orientale. Les chevaux y sont tous de race arabe, considérablement modifiés par le changement de climat, la nourriture et l'éducation. M. Bruce nous dit que, selon la croyance des habitants, les meilleurs chevaux africains sont de la race de ceux sur lesquels Mahomet et ses quatre compagnons s'enfuirent de la Mecque la nuit de l'Egire. Cette opinion doit être reçue avec une grande réserve. Les habitants

de cette contrée sont aussi cruellement opprimés que les Felhas de l'Egypte, et la conséquence de cette oppression doit être la même. Il n'est pas présumable que les Arabes soient tentés d'élever une race de chevaux de quelque valeur, quand, sans scrupule et sans compensation, ils peuvent s'en voir dépouillés par le premier homme puissant qui en aurait la fantaisie. Ce n'est que dans les tribus du désert que leur isolement met à l'abri des spoliations de leurs tyrans, que l'on trouve le cheval barbe dans toute sa supériorité de race et de formes.

Le cheval commun de Barbarie est un animal d'une espèce inférieure, tel qu'en produirait des années de négligence. Mais les traits suivants sont caractéristiques d'un Barbe pur sang, tels que ceux du Maroc, de Fez et de Tripoli.— L'encolure est longue, mince et peu garnie de crins; la tête est petite et sèche, les oreilles bien faites et bien placées; les épaules dégagées et couchées en arrière; les reins droits et courts; les flancs et les côtes arrondies et pleines; les hanches fortes, la croupe peut-être un peu trop allongée; les cuisses sont musculaires et bien développées; les jambes nettes et les tendons se détachant hardiment de l'os; le paturon oblique, un peu trop long et le pied sain (1). Ces chevaux sont

(1) L'Arabe ne monte jamais un étalon, tandis qu'en Afrique on ne monte jamais les juments; car les Arabes

d'une taille moins élevée que ceux d'Arabie, dont ils n'ont ni le feu, ni la vitesse, ni la vigueur, quoique par leurs formes, ils leur soient supérieurs.

Le Barbe a principalement contribué à l'amélioration de la race espagnole; et lorsque l'attention des Anglais fut portée sur l'amélioration de la race de ce pays, dont l'éducation fut systématiquement suivie, ce cheval fut importé pour croiser la race.

L'arabe Godolphin, comme il est généralement nommé, et d'où sont issus nos meilleurs chevaux de course, était un Barbe; et quelques autres de nos meilleurs pur-sang tirent leur origine de juments de l'Afrique. En général on les monte pour la première fois lorsqu'ils ont atteint l'âge de deux ans; ils ne sont jamais hongres, car un « Musulman ne voudrait pas mutiler la *bête du Prophète.* » Les chevaux entiers sont seuls employés comme montures; les juments sont réservées pour la procréation.

L'exercice auquel ces chevaux sont soumis est très

étant continuellement en guerre avec leurs voisins, qu'ils s'efforcent toujours de surprendre à la brune ou à l'aube du jour, l'étalon ne sentirait pas plutôt la jument aux quartiers de l'ennemi, qu'il donnerait l'alarme par ses hennissements, ce qui n'arrive jamais aux juments. L'Africain se fie seulement à sa force; habitant un pays plat, où l'on peut le voir à une grande distance, toutes ces ruses lui seraient inutiles.

sévère. La manière de combattre des Maures consistait à pousser leurs coursiers de toute leur vitesse à une distance d'un quart de mille environ, et puis à les arrêter soudainement, tandis que le cavalier jette son javelot ou décharge son mousquet.

Tout ce qu'on exige du cheval barbe le mieux dressé est donc de galoper et puis de s'arrêter tout à coup, et de rester tranquille toute la journée, s'il le faut, quand son cavalier le quitte. Quant aux autres allures, tels que le trot, le petit galop ou l'amble, elles seraient des fautes impardonnables, et aucun cheval n'en serait capable. Le cheval Barbe est généralement, grâce au rude exercice auquel il est soumis, hors de service de très bonne heure. Sa nourriture consiste en paille hachée et orge ; le foin est inconnu dans le pays.

Le capitaine Brown, dans ses esquisses biographiques sur le cheval, donne les détails suivants sur un Barbe et son cavalier, au cap de Bonne-Espérance. Pendant un de ces violents orages qui désolent ces parages, un vaisseau en rade fila sur ses ancres, fut jeté sur les rochers et mis en pièces. La plus grande partie de l'équipage périt immédiatement; quelques personnes furent vues du rivage attachées aux débris du naufrage. Aucun bateau n'osa s'aventurer à leur secours.

Parmi les spectateurs de ce désastre se trouvait un planteur qui avait quitté sa ferme pour être témoin du sinistre, et qui, ne voyant aucune chance de

salut pour les survivants, mais connaissant les qualités de son cheval, se détermina à faire un effort désespéré et s'élança avec son cheval au milieu des brisants. Ils disparurent d'abord tous les deux, mais bientôt ils revinrent à la surface de l'eau. En approchant le lieu du désastre, il persuada à deux des naufragés de quitter les débris auxquels ils s'attachaient, et de s'accrocher à ses bottes; ils furent ainsi amenés au rivage en sûreté. Sept fois de suite il tenta cette périlleuse aventure, et il sauva la vie à quatorze personnes. Mais à son huitième trajet, le cheval étant fatigué et ayant rencontré une vague formidable, le désarçonna, et il fut à l'instant englouti dans les flots. Le cheval gagna le rivage en sûreté, mais le courageux fermier périt. La colonie du Cap appartenait alors aux Hollandais. Les Directeurs, pour faire honneur à sa mémoire, donnèrent son nom à un de leurs vaisseaux, et ordonnèrent qu'une colonne fût érigée pour perpétuer le souvenir de son dévoûment; mais les autorités locales refusèrent à son fils la survivance d'un emploi subalterne qu'il avait occupé.

A mesure qu'on approche la rive occidentale de l'Afrique, on trouve une grande amélioration dans la race Barbe, dont la forme est plus belle et l'allure plus gracieuse.

Au fond du désert de Sahara, on trouve une noble race de Barbes connue par le nom du « *flaireur du vent ou cheval du désert.* » Jackson, en parlant de

lui, dit que le cheval du désert est au Barbe commun ce que le chameau des sables est au chameau ordinaire de charge; il ne se nourrit que de blé ou d'orge. On ne donne pas d'avoine au cheval d'Afrique; mais, nourri avec du lait de chameau en petite quantité, il parcourt des distances incroyables à travers le désert. On l'emploie principalement à la chasse de la gazelle et de l'autruche.

Il y a cependant de l'exagération dans cette assertion, car lorsqu'il approche le rivage et qu'il ne trouve plus de lait de chameau, il mange très bien l'orge et la paille qu'on lui présente, et cette nourriture semble lui convenir, car il en profite et devient gras. S'il meurt, c'est pour s'être trop gorgé de cette nouvelle provende, ou la graisse et la chair s'accumulant chez lui en trop grande quantité, il perd de sa vitesse et devient quelquefois poussif.

Plus au centre de l'Afrique, au royaume de Bournou, on trouve une race que M. Tully, dans son histoire presque romantique de Tripoli, regarde comme supérieure même à celle d'Arabie et de la Barbarie, possédant la vitesse de la première et la beauté de formes de la seconde.

Au sud du grand désert, nous retrouvons le cheval arabe ou le barbe chez quelques chefs des Foulhas et des Jalofs; mais, dans ces régions torrides, le caractère général de l'animal est bien détérioré. Ces chevaux sont petits, faibles, peu sûrs et ingouvernables. Les Foulahs cependant peuvent rassembler

jusqu'à 16,000 hommes de cavalerie. Quelques écrivains ont affirmé qu'on peut en assembler un bien plus grand nombre dans le royaume de Benin.

Dans la contrée située entre celle des Foulahs et le royaume de Benin, il y a peu de chevaux dans les districts approchant le rivage de la mer, mais dans l'intérieur des terres on les trouve en plus grand nombre. Bosman nous dit que ces animaux sont mal proportionnés et qu'ils portent la tête et le cou projetés en avant, à la manière de l'âne ; qu'ils sont lents, obstinés, et qu'on n'en peut rien obtenir qu'à force de coups ; leur stature est si peu élevée, qu'un homme de taille ordinaire ne pourrait les monter sans toucher la terre de ses pieds. Il ajoute qu'à Fida, sur la côte aux Esclaves, voulant aller à Elmina, dans l'intérieur des terres, il en acheta cinq ou six au prix de 100 francs chacun, mais que, ne pouvant en tirer aucun service, il se vit forcé de les laisser en arrière.

Aussi longtemps que ces malheureuses contrées seront désolées par l'infâme trafic des esclaves, il sera inutile d'y chercher aucune production de valeur.

LE CHEVAL DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Nous n'avons aucune connaissance certaine de la côte occidentale de l'Afrique, en descendant vers le sud; en arrivant au Cap de Bonne-Espérance, nous y trouvons le cheval, mais rarement à l'état sauvage. Les chevaux introduits par les Hollandais, les premiers colons, venaient pour la plupart de Batavia, de Java et de l'Amérique du sud. Dans les premiers établissements des colons, on y introduisit des chevaux originaires de la Perse. Toutes ces races se mêlèrent, se croisèrent sans qu'une idée quelconque d'amélioration entrât dans la tête des paysans hollandais. Ils formaient une race petite, hardie, capable d'endurer une grande fatigue; mais ils étaient négligés, jamais étrillés et toujours mal nourris.

Quand le Cap fut cédé aux anglais, les colons et le gouvernement s'occupèrent sérieusement et avec succès de l'amélioration de ces animaux abatardis. Les régiments anglais de cavalerie légère, dans leur passage aux Indes, peuvent maintenant tirer de cette colonie une suffisante remonte de chevaux, et quelques régiments ont trouvé à s'y monter entièrement. Cette circonstance est une preuve évidente du succès des améliorations qui ont été entreprises.

Les maîtres d'équitation se plaignent, dit-on, de la difficulté qu'ils éprouvent à soumettre au frein les chevaux du Cap qui sont naturellement vicieux, et surtout quand on les pousse à des allures auxquelles ils ne sont pas habitués. Ils atteignent rarement à la hauteur de 14 paumes ; ils sont hardis et capables de résister à une grande fatigue, quand ils sont rompus au frein.

Tant qu'ils restent dans la colonie, ils sont rarement ferrés et seulement aux pieds de devant. Leur principale nourriture se compose de carottes avec une petite quantité de grains. Le foin ne croît pas au Cap et les environs sont dépourvus de pâturages.

Dans le voisinage de la colonie, les chevaux sauvages ont entièrement disparu depuis longtemps et nous ne savons pas qu'on ait jamais fait de tentatives pour en attraper et essayer de les apprivoiser.

La côte orientale de l'Afrique est presque dépourvue de chevaux, mais on les retrouve à Ajan, ou Adel sur les frontières du Sud de l'Abyssinie.

DU CHEVAL ARABE.

Quoique l'Europe moderne doive beaucoup à l'Arabie pour l'amélioration de la race de ses chevaux, on peut douter de l'existence de ces animaux

dans le pays, à une époque reculée. L'auteur du livre de Job, en décrivant les richesses de ce patriarche, qui était natif de l'Arabie, et l'homme le plus riche de son temps, ne fait aucune mention de ses chevaux, quoique l'écrivain nous fasse voir qu'il connaissait cet animal. Cinq cents ans après, Salomon importait, d'Arabie, des épices, de l'or et de l'argent, mais tous les chevaux employés par la cavalerie et les chariots, et ceux qu'il fournissait aux monarques phéniciens, il les tirait d'Egypte.

Il existe un livre qui rend compte du commerce des divers pays à la fin du deuxième siècle. Parmi les objets qu'on exportait d'Egypte en Arabie, et surtout comme présents pour les princes régnants, se trouvaient des chevaux.

Au quatrième siècle, l'empereur envoya, à un prince arabe, deux cents chevaux de la Cappadoce comme le cadeau le plus riche qu'il pût faire.

Au septième siècle, les arabes avaient peu de chevaux, et ceux qu'ils avaient étaient sans valeur; car lorsque Mahomet attaqua les Koreiks près La Mecque, il n'avait que deux cents chevaux dans toute son armée, et, à la fin de cette campagne sanglante, quoiqu'il eût enlevé 24,000 chameaux, 40,000 moutons et 24,000 onces d'argent, on ne trouve pas un seul cheval dans le butin.

Ces circonstances prouvent que, quelque supérieure que soit la race actuelle, ce n'est que plus tard

que le cheval fut naturalisé dans l'Arabie. Les arabes mêmes ne nient pas cela ; car, jusqu'au dernier siècle lorsque leurs chevaux ont commencé à être justement célèbres, ils se contentaient d'en limiter la race à un des cinq sur lesquels Mahomet et ses quatre successeurs immédiats s'enfuirent de La Mecque en Médine, la nuit de l'Hégire.

Quoique les arabes n'eussent, au septième siècle, des chevaux d'aucune valeur, cependant ceux qu'ils avaient tirés de chez leurs voisins furent l'objet de tant de soins et furent si bien croisés avec les beaux chevaux de cette race, qu'au treizième siècle le cheval arabe commença déjà à jouir d'une célébrité incontestable.

On dit qu'il y a maintenant trois races ou variétés de chevaux arabes : les *Attechis* ou race inférieure, qui a peu de prix aux yeux des indigènes et que l'on trouve sauvage dans quelques endroits des déserts ; les *Kadischi*, chevaux d'une race inconnue qui répond à nos chevaux mixtes ; et les *Kochlani* , chevaux dont la généalogie, selon les histoires exagérées des temps modernes, date de 2,000 ans. Il existe plusieurs races qu'on attribue avec l'exagération commune aux orientaux, aux haras de Salomon. Les *Kochlani* sont principalement élevés par les bédoins des déserts. On peut facilement se procurer un étalon, mais à grand prix. Les arabes croient que la femelle a plus de part que le mâle à l'excellence et à la bonté de la race : c'est pourquoi ils tracent

la généalogie de leurs chevaux par les juments.

Tout le monde ne convient pas que le cheval arabe ait une forme parfaite ; toutefois la tête en est inimitable. La largeur du front, la petitesse des oreilles, les yeux avancés et brillants, le chanfrein court et fin, la largeur des naseaux, la machoire inférieure bien mince et les veines saillantes caractérisent le cheval arabe. L'Iman de Mascate en donna un à Guillaume IV, roi d'Angleterre qui, plus tard, fut acheté pour 580 guinées pour le roi de Wurtemberg.

Peut-être le corps du cheval arabe est-il trop léger, et son poitrail trop étroit ; mais les hanches sont généralement saillantes et laissent assez de place pour l'action des poumons. Le cheval gris arabe est inférieur au cheval noir dans le développement particulier de la tête et du cou ; mais, sous d'autres rapports, il est plus proprement le cheval arabe.

Le cou du cheval arabe est long et arqué, et joint avec grâce à la poitrine. Dans les épaules comme dans la tête, le cheval arabe est supérieur à toute autre race, le garrot est haut et l'omoplate s'incline convenablement en arrière ; il est suffisamment musclé, mais sans le moindre air de pesanteur. La finesse des jambes et la position oblique des paturons pourrait bien être regardée, par ceux qui ne s'y connaissent pas, comme susceptibles de diminuer sa force apparente : mais la jambe, quoique mince et longue, est composée d'os très solides. Les tendons

sont suffisamment distincts des os, et les muscles saillants de l'avant-bras et de la cuisse indiquent qu'il est bien capable d'exécuter plusieurs des actions qu'on lui attribue.



BAI ARABE.



Le barbe seul surpasse l'arabe en noblesse et en courage ; mais si celui-ci a un défaut il est parfait pour ce à quoi on le destine. Il réunit la vraie combinaison de vitesse et de durabilité; assez de force pour porter un poids léger et un courage qui le ferait mourir plutôt que de céder. Dans une lettre adressée au professeur Sewel, M. Burkhardt dit que « les tribus les plus riches en chevaux sont celles qui habitent, au moins pendant le printemps, les plaines fertiles de la Mésopotamie; car, nonobstant ce qu'on a dit du cheval du désert, une nourriture saine et abondante lui est nécessaire pour qu'il atteigne à toute sa croissance et à toute sa vigueur. Les tribus nombreuses de la Mer-Rouge, entre Akaba et La Mecque, et surtout celles qui habitent au sud de cette ville et dans l'Yemen, ont très peu de chevaux; mais les kurdes et les bédoins de l'Est et surtout les peuplades qui habitent la Méso-

potamie possèdent plus de chevaux, et d'une plus grande valeur, que tous ceux des bédoins de l'Arabie; car leurs riches pâturages peuvent facilement nourrir leurs poulains et fournir d'excellents haras. » Ces observations, vraies du reste, sont très importantes. Il ajoute que « le nombre des chevaux de l'Arabie ne dépasse pas 50,000 ; le chiffre est très inférieur à celui fourni, soit en Europe, soit en Asie, sur une même étendue de terrain. »

« Sous le gouvernement des Wahabies, les chevaux devinrent, d'année en année, plus rares en Arabie. Ils étaient vendus à des étrangers qui les transportaient dans l'Yemen, la Syrie et à Bassora; de cette dernière ville on les envoyait dans l'Inde, dans la crainte qu'ils ne fussent saisis par les chefs; car sur le moindre soupçon de crime, même de désobéissance, on avait coutume de saisir les plus belles juments des bédoins et de les vendre au profit du trésor public.

C'est dans la Syrie que l'on peut se procurer les chevaux arabes, véritablement pur-sang. Le marché le plus fréquenté et le plus abondant se trouve dans le détroit de Naurau, où l'on peut acheter, de première main, des animaux choisis dans le camp même des Arabes qui séjournent pendant le printemps dans la plaine.

Les chevaux qu'on se procure à Bassora, et qui sont destinés pour les marchés de l'Inde, sont achetés de seconde main aux marchands bédouins qui se les procurent chez les Arabes Montifells. Ces Arabes ne prennent aucun soin d'améliorer la race.

La ville de Damas serait la meilleure résidence pour une personne employée constamment dans ce trafic. Non seulement le nombre de ces chevaux est beaucoup moindre qu'on ne le croit généralement, mais encore il y en a peu qui soient d'une beauté ou d'une qualité supérieure ; chaque tribu peut en posséder cinq ou six, et il ne s'en trouve pas plus de 200 dans tout le désert. Tous ces chevaux sont vendus sur place, au prix de 4 à 5 mille francs chacun, et rarement, ou même jamais ne sont importés en Europe.

Il y a eu une grande exagération dans ce que l'on a dit sur la généalogie de ces animaux.

Burkhardt nous assure que dans l'intérieur du désert les Bédouins n'en conservent aucune, parce que, entre eux, ils connaissent les auteurs de la race de leurs chevaux, aussi bien que leurs propres ancêtres. Mais quand ils les transportent à quelque distance, comme à Bassora, à Bagdad ou à Damas, ils ont soin de transcrire la généalogie de leurs chevaux et de la présenter aux acheteurs. C'est seulement dans ce cas que le Bédouin s'en trouve nanti. Dans le désert, il en rirait.

Les Kocklanis sont élevés par les Arabes bédouins les plus éloignés dans le désert. Un de ces animaux fut vendu à Acre 15,000 piastres.

Presque tous les écrivains qui ont parlé de l'histoire du cheval, sont tombés dans l'erreur commune, que le cheval arabe est né dans les déserts arides et

doit aux privations et aux durs travaux de sa jeunesse la vigueur qu'il acquiert dans son état adulte. Le fait est que les Arabes choisissent, pour élever leurs chevaux, quelques-unes de ces places délicieuses, connues seulement dans les climats arides, où l'on trouve une pâture aromatique et abondante au milieu de sables stériles et brûlants. Les forces du jeune poulain sont développées par cette nourriture saine et suffisante, mais non par un exercice dur et cruel auquel il n'est pas soumis.

On prend les plus grandes précautions pour entretenir la pureté des races. Burkhardt nous dit que la jument favorite de Savad le Wahabee, qu'il montait dans toutes ses expéditions, et qui était connue dans toute l'Arabie, mit bas un poulain d'une beauté extraordinaire et qui devint le plus bel étalon de son temps.

Savad, cependant, ne voulut pas s'en servir pour ses haras, parce que sa mère n'était pas pur-sang, et ne sachant qu'en faire, comme les Bédouins ne montent jamais les étalons, il en fit présent au schériff.

La parenté et la naissance du poulain sont soigneusement reconnues par des témoins, juges compétents, dont le certificat contient les marques du poulain et les noms des père et mère.

Au moment où la jument est prête à mettre bas, on l'entoure, et son poulain est reçu dans les bras des assistants, et lavé et caressé comme le serait un enfant. La jument et le poulain habitent la même

tente que le Bédouin et ses enfants, et leur servent ordinairement d'oreiller. Aucun accident n'arrive par suite de cette cohabitation, et le cheval, en s'habituant à l'homme, acquiert pour lui, avec le temps, cette affection qu'aucun mauvais traitement ne peut éteindre.

Au bout d'un mois, le poulain est sevré, et alors, pendant cent jours, on le nourrit avec du lait de chameau. Au bout de ce temps on lui donne du grain, d'abord en petite quantité, mais qu'on augmente de jour en jour, sans discontinuer l'usage du lait. Il est soumis à cette diète pendant cent autres jours, et alors on lui permet de brouter dans les environs de la tente. On lui donne aussi de l'orge et si les moyens de son maître le lui permettent, on lui continue son lait de chameau. Élevé de cette manière, le cheval arabe est aussi remarquable par sa docilité et sa douceur que par son courage et sa vitesse. La bonté avec laquelle il est traité depuis sa naissance lui inspire une véritable affection pour son maître. Il a le désir de lui plaire, et il met son orgueil à exercer toute son énergie, en obéissant aux ordres qu'il en reçoit; cet instinct lui donne une apparence de sagacité que l'on ne trouve chez nulle autre race.

Dans ce livre si agréable, intitulé : *Mon Voyage dans les Provinces supérieures de l'Inde*, par l'évêque Héber, le cheval arabe est caractérisé de la manière suivante : « Mes courses matinales sont très agréables. Ma monture est un petit cheval arabe doux

et tranquille : son intrépidité est telle, qu'il s'approche de l'éléphant sans la moindre émotion ; il prend et mange le pain que ma main lui présente, et il est aussi attaché et aussi caressant qu'un chien. Ce caractère est général parmi les chevaux arabes, d'après ce que j'ai pu voir en ce pays. Il n'est pas fier et impétueux comme je l'avais d'abord supposé, et il montre beaucoup plus de sagacité et de confiance en son cavalier qu'aucun cheval anglais. »

Si l'Arabe tombe de sa jument sans pouvoir se relever, elle s'arrête immédiatement et appelle du secours par ses hennissements ; si, vaincu par la fatigue au milieu du désert, il descend de sa monture pour se livrer au sommeil, celle-ci veille sur lui et l'avertit, en hennissant, de l'approche d'un homme ou d'une bête féroce. Le cheval arabe est accoutumé de bonne heure à prendre du repos debout, et beaucoup d'entre eux ne se couchent jamais.

L'Arabe aime son cheval comme il en est aimé, et la plus grande partie de son temps, il l'emploie à le caresser et à lui parler.

Un vieil Arabe possédait une jument de prix, qui l'avait porté pendant 15 ans dans plus d'une marche forcée et dans plus d'une bataille sanglante ; à la fin, étant arrivé à l'âge de 80 ans, et n'étant plus en état de la monter, il la donna, ainsi qu'un cimeterre qui avait appartenu à son père, à son fils aîné, en lui recommandant de bien apprécier la valeur du présent qu'il lui faisait, et de ne jamais se coucher avant

d'avoir, en bouchonnant la jument et en polissant le cimeterre, rendu l'une et l'autre aussi brillants qu'un miroir.

A la première escarmouche où le jeune homme se trouva, il fut tué et la jument tomba aux mains de l'ennemi. Le vieillard, en recevant la nouvelle de ce malheur, s'écria : « ma vie ne vaut plus la peine d'être conservée, puisque j'ai perdu mon fils et ma jument ! » Il les regretta autant l'un que l'autre, et ne tarda pas à succomber à son chagrin (1).

On a souvent raconté le trait suivant de l'attachement d'un Arabe pour sa jument, qui formait toute la richesse de cet habitant du désert : Le consul de France voulut l'acheter afin de l'envoyer à son souverain Louis XIV ; l'Arabe aurait bien voulu rejeter sa proposition ; mais il était dans la dernière misère, ayant à peine une guenille pour se couvrir, tandis que sa femme et ses enfants mouraient de faim. La

---

(1) Un Arabe qui s'était rendu coupable de quelque offense, était poursuivi par les gardes du gouvernement sur la route de Jéricho. On le poursuivait de si près, que la seule chance de fuite qui lui restât était de s'élancer au grand galop du haut des montagnes, presque perpendiculaires, qui dominent la ville. Les soldats sont restés éperdus de surprise et d'admiration devant ce spectacle. Sa monture est morte en arrivant à Jéricho. Le Bédouin qui n'a pas voulu quitter son fidèle ami, fut arrêté pleurant sur son cadavre. (CHATEAUBRIAND.)

somme qu'on lui offrit était forte; elle était suffisante pour pourvoir aux besoins de sa famille pendant toute la vie. Enfin, il céda quoiqu'à regret. Il conduisit la jument jusqu'à la demeure du consul, descendit et resta appuyé sur elle; il regardait tantôt l'or, tantôt sa monture favorite. « A qui, dit-il, vais-je te céder? A des Européens qui te tiendront à l'attache, qui te battront, qui te rendront misérable. Reviens avec moi, ma belle, mon bijou, et viens réjouir le cœur de ma femme et de mes enfants. » En disant ces mots, il s'élança sur son dos, et on le perdit de vue.

Un de nos compatriotes, l'intrépide voyageur, le major Denham, nous cite un agréable exemple de l'attachement que la docilité et la sagesse de ces animaux peuvent inspirer à leur maître. Il rapporte en ces termes, la mort de son Arabe favori dans les profondeurs du désert de l'Afrique centrale : l'expression de ses sentiments n'a pas besoin d'apologie; nous ne pouvons qu'honorer l'homme chez qui une vraie sensibilité s'unit à un courage intrépide, exercé dans un but utile.

« Il y a peu de situations dans la vie d'un homme où les pertes de cette nature ne soient vivement senties; et celle-ci était du nombre. Je n'éprouvais pas de chagrin, mais un sentiment qui en approchait beaucoup; et quoique j'eusse honte de mon affliction, je restai plusieurs jours avant de pouvoir la surmonter.

» Je me rappelai que ce pauvre animal avait été mon soutien et ma consolation. Je puis même dire, mon compagnon durant plus d'un jour triste et plus d'une sombre nuit ; qu'il avait enduré la faim et la soif à mon service ; qu'il était si docile, qu'il se tenait immobile pendant des heures entières, tandis que je dormais entre ses jambes, son corps m'offrant le seul abri que je pusse trouver contre les ardeurs brûlantes d'un soleil d'aplomb. Rapide entre les rapides, il était toujours le premier à la chasse. »

Quoiqu'il en soit, l'homme est un être inconséquent. L'Arabe, qui vit ainsi avec ses chevaux, qui les aime, qui les regarde comme son bien le plus précieux, les traite, quelquefois, avec une cruauté à peine croyable. Le plus sévère traitement auquel le cheval de course anglais est soumis n'est rien auprès des épreuves que le jeune Arabe est destiné à endurer. Probablement la pouliche n'a pas été montée ; son maître s'élance sur son dos, et à coups d'aiguillon il la précipite sur les rochers, sur les sables du désert, pendant cinquante ou soixante milles sans lui donner un instant de répit ; elle est alors forcée, pantelante et couverte de sueur, d'entrer dans une eau assez profonde pour qu'elle puisse y nager. Si, immédiatement après ce violent exercice, elle mange comme à l'ordinaire, sa réputation est établie, et elle est reconnue pour descendre légitimement de la race des *Kochlani.* L'Arabe ne pense pas à la cruauté qu'il exerce de cette manière ; il ne fait que suivre une ancienne coutume.

Peut-être ne croirions-nous pas tout ce qu'on nous rapporte de la vitesse et de la patience du cheval arabe : on a déjà fait observer qu'il n'y a pas, dans les déserts que traverse ce cheval, de bornes pour marquer la distance, ni de montres pour calculer le temps ; et que le Bédoin aime l'exagération, et surtout quand il décrit les prouesses de l'animal qu'il aime presque à l'égal de ses enfants : cependant onne saurait nier que lorsqu'on a introduit le cheval arabe dans les écuries de l'Europe, il n'y avait pas de cheval qui pût rivaliser avec lui. La jument fait, dans ses déserts natals, vingt lieues sans s'arrêter; on l'a souvent contrainte à faire l'incroyable chemin de quarante lieues, et très souvent ni elle, ni le cavalier, n'ont rien mangé pendant trois jours entiers.

Nos chevaux ne se trouveraient pas bien de la modique nourriture qu'on donne au cheval arabe. La jument n'a ordinairement que deux repas par vingt-quatre heures. Pendant la journée elle est attachée à la porte de la tente, toute prête pour que le Bédouin s'élance à la minute sur la selle, et on la laisse toute sellée paître devant la tente, la bride seule étant ôtée ; et elle est si bien dressée qu'elle arrive au grand galop à l'appel de son maître. Le soir, on lui donne un peu d'eau; et contente de sa modique nourriture de cinq ou six livres d'orge ou de fèves, et quelquefois d'un peu de paille, elle se couche, si toutefois elle se couche, au milieu de la famille de son maître.

Burckhard raconte une histoire sur la vitesse et sur la patience d'une d'elles qui fait voir quelle affection l'Arabe a pour son amie quadrupède : Pendant l'été de 1815, une troupe de Druses à cheval attaquèrent un parti de Bédouins et les poursuivirent jusqu'à leur campement : les Bédouins ayant alors reçu du renfort, assaillirent à leur tour les Druses et les tuèrent tous à l'exception d'un seul qui parvint à se sauver par la fuite. Les mieux montés des Bédouins le poursuivirent, mais ne purent l'atteindre, grâce à la vitesse de la jument qu'il montait. Ses ennemis, avant de renoncer à le poursuivre, l'appelèrent à haute voix, en lui criant que s'il voulait leur permettre d'embrasser son excellente jument, il aurait la vie sauve pour l'amour d'elle. Il aurait pu se fier à leur bonne foi, car en pareille circonstance, la parole d'un Arabe est sacrée : cependant il refusa. Ils abandonnèrent alors la poursuite, et bénissant la noble animal « Allez, s'écrièrent-ils au fugitif, lavez les pieds de votre jument et buvez l'eau qui vous aura servie à cette ablution. » Cette formule est souvent employée par les Bédouins pour montrer le cas qu'ils font de leurs juments,

Un écrivain périodique qui ne cite pas ses autorités, mais dont les détails où il entre sont, pour la plupart, dune grande exactitude, nous dit : « qu'en comparant l'excellence des différentes races, celle du Nejed, district situé entre le désert de la Syrie et l'Yemen, et maintenant en la possession des Wa-

habis, est reconnue pour fournir les animaux les plus nobles et les plus vigoureux. Celle de Hejaz (s'étendant le long de la Mer-Rouge, depuis le Mont-Sinaï jusqu'à l'Yemen, en y comprenant Médine et la Mecque), est remarquable par sa beauté; l'Yemen (sur le rivage de la Mer-Rouge et de l'Océan Indien, la partie la plus fertile de l'Arabie), se distingue par une race endurcie à la fatigue; celle de la Syrie est la plus riche en variétés de couleurs ; celle de Mésopotamie est la plus docile ; celle de Barbarie la plus prolifique; celles de Perse et du Kurdistan les plus guerrières.

Dans le chapitre suivant, nous traiterons de l'introduction du cheval arabe en Angleterre et de l'influence qu'elle a eue dans l'amélioration de la race anglaise.



DU CHEVAL PERSE.



En suivant toujours la route le long du sud de l'Asie et remontant vers l'est, nous trouvons le cheval perse qui ne le cède, en beauté et en valeur, qu'à l'arabe. Il est plus grand et mieux adapté à l'usage des guerres modernes; mais en acquérant ces qualités, il a perdu de sa vitesse et de sa vigueur.

Cette différence est attribuée à l'introduction, dans le pays, d'une race étrangère venue de l'Orient, mais non arabe pur-sang. Au premier aspect, le cheval persan paraît plus noble : mais il ne peut supporter le minutieux examen qui ne fait qu'accroître notre admiration pour sa race rivale. Bérenger décrit en ces termes, leurs principaux traits : « la tête est généralement petite; le front élevé et en quelque sorte trop beau; le poitrail est un peu trop étroit et leurs jambes sont petites; mais la croupe est bien formée et leurs sabots sont sains et fermes. Ces animaux sont dociles, légers, vifs, hardis, pleins de feu, et capables d'endurer la fatigue. Ils ont le pied sûr et se contentent de toute espèce de nourriture. » Depuis Bérenger cette race a perdu beaucoup des qualités qu'il lui a attribuées.

Dans l'antiquité, les chevaux perses formaient la meilleure cavalerie de l'Orient; à cette époque, l'admirable race arabe, améliorée, n'existait pas.

Un voyageur (Sir R. Ker Porter) nous en donne la description suivante : « le cheval perse excède rarement la hauteur de 14 paumes ; cependant il est, en général, plus grand que l'arabe. Ceux du désert et du pays autour d'Hillah sont très petits, mais d'une bonne charpente et d'une grande vitesse. La coutume générale est de les nourrir et de les faire boire au lever et au coucher du soleil, lorsqu'ils ont été étrillés. Leur nourriture habituelle consiste en orge et en paille hachée qui, lorsque les animaux sont au piquet,

est renfermée dans un sac suspendu à leur tête; mais lorsqu'ils sont à l'écurie, leur provende est placée dans une ouverture, en forme de lozange, pratiquée dans l'épaisseur du mur à une plus grande hauteur que nos mangeoires; et là, l'animal mange à son loisir. Le foin est inconnu dans ce pays, et la litière est faite avec son fumier qui, après avoir été séché au soleil, est réduit en poudre, et dans cet état étendu par terre. Comme l'animal est couvert depuis les oreilles jusqu'à la queue d'une large couverture de drap, nommée Nummud, attachée au tour de lui par une longue sangle, il n'y a point de contact entre son corps et la litière; dans la chaude saison, cette couverture est d'une étoffe plus légère, et l'animal est tenu à l'ombre pendant la forte chaleur du jour.

A la nuit, il est attaché dans la cour, la tête maintenue dans une position déterminée par la double corde du licou, tandis qu'un lien de crins tordus, passé dans un anneau de fer, ou attaché à une cheville fichée en terre, lui entoure les talons et empêche le mouvement de ses jambes de derrière. Ces précautions avaient lieu du temps de Xenophon, et étaient prises pour empêcher ces animaux, presque tous étalons, de s'attaquer et de se blesser mutuellement. Pour prévenir tout accident, leur gardien se couche toujours parmi eux, étendu sur un tapis, et très souvent en dépit de ces précautions, ils réussissent à se délivrer de leurs liens, et alors commence une bataille générale. Les cris, les coups de pied, les hen-

nissements ne tardent pas a réveiller les palfreniers, et pendant quelques minutes, la scène est vraiment terrible. Il faut avoir résidé dans les contrées de l'Orient pour concevoir un pareil vacarme, et celui qui ne l'a pas entendu, ne peut s'en faire une idée. Ils se saisissent, se mordent, se ruent les uns sur les autres avec la furie la plus déterminée, et l'on ne parvient à les séparer que la tête et les hanches couvertes de sang. Même dans les escarmouches entre les naturels du pays, les chevaux prennent part au combat et ils se déchirent avec leurs dents, tandis que leurs maîtres en sont aux mains.

La description qu'il fait d'une course à laquelle il assistait, ne rappelle pas à l'esprit du lecteur celles qui ont lieu à Newmarket ou à Doncaster :

« Ma curiosité de voir les chevaux de course était vivement excitée; car je ne pouvais douter qu'on n'eût choisi les meilleurs pour déployer aux yeux du souverain la perfection de la race nationale.

« Afin de faire durer plus longtemps le plaisir, les chevaux étaient divisés en trois catégories. On avait passé plusieurs semaines à les discipliner, et on avait si bien réussi à réduire leur embonpoint et leur poids, que les os paraissaient vouloir percer la peau qui les couvrait. Ils avaient à parcourir une distance de 24 milles; et afin que sa majesté n'eût pas à attendre en arrivant sur le terrain, on les avait fait partir d'avance, en trois divisions, les uns après les autres, de manière à ce qu'ils pussent passer devant le

souverain après qu'il eût pris place. Les divisions arrivèrent au but en ordre régulier, mais si fatiguées, si épuisées, que leur vitesse, tant vantée, ne dépassait pas le petit galop.

Les plaines de Persepolis, de la Médie, de l'Ardebil et de Derbane, élèvent annuellement un grand nombre de chevaux de prix; mais ceux du Kurdistan sont les plus estimés pour la beauté et la force.



DU CHEVAL DE CIRCASSIE.



Le cheval circassien, quoique inférieur au persan, ne trouve pas souvent son égal parmi les hordes de pillards qui infestent cette partie de l'Asie.

On élève dans les plaines de la Circassie, de grands troupeaux de moutons et de chevaux qui, avec les esclaves faits dans leurs excursions, forment les principaux articles du commerce des naturels du pays.

Presque toutes les familles distinguées sont jalouses de posséder une race particulière de chevaux qui puisse l'emporter, dans leur estime, sur celle de toute autre tribu. Chaque race est distinguée par une marque particulière, et toute fraude dans l'application de cette marque est punie de mort. La meilleure race appartient à la famille régnante; elle est renommée pour sa force et sa vitesse, et porte un fer pour marque distinctive.

DU CHEVAL INDIEN.



Nous allons, maintenant, nous occuper des chevaux élevés dans nos possessions des Indes. Ces animaux sont petits; et quoique quelques-uns soient remarquables par leur courage et la manière dont ils résistent à la fatigue, on ne peut s'empêcher de reconnaître en eux les enfants dégénérés d'une race plus noble. Le premier de tous est le *Toorky*, issu du Turoman et du Persan: il est beau dans sa forme, gracieux dans ses allures et d'une grande docilité. Habilement monté, son port est grand et majestueux. Son courage s'élève avec les services qu'on attend de lui, et quoique aux yeux du spectateur il paraisse animé d'une espèce d'emportement furieux, il conserve, avec son cavalier, des mouvements doux et presque caressants. Cet animal est, en général, haut de 14 à 15 paumes et il a le défaut commun à tous les chevaux indiens, c'est-à-dire le tibia faible et long.

L'Iranée vient ensuite. Il est bien membré, ses articulations sont fermement attachées, mais il a la tête forte, les oreilles pendantes, et il manque de feu.

Le Cozakec, animal doux et docile, est fort du ventre, vigoureux de l'avant-main, hardi et il peut fournir de longues journées; mais il a la tête forte.

Le *Mojinniss* a du feu, de la beauté, de la vitesse et de la persévérance.

Le *Tazsée* est léger, en selle, et par cette raison il manque de force. Ses jambes de derrière sont mal placées et ont l'air de traîner derrière lui; il est irritable et obstiné; cependant il est recherché à cause de la douceur de ses allures. Cette considération est importante dans un pays où la chaleur est si forte et où le moindre effort devient une fatigue.

Un excellent juge décrit en ces termes une vente de chevaux qui eut lieu près du haras de la Compagnie, à Hissar : « Mille chevaux furent exposés en vente; ils avaient tous quatorze ou quinze paumes de haut; ils portaient la tête haute et se montraient à grand avantage; leur défaut, qui est général à tous les chevaux indiens, était la faiblesse de l'os au-dessous du genou et une tendance au gonflement du jarret : ce qui, en Angleterre, leur eut donné l'apparence d'avoir les éparvins.

Il y a dans différentes parties de ce pays des haras où l'on conserve des étalons de prix, afin d'améliorer les différentes races des chevaux indiens. Tous ces chevaux ont plus ou moins en eux du sang arabe. Ils sont bons pour la cavalerie, mais inférieurs aux arabes, dont ils ne peuvent égaler la vitesse ni la résistance à la fatigue. Pour cette raison, la cavalerie des naturels se compose de chevaux arabes qui sont importés en grand nombre, quoique de qualité inférieure, de l'Arabie et de la Syrie.

On peut facilement comprendre que les courses de chevaux furent de bonne heure établies dans l'Inde anglaise, et qu'elles furent convenablement placées sous le patronage du gouvernement. Elles furent cependant presque entièrement limitées aux chevaux arabes, car les chevaux demi-sang leur étaient trop inférieurs.

En 1828, *Recruit*, issu de *Whalebone*, cheval qui jouissait alors de quelque célébrité, fut envoyé à Calcutta. On jugea l'occasion favorable pour décider la question de supériorité entre l'arabe pur-sang et le cheval de course anglais; celui-ci fut opposé à *Pyramus*, le meilleur arabe de l'Inde. La distance à parcourir était de deux milles; le poids à porter, proportionnel à la hauteur de l'animal. Ils partirent au même moment et parcoururent la première moitié de la distance à égale vitesse, mais alors Recruit prit les devants et battit l'arabe par plusieurs longueurs. La distance fut parcourue en 3 minutes 55 secondes. Dans une seconde course, qui eut lieu quelque temps après entre Champion, un arabe de première race et un assez bon cheval anglais, celui-ci fut battu, de sorte que la question reste encore indécise.

Il existe dans l'Inde une espèce de poney appelé le Tatoo, qui varie en hauteur de dix à douze paumes : on s'en sert pour transporter les bagages et les poids les plus légers. Tavernier dit en avoir vu un monté par un jeune prince Mogol, et qui n'était pas plus grand qu'un chien levrier.

En 1765, un de ces *Ponies*, haut de vingt-huit pouces, fut envoyé de l'Inde au roi George III. Il lui fut conduit dans un fiacre, du vaisseau au palais. Il était d'un brun foncé, et son poil ressemblait à celui d'un jeune faon. Il avait quatre ans, était bien proportionné, avait de belles oreilles, l'œil vif, une longue queue bien fournie, et il était d'une douceur et d'une docilité extrêmes.

Les Mahrattes étaient deux tribus ou plutôt deux nations puissantes habitant la partie centrale de l'Indoustan, et leur territoire s'étendait d'une mer à l'autre en traversant le sud du Deccan. Leurs guerres entre eux, ou comme alliés des Anglais contre Tippoo Saïb, et, dans la suite, contre leurs alliés et protecteurs, sont des traits saillants de l'histoire moderne des Indes. Leurs troupes consistaient presque entièrement en cavalerie, et étaient composées des meilleures races de chevaux du pays, mêlées à l'arabe demi-sang. Le Mahratte, quand il n'est pas à cheval, passe tout son temps à masser l'animal; il le frotte violemment avec les poignets et les coudes aussi bien qu'avec les mains. Il lui frictionne les membres dans toutes les directions. La position d'un Mahratte à cheval serait regardée, en Europe, comme aussi disgracieuse que singulière. Il élève les genoux à la hauteur du dos de sa monture; il se maintient avec les talons en même temps qu'il se cramponne avec les mains au pommeau de la selle ou à la crinière du cheval.

A l'aide de ces moyens, il est plus fermement établi en selle qu'on ne serait porté à le croire. Le pommeau s'élève en forme de cou de grue, forme empruntée, dit-on, aux Mogols. La croupière et la martingale sont des accompagnements indispensables à l'équipement du cheval mahratte; cette croupière ne se projette pas du centre de la selle, mais elle est attachée aux deux côtés. Le tobsa ou vaisseau de cuir dans lequel le cheval mange son grain, est aussi attaché à la croupière, et cette partie de l'équipement est généralement orné de boutons d'argent ou de broderies et de glands de soie.

Leurs chevaux, comme la plupart de ceux de l'Orient, sont attachés au piquet non seulement pendant le jour, mais aussi très fréquemment durant la nuit. Une corde partant du licou est fixée, de chaque côté, à une cheville fichée en terre. Une autre corde ou lanière lui entoure les boulets et s'attache aussi à une autre cheville plantée à vingt ou trente pieds en arrière. Ces liens tirent l'animal en arrière et le forcent, restant debout, à se tenir les jambes allongées, mais ne l'empêchent pas de se coucher. Quand ils sont ainsi liés, on leur couvre les yeux afin qu'ils ne soient pas effrayés par les objets extérieurs. Leur corps est aussi bien couvert, afin que le lustre de leur poil soit bien conservé.

Les Mahrattes font usage du bridon, mais il est tellement dentelé, que l'animal peut en être suffisamment puni, quelle que soit la cruauté de celui qui

le monte. Le licou est habituellement orné, et une lanière attachée aux rênes sert à stimuler les efforts du cheval. Le cavalier n'emploie ni fouet, ni éperons ; mais, en cas de révolte, le mors dont nous avons parlé lui suffit pour maîtriser son cheval.

Le poitrail du cheval mahratte est orné plus splendidement qu'aucune autre partie du corps. Des pièces de monnaie de différentes valeurs, des roupies et doubles roupies y forment des plaques qui, en temps de guerre, deviennent un riche butin pour le vainqueur. La crinière est aussi généralement tressée avec des rubans de soie, auxquels on attache des boutons d'argent avec un superbe nœud placé entre les oreilles. Si le guerrier s'est distingué dans les combats, des queues de vache sauvage se trouvent des deux côtés.

DU CHEVAL BIRMAN ET CHINOIS.

Les chevaux birmans sont petits, mais forts et pleins de feu. Il y en a un maintenant à la Ménagerie, appartenant à la Société zoologique de Londres. Il n'a pas plus de douze paumes de haut, mais il est d'une grande beauté et un véritable type de force.

Les chevaux sont peu nombreux dans le royaume de Siam et sont inférieurs à ceux de Birman. Dans la

Cochinchine, sous la côte orientale de la Péninsule, les chevaux sont encore petits; mais ils sont mieux faits, plus actifs et plus forts que ceux de Siam. A Sumatra et à Java, leur taille est toujours la même ; mais sous les rapports des formes et de l'utilité, ils ne le cèdent à aucune race du sud-ouest de l'Asie. A Bornéo, ces chevaux sont en petit nombre et méritent à peine d'être mentionnés. Les chevaux chinois sont petits, mal faits, faibles et sans énergie. Dans cet immense empire, l'emploi du cheval est de peu d'importance.



LE CHEVAL D'AUSTRALIE.



Les nouvelles colonies anglaises de l'Australie et ses dépendances ne nous présentent rien de satisfaisant. La plus grande partie des chevaux, dans la Nouvelle-Galle du sud, sur la côte orientale de l'Australie, sont venus de l'Inde et du cap de Bonne-Espérance. On les a choisis sans jugement, et, pour dire la vérité, on n'aurait pu s'en procurer que très peu de bonne qualité de l'un ou l'autre de ces endroits. Aussi, un écrivain, en parlant d'eux, dit, en 1824 : « Ils sont, presque tous, de la race des bidets et élevés sans aucun soin. Ils ont mauvaise mine, le poitrail étroit et

le dos saillant; de plus, ils sont sujets aux écarts et aux faux pas. » — Les chevaux de ce pays sont rarement tenus à l'écurie; on suppose que la constante exposition au grand air ravive leur santé et les rend plus durs à la fatigue; mais cette supposition n'est probablement qu'un prétexte pour excuser la négligence avec laquelle on les soigne.

Cependant, en voyant la rapide amélioration de ses troupeaux de moutons et autre bétail, le colon a commencé à avoir honte de ses chevaux. Il en a importé plusieurs de la mère-patrie, tant pur-sang que bêtes de charge; il a même fait venir un arabe de l'Inde. Alors, le cheval australien devint un tout autre animal. Un écrivain, qui a écrit tout récemment, s'exprime ainsi : « Nous avons quelques chevaux de trait de bonne race, car ils ont presque tous un mélange de pur-sang, ce qui les rend rétifs et impatients au joug, et les fait trébucher lorsqu'ils sont exposés à un travail un peu rude.» Cette accusation est injuste, et l'écrivain lui-même semble avoir reconnu son erreur, car il ajoute : «Ces défauts peuvent être le résultat de la manière vicieuse dont ils sont rompus au frein, car c'est la mauvaise éducation du cheval et non la portion de pur-sang qui coule dans les veines qui produit les vices dont nons avons parlé. » L'écrivain continue ainsi : « Nous avons de très beaux chevaux de voiture et de cabriolets, et parmi les chevaux de selle, quelques-uns qui peuvent prétendre au rang de chevaux de course.»

En effet, des courses furent instituées à Sydney. Un jockei-club fut formé et des animaux de bonne race entrèrent dans les lices.

Un excellent étalon, nommé Bay-Cameron, fut importé d'Angleterre, et le propriétaire gagna aux courses plus de 15,000 fr. par année. Le prix des chevaux s'est élevé de plus de 15 p. 100. A Sydney même, un animal, possédant quelques qualités extraordinaires, coûtait 5,000 fr., et pour 1,000 fr. on pouvait se procurer un assez bon cheval, soit de selle, soit de voiture ou de charrette.

Ces chevaux étaient remarquables par leur hardiesse et pouvaient soutenir de grandes fatigues. Leur plus grand défaut était la pésanteur de la tête et une grande obstination. Ces défauts, comme nous l'avons dit plus haut, étaient plutôt le fruit de leur mauvaise éducation que de leurs dispositions naturelles.

Un autre écrivain nous assure que « l'espèce s'améliore visiblement, surtout celle des chevaux de trait, grâce à l'importation de quelques individus de la race de Cleveland, en Angleterre. Le mélange de sang anglais n'a pas diminué la vigueur de la race indigène; car, pendant les plus grandes chaleurs de l'année, le termomètre (de Fahrenheit) s'élevant à l'ombre jusqu'à 96 degrés, l'écrivain nous dit avoir monté le même animal trois jours de suite, en lui faisant parcourir une distance de 50 milles par jour. Ces chevaux sont capables de grands efforts, et leur ré-

sistance à la fatigue serait plus grande encore s'ils n'étaient pas soumis au frein si jeunes. Il est d'usage de les abandonner à eux-mêmes pour chercher une misérable pittance d'herbes, après leur avoir fait parcourir, en 7 heures, un espace de 60 milles. Le nombre de bons chevaux s'est accru si rapidement que leur prix a matériellement diminué, et le meilleur ne coûte pas plus de 700 fr. Le voyageur ajoute que plusieurs maladies auxquelles les chevaux sont sujets en Angleterre, sont encore inconnues dans la Galle du sud. La morve n'y a jamais paru, et la maladie presque particulière aux chevaux de la Grande-Bretagne, et connue sous le nom de *talons gras*, n'a jamais été rencontrée. Les gourmes y sont fréquentes et plus dangereuses qu'ailleurs.

A la terre de Van-Diemen, la race chevaline, originairement descendue de l'Inde, est très bonne. On commence à y former d'excellents chevaux de trait. Ceux qui servent à la monture sont petits, mais hardis. Les chevaux de toute espèce sont 60 p. 100 plus chers à Van-Diemen que dans la Nouvelle-Galle du sud; la colonie est plus faible, et la quantité de chevaux qu'on y élève est plus petite. Ils ne sont pas si bien traités que dans la grande colonie. La plupart ne connaissent pas le goût du grain, et, quand on leur en donne, il est toujours mêlé avec la paille.

DU CHEVAL TARTARE.

La Tartarie comprend une vaste étendue de pays qui s'étend de l'Océan oriental jusqu'aux domaines européens de la Russie, en traversant la partie centrale de l'Asie et de l'Europe. La Tartarie orientale appartient à la Chine ; l'occidentale est soumise à la Russie ; mais une petite portion aux environs de la mer Caspienne réclame son indépendance. Les tribus qui habitent cet immense espace sont dissemblables de mœurs, de manières et d'aspect ; mais, à peu d'exceptions près, le caractère du cheval y est le même.

Le cheval sauvage se trouve en différentes parties de la Tartarie ; mais il ne peut être considéré comme les débris d'une ancienne race qui n'aurait jamais été apprivoisée. Les chevaux de l'Ukraine comme ceux de l'Amérique du sud, descendent également de ceux qui ont échappé à l'esclavage imposé par l'homme. D'après les recherches soigneusement faites sur les chevaux tartares, on a reconnu qu'ils tirent leur origine de ceux qui étaient employés, en 1657, au siége d'Azof. Comme le fourage manquait, on les lacha dans le désert pour y chercher leur nourriture, où, s'étant éloignés à une trop grande distance pour pouvoir être rattrapés, ils devinrent sauvages et formèrent une race particulière. Ils sont généralement

d'une couleur feu avec une ligne noire sur le dos. Ils sont divisés en troupeaux nombreux, à la tête de chacuns desquels se trouve un vieil étalon qui doit à ses victoires la prééminence dont il jouit et que tous lui accordent. A l'approche du danger, les juments et les poulains sont placés en rangs serrés, devant lesquels se tiennent les mâles. Il y a de fréquents combats entre les différents troupeaux. S'ils trouvent sur leur chemin un cheval domestique, ils l'attaquent et le mettent promptement en pièces, à moins qu'il ne soit protégé par la présence de l'homme. Mais à la vue d'un être humain, surtout s'il est monté, ils prennent tous la fuite et se retirent, ventre à terre, dans les endroits les plus reculés du désert.

Lorsque les jeunes étalons prennent de la croissance, ils sont repoussés du troupeau et on les voit errer dans les environs, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se former une troupe de juments à leur usage.

Les Cosaques vont à la chasse des chevaux sauvages en partie pour entretenir leurs propres écuries, en partie pour se procurer de la nourriture. Ils emploient quelquefois, à cet effet, une espèce de vautour. L'oiseau se précipite sur le pauvre animal et se cramponne à sa tête ou à son cou, agitant les ailes, le tourmentant et l'aveuglant de manière qu'il devient une proie facile pour le Tartare. Les jeunes chevaux s'apprivoisent facilement ; on les accouple avec un cheval domestique, et ils deviennent bientôt dociles et

obéissants. Les chevaux sauvages, une fois apprivoisés, sont plus vigoureux et d'un meilleur service que les autres.

Dans les grands déserts de la Tartarie, les troupes de chevaux sauvages sont plus considérables. Souvent comme dans les Pampas du sud de l'Amérique, on les trouve réunis au nombre de plusieurs milliers.

Les Tartares Kirghis les prennent vivants pour leur usage, ou les tuent à coup de lance pour s'en nourrir.

La chair de ces animaux sert fréquemment de nourriture aux Tartares; et quoiqu'ils ne la mangent pas crue, comme le font les Pampas, leur manière de l'accommoder ne serait pas du goût d'un épicurien d'Europe. Ils coupent la chair en tranches qu'ils placent sous leurs selles, et après avoir galoppé 30 ou 40 milles, ils trouvent leur viande amollie et assez meurtrie pour être mangée. Dans tous leurs repas, leur mets favori, leur premier, leur dernier plat, c'est une tête de cheval, à moins qu'ils n'aient pu se procurer un poulain rôti, ce qui, pour eux, est le mets le plus délicat qu'ils puissent imaginer. Quand les Scythes ne pouvaient se procurer de l'eau, ils avaient l'habitude de tirer du sang de leurs chevaux et de le boire ; et les ducs de Moscovie, pendant près de 260 ans, présentaient, aux ambassadeurs Tartares, du lait de jument (*le Koumiss.*)

Quelques femmes Kalmouckes et Tartares montent à cheval aussi bien que les hommes. Quand un jeune homme demande une jeune fille en mariage, il n'ob-

tient son consentement qu'après une longue course. La belle est montée sur son meilleur cheval et part ventre à terre, l'amant la poursuit, et s'il parvient à l'attraper, elle devient sa femme; mais il est rare qu'il y parvienne, à moins que la jeune fille n'ait du goût pour lui.

Les chevaux domestiques appartenant aux Tartares, qui errent dans les vastes plaines de l'Asie centrale, sont peu éloignés de l'état sauvage. Ils sont petits et mal faits; mais capables, avec la moindre nourriture, de soutenir les plus longues courses et les plus grandes fatigues.

Une circonstance bien connue peut rendre raison de la vigueur de ces animaux. Comme les Tartares se nourrissent de la chair du cheval, ils tuent ceux qui ne peuvent résister à leurs longues et fréquentes émigrations, et ainsi ne conservent que les plus vigoureux.

Bérenger nous donne la description suivante des chevaux Tartares: « Quoique modérément grands, ils sont forts, nerveux, hardis, actifs et pleins de feu; ils ont bon pied, mais un peu étroit; leur tête est bien faite et maigre, mais trop petite; le front est long et roide, et les jambes démesurément longues: cependant, malgré ces imperfections, ces animaux sont de bon service, étant infatigables au travail et doués d'une grande vitesse. Les Tartares comme les Arabes vivent familièrement avec eux. Quand ils sont âgés de 6 ou 8 mois, les enfants les montent et les

dressent par degrés à de petites excursions, dans lesquelles ils acquièrent de bonne heure une légère discipline. Dans la suite, on les dresse à de plus grandes fatigues et à supporter la faim et la soif. Les hommes, cependant, ne les montent que lorsqu'ils ont atteint l'âge de 5 ou 6 ans. A cette époque, on en exige un service très sévère qui les endurcit à des fatigues incroyables. On les fait courir, presque sans repos, pendant 4 ou 5 jours sans autre nourriture qu'une poignée d'herbes et sans une goutte d'eau pour étancher leur soif. Cette discipline barbare surpasse en cruauté celle des Arabes, autant que ces derniers surpassent les Tartares en civilisation.

Les chevaux des Tartares Nogais sont au nombre des meilleurs qui appartiennent aux tribus errantes. Ils sont plus forts et plus grands que les autres; et quelques-uns sont dressés pour la voiture. C'est de chez eux que le Kan de Tartarie tire la plus grande partie de ses ressources. On prétend, qu'en cas de nécessité, ils pourraient fournir des montures à 100,000 hommes. Chaque Nogais a habituellement avec lui quatre chevaux; un pour sa monture, un second pour remplacer le premier en cas de fatigue, et deux autres pour porter ses provisions, ses esclaves et son butin.

DU CHEVAL TURKOMAN.



Le Turkistan est cette partie du sud de la Tartarie, au nord-est de la mer Caspienne. Depuis longtemps ce pays est renommé pour fournir une très belle race de chevaux. On les appelle des Turkomans. On prétend qu'ils sont même préférables aux persans pour le service. Ils sont grands et inaccessibles à la fatigue.

On en a vus qui ont fait jusqu'à 900 milles en 11 jours, sans interruption. Ils sont cependant trop petits en charpente et trop hauts sur jambes. Ils ont le cou fait comme celui de l'agneau et la tête est démesurément grosse. Cependant, leurs qualités les rendent si précieux, que dans le pays même, ils se vendent 6 à 7000 francs.

Le capitaine Fraser, qui est évidemment un bon juge de chevaux, raconte, en ces termes, l'impression que ces animaux firent sur son esprit dans un voyage à Khorassan; « Ils manquent d'un ensemble solide; leur corps est trop long comparativement à leur grosseur; ils sont hauts sur jambes; ils manquent de muscle; ils ont le poitrail étroit, le cou long, la tête grosse, mal faite et mal attachée. Telle fut l'impression que leur première vue fit sur moi; et ce ne fut que quelque temps après, que leur valeur et leurs qualités supérieures me furent dévoilées.

Les Turkomans portent l'origine de leurs chevaux jusqu'à l'Arabe pur-sang, et afin de ne pas laisser dégénérer la race, ils ont fréquemment recours aux meilleurs étalons arabes qu'ils peuvent se procurer.

Avant qu'un Turkoman ne parte pour une expédition, il se pourvoit de quelques boules durcies de farine d'orge qui doivent, jusqu'à son retour, servir de nourriture à lui, ainsi qu'à son cheval; mais lorsque, traversant le désert, il se sent extraordinairement faible et fatigué, il ouvre la veine jugulaire de son cheval, boit un peu de sang, qui sert, dit-il, à le ranimer, en même temps que l'animal est allégé par l'opération. D'après sir John Malcolm, le Turkoman se fait un jeu de pousser son coursier à une vitesse de cent milles par jour, et cela pendant plusieurs jours de suite; et il ajoute qu'il a vu un cavalier monté sur un cheval turkoman, apporter en six jours un paquet de lettres depuis Shiraz jusqu'à Teheran, une distance de cinq cents milles.



DU CHEVAL TURC.



Les chevaux Turcs sont issus de l'arabe croisé avec le persan. Ils possèdent toute la douceur et la docilité de la race paternelle, mais ils ont perdu de leur

vigueur et de leur vitesse. Ils ont beaucoup contribué à l'amélioration de la race anglaise. Les Turkomans Byerley et Kelmsley sont des noms familiers à tous les amateurs de chevaux initiés à l'histoire de notre race.

Le savant et bienveillant Busbéquius, ambassadeur à Constantinople au XVIIe siècle, parle ainsi des chevaux turcs; nos palefreniers ainsi que leurs maîtres peuvent profiter de la sagesse et de l'humanité de ses paroles : « Il n'y a rien d'aussi doux qu'un cheval turc, ni plus obéissant à son maître et au palefrenier qui en prend soin : l'extrême bonté de leur maître en est la cause. — Lorsque je fus à Pont, j'ai vu, en traversant une partie de la Bythynie, appelée Axilos, près la Cappadoce, combien les paysans étaient indulgents pour les jeunes poulains, et avec quelle douceur ils les soignaient après qu'ils étaient nés. Ils les caressaient, les amenaient dans leurs maisons, les mettaient presque à la même table qu'eux-mêmes, et les traitaient même comme des enfants. Ils suspendaient à leur cou quelque chose qui ressemblait à un bijou, et un collier rempli d'amulettes contre le poison, dont ils ont bien peur. Les palefreniers qui en prennent soin sont aussi indulgents que leurs maîtres ; ils les caressent avec la main et ne se servent jamais d'un bâton pour les fustiger, si ce n'est en cas de nécessité. Cela les fait bien aimer des chevaux, qui sont si éloignés de ruer, de regimber ou de devenir intraitables, qu'on ne

trouverait guère un méchant cheval parmi eux.

»Mais, hélas ! les chevaux de nos palefreniers chrétiens se conduisent bien autrement. Ceux-ci ne les croient jamais bien étrillés, sans qu'ils leur lancent une volée d'imprécations et leur tannent bien les côtes avec des bâtons ou des fouets. Cela fait que quelques chevaux tremblent quand leurs maîtres entrent dans l'écurie, ils les haïssent et les craignent. Mais les Turcs aiment à voir leurs chevaux si doux, qu'au moindre ordre ils se mettent à genou pour recevoir le cavalier.

» Ils ramassent sur la route, avec leurs dents, un bâton que leurs maîtres laissent tomber, et le lui présentent ; et quand ils sont bien dressés à cette leçon, on leur suspend aux naseaux des anneaux d'argent comme gage d'honneur et de bonne discipline. J'ai vu quelques chevaux, lorsque leurs maîtres tombaient, s'arrêter sans faire un mouvement jusqu'à ce qu'il se relevât; et j'ai souvent vu un palefrenier se tenir au milieu d'un cercle de chevaux, et à ses ordres ils se mettaient en mouvement, ou s'arrêtaient; j'ai vu même une fois des chevaux, dont le maître dînait avec moi à un étage élevé, dresser les oreilles en entendant sa voix, et hennir de contentement. »

LES CHEVAUX AMÉRICAINS.

Avant de parler des chevaux de l'Europe, il sera peut-être à propos de parler des chevaux sur le continent de l'Amérique. Dans l'Amérique du sud, quoiqu'on leur fasse continuellement la guerre, il y a d'immenses troupeaux de chevaux sauvages; et au sud-ouest de l'Amérique du nord, il y a un cheval qui ressemble au cheval sauvage des Pampas; mais l'un et l'autre sont probablement les descendants de ceux qui ont échappé à l'esclavage de l'homme.



LE CHEVAL SAUVAGE DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Tous les voyageurs qui ont traversé les plaines qui s'étendent depuis les rives de la Plata jusqu'à la Patagonie, ont parlé des immenses troupeaux de chevaux sauvages qu'ils ont vus dans ce pays; il y en a qui disent qu'ils en ont vu jusqu'à dix mille réunis ensemble. Ils semblent être sous les ordres d'un chef, le plus fort et le plus hardi du troupeau, auquel ils obéissent d'une manière absolue. Un instinct

secret leur fait voir que leur sûreté dépend de leur union et d'un principe de subordination. Le lion, le tigre et le léopard sont les principaux ennemis qu'ils aient à redouter. A un signal donné, intelligible à tous, ils se serrent en rangs pressés, et, ne formant qu'une masse, ils foulent aux pieds leurs adversaires, ou bien, se formant en cercle, au centre duquel se placent les juments et les poulains, ils combattent avec le talon. Dans l'attaque, le chef est le premier à s'exposer au danger, et quand la prudence conseille la retraite, il donne l'exemple, suivi par tous, d'une fuite rapide.

Dans les parties peu habitées du sud de l'Amérique, la rencontre de ces troupes n'est pas sans danger. Les chevaux sauvages s'approchent autant qu'ils l'osent, et font appel au cheval monté. Si le cavalier n'est pas sur ses gardes, et s'il ne maintient pas sa bête d'une main vigoureuse, tout en lui faisant sentir doucement l'éperon, l'animal ne tarde pas à le désarçonner et à joindre les autres au grand galop (1).

---

(1) Je vois approcher au grand galop ce troupeau, vaste escadron! J'essaie de crier, et mes lèvres sont muettes. Les coursiers s'élancent en bonds orgueilleux; mais où sont ceux qui tiennent les rênes? Voilà un millier de chevaux et personne pour les monter! La queue, la crinière flottant au gré du vent, et de larges naseaux qui n'ont

Le capitaine Head fait le récit suivant d'une rencontre avec une troupe de chevaux sauvages dans un district où la population est plus grande. Lorsque quelques pauvres animaux captifs, excités par l'éperon, sont lancés ventre à terre par leurs cavaliers, il est intéressant de remarquer l'attitude des groupes sauvages à côté desquels on passe. Les juments, qui ne sont jamais employées à la selle dans l'Amérique du sud, semblent ne pas comprendre pourquoi le pauvre animal porte la tête si bas et paraît si fatigué. Les poulains, inexpérimentés, viennent en courant au-devant de lui, et soudain s'en éloignent avec frayeur ; tandis que les vieux chevaux, dont les marques blanches sur le flanc et sur le dos indiquent que dans leur temps ils ont fait connaissance avec la selle et les éperons, s'éloignent d'abord lentement à quelque distance; puis, prenant le trot, ils cherchent leur sûreté tout en regardant derrière eux, et tour-

---

jamais été agrandis par la souffrance ; des bouches qui n'ont jamais été meurtries par le mors ni par la bride, et des pieds qui n'ont jamais été souillés par le fer, des flancs qui n'ont jamais senti ni l'éperon, ni la cravache. Des milliers de chevaux fiers, libres comme les vagues nombreuses de la mer. La bande s'approche, elle s'arrête, elle s'élance, elle respire l'air, galoppe çà et là un moment, avance, recule, tourne et retourne, d'un bond soudain ; elle s'ébroue, écume, hennit, s'écarte et gagne la forêt au grand galop.

(Lord Byron, *Mazeppa*).

nant la tête à droite et à gauche, et portant en l'air leurs longues queues.

Le même auteur décrit la manière dont ces grossiers habitants des plaines de l'Amérique s'y prenaient pour dresser leurs chevaux. Ils n'ont ni écuries, ni pâturages clos. Ils attachent l'animal à la porte de leur hutte, et à la nuit ils lui donnent une petite quantité de maïs. Quelquefois ils en réunissent plusieurs et les enferment dans le corral, qui est un espace entouré de poteaux grossièrement taillés, et plantés fermement en terre. Les juments, qui ne sont jamais montées ni apprivoisées, errent en liberté avec leurs poulains. Quand le Gaucho (l'habitant des plaines), a besoin d'un cheval, soit pour lui-même, soit pour un voyageur, il se rend au corral, muni de son lasso, et choisit ordinairement celui qui, la veille, a été monté pour la première fois; ou bien encore il parcourt la plaine et ne tarde pas à revenir, conduisant en triomphe un captif se débattant dans les liens qui l'assujétissent. Quand l'animal pris ainsi a fait son service, il est renvoyé soit au corral, soit dans la plaine.

Quelques voyageurs sont entrés dans des détails intéressants sur la manière dont les habitants s'y prennent pour capturer ces animaux. Mies décrit ainsi le lasso, simple dans sa construction, mais tout puissant dans les mains d'un Gaucho.

« Le lasso est une arme de trait employée par les naturels des Provinces-Unies et du Chili. C'est une

lanière fortement tressée, d'une épaisseur égale, d'un demi-pouce en diamètre, et longue de quarante pieds. Le lasso est composé de bandes étroites de peaux fraîches tressées en courroie et rendues souples par la graisse ; à une de ses extrémités est un anneau en fer dont le diamètre est d'environ un pouce et demi, dans lequel on passe la courroie, qui forme, par ce moyen, un nœud coulant. Le Gaucho est ordinairement à cheval, quand il fait usage du lasso. Une extrémité de la courroie est attachée à la sangle de la selle. Il ramasse soigneusement ce qui en reste en replis arrondis, qu'il tient de la main gauche, ayant soin de laisser libre, à l'extrémité du nœud coulant, une longueur de douze pieds également pliée en rond, dont il tient la moitié à la main droite. Alors, il fait tourner ce nœud coulant horizontalement au-dessus de la tête, et le poids de l'anneau de fer lui imprimant un mouvement circulaire continuel, lui communique une force suffisante pour qu'il puisse être lancé de toute la longueur. »

Quand les Gauchos ont envie de faire une chasse, ils poussent une troupe entière de chevaux sauvages dans le corral. « Le corral était plein de chevaux dont la plupart n'étaient âgés que de deux ou trois ans. Le capitaine (chef des Gauchos), monté sur un cheval vigoureux, s'avança dans le corral, jeta son lasso sur la tête d'un jeune cheval et l'entraîna vers la porte d'entrée. Pendant quelques temps, l'animal fit les plus grands efforts pour ne pas quitter ses

compagnons; mais, du moment qu'il fut hors du corral, sa première impulsion fut de se sauver au galop. Cependant une secousse du lasso, faite à propos, l'arrêta court. Les Gauchos alors s'approchèrent et jetèrent un lasso autour de ses jambes de devant, immédiatement au-dessus du boulet, et, tordant la courroie, ils lui tirèrent les jambes si soudainement que je le crus tué par la chute. En un instant, un Gaucho, assis à sa tête, tira un long couteau avec lequel il lui coupa la crinière, tandis qu'un second lui enleva les crins à l'extrémité de la queue.

» Ces marques étaient suffisantes, me dirent-ils, pour indiquer que l'animal avait été monté une fois.

» Alors ils lui mirent dans la bouche un morceau de peau pour lui servir de mors, et un fort licou de peaux fut ajusté à sa tête. Le Gaucho, qui devait le monter, arrangea ses éperons qui étaient très longs et très aigus.

» Les bottes des Gauchos se font de la peau du jarret et d'une partie de la jambe d'un poulain qu'on arrache à la mère (sacrifiée dans ce but), avant que le poil ait commencé à pousser. La peau s'ôte alors facilement, et elle est d'une blancheur et d'une beauté remarquable. Le jarret s'adapte au mollet; l'ergot s'adapte facilement au talon, et le bas de la jambe se convertit facilement en pied, ayant une ouverture assez grande au bout pour passer le gros orteil.

» Et pendant que deux hommes tenaient le cheval par les oreilles, le Gaucho lui mit la selle qu'il sangla

très serrée. Alors il saisit l'animal par l'oreille et s'élança en selle; sur quoi, celui qui tenait le licou, en jeta l'extrémité au cavalier et, dès ce moment, personne ne fit attention à lui. »

Le cheval à l'instant commence à ruer de manière à rendre extrêmement difficile la position du cavalier. Ces ruades n'étaient en rien semblables à celles de nos chevaux. Cependant les éperons du Gaucho le mirent en mouvement et il partit ventre à terre, s'efforçant de désarçonner son cavalier.

« On amena un autre cheval du corral, et l'opération se fit avec tant de promptitude que, dans l'espace d'une heure au plus, 12 Gauchos furent montés. C'était chose étonnante que de voir les différentes attitudes de ces animaux et leur manière de se conduire. Les uns poussaient des cris en sentant la selle sur le dos ; d'autres se couchaient et tachaient de s'en débarrasser en se roulant dessus ; il y en avait qui se tenaient, les jambes raides, dans des positions non naturelles avec le cou à moitié courbé vers la queue et une expression vicieuse et obstinée dans le regard. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'à aucun prix je n'eusse voulu monter un de ces derniers, car, invariablement, ils étaient les plus difficiles à soumettre.

» Ce fut alors un spectacle curieux que la vue de ces Gauchos lancés en différentes directions sur l'horizon, et s'efforçant de ramener leurs chevaux au corral. C'était la partie la plus difficile de la besogne,

car les pauvres animaux avaient été si effrayés, qu'ils ne voulaient pas y retourner. Il était amusant de voir leurs sauts grotesques : ils sautaient de côté et d'autre, tandis que le Gaucho les fouettait du bras droit. A la fin, cependant, on réussit, et tous les chevaux furent ramenés, domptés et soumis. Alors on leur ôta la selle et la bride, et les jeunes animaux rentrèrent en trottant au coral, semblant se féliciter, par leurs hennissements, d'être délivrés de leurs liens. »

Quand le Gaucho veut attrapper un cheval sauvage, il monte un cheval apprivoisé, déjà habitué à ce manége, et parcourt la plaine au grand galop. Aussitôt qu'il s'est suffisamment approché de sa proie, il lui lance le lasso autour des jambes de derrière et, comme le Gaucho est placé un peu de côté, la secousse tire littéralement les pieds enlacés du cheval et le fait tomber sur le flanc, de manière à ne lui endommager ni les genoux, ni la face. Avant que l'animal ne puisse se relever, le cavalier descend de cheval et, ôtant son manteau, il en enveloppe la tête de l'animal qui est renversé ; puis il lui met à la bouche une des fortes brides de ce pays, lui met une selle sur le dos, l'enfourche et lui ôte le manteau. Sur ce, le cheval, tout étonné, se lève d'un bond et essaie, par mille manières inutiles, de se débarrasser de son nouveau maître, qui reste tout tranquillement sur son dos et, par une discipline qui réussit toujours, il réduit le cheval à une obéissance si parfaite, que

bientôt il prête toute sa vitesse et toute sa force à ses nouveaux maîtres.

Ces animaux ressemblent beaucoup au cheval espagnol, dont ils descendent ; on les apprivoise, comme nous venons de voir, avec beaucoup moins de difficulté qu'on ne saurait le croire, et quoique leur obéissance soit celle de la crainte, obtenue d'abord à l'aide du fouet et des éperons, il n'y a point de cheval qui prête si promptement et avec autant de résignation, son instinct et ses forces au service de l'homme. Ils ne courent pas très vite, mais ils supportent des fatigues extraordinaires. Ils font souvent 60 à 70 milles, sans qu'on leur ôte le mors, et le cruel éperon du Gaucho les force à faire plus de 100 milles, à raison de douze milles à l'heure.

Comme les chevaux arabes, ils ne connaissent pas d'allure entre le pas et le galop. Quoiqu'au bout d'une journée de fatigue si grande, leurs côtés soient entièrement lacérés, et qu'ils soient eux-mêmes tout-à-fait épuisés, ils ont cètte consolation qu'on les envoie tout de suite paître dans les plaines, et c'est de leur propre faute si on les attrape facilement de nouveau. On tue souvent la jument pour faire de la nourriture, et surtout dans les occasions de grandes fêtes. Le général San Martin donna, pendant la guerre de l'indépendance, un festin aux Indiens alliés, attachés à son armée, où la chair des juments et le sang mêlé avec du genièvre faisaient tout leur repas.

L'eau est très rare dans ces plaines arides et brûlantes, ce qui cause une espèce de rage parmi les chevaux, où l'on ne reconnaît plus leurs qualités dociles et généreuses. Ils se lancent violemment dans tous les étangs, et se déchirent, et marchent les uns sur les autres. On voit les cadavres de plusieurs milliers d'entre eux, détruits par leurs camarades à côté d'une grande pièce d'eau. C'est un des moyens dont se sert la nature pour empêcher l'accroissement trop rapide de ce quadrupède. Humboldt dit que, pendant les crues périodiques des fleuves, d'immenses quantités de chevaux sauvages se noient, surtout lorsque l'Apure déborde et que ces animaux essaient d'atteindre les hautes terres du Lanos. On voit les juments, pendant la grande crue de l'eau, nager çà et là, suivies de leurs poulains, et broutant lés hautes herbes dont le bout est au-dessus des eaux. Dans cet état, elles sont poursuivies par les crocodiles, et leurs cuisses portent souvent les empreintes des dents de ces reptiles carnivores. Elles mènent pendant quelques temps une vie amphibie, entourées de crocodiles, des serpents et autres animaux aquatiques. Quand les rivières redescendent dans leurs lits, elles errent dans les savanes qui se trouvent alors couvertes d'une herbe odorante et elles semblent jouir de la nouvelle végétation du printemps.

De nombreuses races de chevaux sauvages de toutes les couleurs abondent dans la Louisiane; ce sont,

comme ceux des Pampas, les restes des chevaux espagnols ; on les chasse, on les attrape, et quelquefois les sauvages des possessions occidentales les détruisent pour leur nourriture.

« M. Low, dans sa belle description de quadrupèdes de la Grande-Bretagne, nous donne les détails suivants sur les chevaux de l'Amérique du nord :

« Le nord de l'Amérique semble aussi bien qu'aucun climat correspondant de l'ancien monde adapté au tempérament du cheval. La race du Mexique est un peu détériorée par le manque de soins et le manque d'éducation. Les chevaux mexicains se sont aussi réfugiés dans les forêts et dans les savanes, et quoiqu'ils ne soient pas multipliés comme dans les plaines de la Plata, ils se sont répandus jusqu'aux montagnes rocheuses et aux sourcesde la Colombie. Les Indiens de ces parages ont appris à les poursuivre et à les capturer. Ils les emploient à la chasse et au transport de leurs familles d'un lieu à un autre.

C'est à l'acquisition du cheval qu'est dû le premier grand changement qui se soit effectué, depuis des siècles, dans la condition de l'homme rouge, habitant les forêts de l'Amérique du nord; et la possession d'un de ses animaux pour la chasse au bufle, est l'objet da la pus haute ambition d'un jeune homme de ces contrées. Les Osages forment de grandes parties de chasse au cheval sauvage sur les rives du fleuve rouge du Canada, et ils y emploient des animaux apprivoisés.

L'action de voler un cheval à une tribu ennemie, est considérée par ces sauvages comme aussi héroïque que celle de tuer un adversaire, et les distances qu'ils peuvent traverser, ainsi que les privations qu'ils endurent dans ces excursions lointaines, sont à peine croyables.

Les Anglo-Américains, les Canadiens, ainsi que les colons des Iles de l'Amérique occidentale, possèdent, tous, le cheval domestique. Le cheval du Canada est d'extraction française, et il est renommé pour la vitesse de son trot. Mention en sera faite, lorque nous parlerons des allures de ces animaux. Dans les Canadas et dans les Etats du nord, ces chevaux sont employés pour les voyages d'hiver. On en a vus qui pouvaient traîner, l'espace de 90 milles, un léger cabriolet, sur la glace, en douze heures de temps. Au lieu de suivre la méthode européenne, on les ferre à glace au moyen de quelques vis en acier ajustées à leurs fers. On ne les étrille jamais dans la froide saison, car ils sont couverts d'une fourrure épaisse qui les protége contre les rigueurs de l'hiver. Quoique accoutumés au mauvais traitement, ces animaux ne refusent jamais le collier. Ceux des États-Unis sont d'espèces différentes et variées, toutes croisées par les races anglaises modernes, ou par l'Arabe. Dans ce moment, l'amélioration des chevaux occupe beaucoup l'attention des Américains. Des courses sont établies dans beaucoup de localités, et particulièrement dans les États du sud, où on a

adopté, en beaucoup de cas, les coutumes des courses anglaises. Ils ont une grande variété de chevaux très utiles, pour la selle comme pour l'attelage. L'habitude, née de quelque cause inconnue leur a fait donner la préférence au cheval de trot ; et cette allure est plus vive dans la race américaine qu'en aucue autre du globe. Les chevaux des îles des Indes occidentales et de Cuba sont originaires d'Espagne, et ont conservé toutes les qualités de leur race. Ceux des colonies anglaises ont été améliorées par une communication non interrompue avec ceux de la mère-patrie.

Un estimable correspondant, M. Rotch de Louisville, dans l'Etat de New-York, s'adresse ainsi à l'auteur de cet ouvrage. « D'après mon expérience personnelle, je dois dire que notre race d'Amérique semble jouir d'une constitution plus vigoureuse, et d'une santé plus robuste que celle d'Angleterre ; on a remarqué que cette disposition augmentait avec l'éloignement de la souche paternelle, de sorte que je me suis souvent demandé s'il ne serait pas avantageux d'importer, dans votre pays, quelques-uns de ces pur-sang. Je suis assuré que nos hackneys et nos chevaux de traits peuvent endurer beaucoup plus de fatigues que les vôtres. J'en parle par expérience, ayant fait des élèves dans les deux pays. »

Il est hors de doute que les plus grandes fatigues auxquelles le cheval américain de cette espèce est exposé, ne produise un plus grand développement

de puissance animale; il serait donc très avantageux de le croiser avec d'autres races. Mais nous ne devons pas perdre de vue les circonstances qui ont produit cette puissance supérieure, sous peine d'en voir disparaître les avantages.

On trouve plusieurs races différentes dans l'immense étendue des États-Unis.

Le cheval Conestoge se trouve dans la Pensylvanie et dans les États du centre. Il est haut sur jambes et léger de corps ; il atteint quelquefois la hauteur de 17 paumes. On s'en sert pour la voiture ; mais il est utile à la monture et à la chasse, quand il n'est pas trop grand et qu'il est d'une corpulence suffisante.

Le cheval anglais, bon sang, est commun dans la Virginie et à Kentucky ; on le trouve aussi de qualité plus ou moins bonne dans tous les États de l'Union. Les Américains ont, à différentes reprises, importé quelques-uns des meilleurs étalons anglais, et le sang en a été conservé pur dans les États du sud. Le célèbre Shark, le meilleur cheval de son temps, est la souche d'où sont issus les meilleurs chevaux de la Virginie, et c'est *Tally-ho*, fils de *High-flyer*, qui a peuplé le nouveau Jersey.

DU CHEVAL EUROPÉEN MODERNE.

Les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans de longs détails sur les races des différentes contrées de l'Europe. Nous commencerons par la région sud-ouest de cette partie du monde.

DU CHEVAL ESPAGNOL.

Pendant plusieurs siècles, les chevaux espagnols prenaient rang immédiatement après les arabes et les barbes. Ils descendaient de ces derniers, ou plutôt c'étaient les mêmes animaux transportés sur le sol européen, modifiés, mais non sensiblement détériorés par le changement. *Solleysel,* le parfait maréchal, en fait une éloquente description : « J'ai vu, dit-il, beaucoup de chevaux espagnols : ils sont d'une grande beauté, dignes du pinceau de l'artiste, ou d'être montés par un souverain qui voudra se montrer à son peuple dans toute la gloire de la majesté. »

La race commune des chevaux espagnols ne présente rien d'extraordinaire : les jambes sont bonnes, le pied est sûr, mais la tête est trop grosse et le front est lourd. Il a la partie postérieure du poitrail trop

faible et la croupe a le même défaut ; ce qui le fait ressembler aux mules. Les chevaux d'Estramadure et de Grenade, surtout ceux d'Andalousie, sont très estimés. Bérenger, au jugement de qui on peut se fier, énumère ainsi leurs qualités et leurs défauts : « Le cou est long et arqué, peut-être un peu trop lourd, mais il est orné d'une crinière épaisse et flottante ; la tête est en quelque sorte trop forte ; les oreilles sont longues, mais bien pleines ; l'œil est grand, hardi et plein de feu. L'attitude de ces animaux est fière et noble. Ils ont le poitrail large, les épaules quelquefois épaisses et le ventre trop prononcé ; les reins sont un peu trop bas, mais ils ont les côtes arrondies et la croupe pleine ; les jambes sont bien faites, sans poil, et les tendons se détachent bien de l'os ; ils sont actifs et dégagés dans leurs allures ; leur conception est prompte ; leur mémoire fidèle ; ils sont obéissants au dernier degré, dociles, affectionnés, et cependant pleins de feu et de courage. »

Mais laissons parler le *Parfait Maréchal* : « Il est impossible de trouver un animal plus noble ; et, quant à son courage, je l'ai vu les entrailles sortant par de nombreuses ouvertures, suites de blessures qu'il avait reçues, emporter en sûreté son cavalier, avec la même fierté que celle qu'il avait déployée entrant dans l'arène. Il est mort, parce qu'il avait moins de forces vitales que de courage. » Ces récits sont pleins de charmes, et l'on ne sait lequel

est le plus digne de notre admiration, ou le noble animal, ou l'homme qui a pu si bien apprécier son excellence.

Les chevaux espagnols modernes sont nourris avec de la paille hachée, mêlée d'un peu d'orge. Pendant la guerre de la Péninsule, la cavalerie anglaise, ainsi que celle de France, dont les chevaux n'avaient pas été habitués à cette manière de vivre, s'en trouvèrent très mal, s'affaiblirent beaucoup et une mortalité considérable en fut la conséquence; mais, au bout de quelque temps, ceux qui y survécurent, reprirent des forces et la mortalité cessa entièrement.

DU CHEVAL PORTUGAIS.

Il y eut un temps où le cheval portugais ou lusitanien était très célèbre. L'historien romain, Julien, compare leur rapidité à celle du vent, et il ajoute qu'on pourrait dire d'eux qu'ils furent engendrés par cet élément; d'autre part, Béranger, qui vivait dans un temps où la gloire du cheval espagnol ne s'était pas entièrement évanouie, dit que « les chevaux du Portugal n'ont aucune réputation, et que, comparés à leurs voisins, les chevaux espagnols, il existe entre eux la même différence qu'entre la pomme sau-

vage et le fruit mur. » Voici les raisons qu'il en donne : Quand le Portugal fut annexé à l'Espagne, on préféra ce dernier pays pour l'établissement des haras ; car, en Portugal, il existait peu de districts suffisamment pourvus d'herbages et d'eau, et ceux-ci étaient réservés à l'éducation du bétail propre à la charrue et à celle des mules et des ânes. Par ce motif, les habitants considéraient le cheval comme utile seulement à la pompe des spectacles, et ils tiraient d'Espagne le petit nombre dont ils avaient besoin. Le gouvernement actuel, cependant, semble disposé à faire des réformes relatives à cet objet, et il y a encore dans le pays un nombre suffisant de chevaux andaloux pour atteindre ce but.



DU CHEVAL FRANÇAIS.



D'après le recensement fait en 1829, il existait en France 2,400,000 chevaux de toutes espèces. Le nombre de juments se montait à 1,227,781, dont la plus grande partie était employée à la reproduction de mules, et peut-être un quart seulement était réservé à maintenir le nombre de chevaux ci-dessus mentionné. En outre, on importe annuellement en France à peu près 20,000 chevaux, soit pour les

vendre immédiatement, soit pour les faire servir à l'amélioration des races.

Les deux tiers des chevaux français sont destinés à de légers travaux et possèdent, à un certain degré (qui va toujours en croissant), une certaine quantité de sang oriental. Un tiers de ces chevaux sont employés à des travaux rudes. Les postes en occupent à peu près 70,000, et le même nombre est enregistré pour le service militaire, quoiqu'il n'y ait pas plus de la moitié en service effectif. En supposant le terme moyen de la vie du cheval à 12 ans, il en meurt 1 sur 12 ou 13. Cette remarque parle hautement en faveur de la douceur des Français ou du tempérament des chevaux : car elle surpasse le terme moyen de la vie en Angleterre de plus de 2 ans. En calculant le prix moyen du cheval en France à 400 fr., il en résulte une somme de 960,000,000 de francs. Pour représenter la valeur de cette propriété nationale, on doit supposer qu'un pays aussi étendu que l'est la France, on y possède des chevaux de races différentes. L'Auvergne et le Poitou fournissent des Pôneys et des Galloways ; mais les meilleurs chevaux de ce pays sont élevés dans les provinces du Limousin et de la Normandie : la première fournit d'excellents chevaux de selle ; l'autre une race plus forte, propre au trait, au service de la cavalerie et à l'attelage.

M. Houel a, dernièrement, publié un ouvrage très intéressant sur les variétés du cheval en France. Il nous affirme que du temps des romains, on ne con-

naissait que deux espèces de chevaux, le cheval de guerre et celui de charge. Le cheval de carrosse ou de trait y était totalement inconnu et les plus grands personnages se faisaient traîner par des bœufs. On prenait les plus grands soins de préserver ou de renouveler la force et la rapidité du cheval de guerre, et on recherchait à cet effet le sang arabe ou africain. On se procurait ainsi un animal, type de la race de Cleveland, en Angleterre, le plus beau et le plus vigoureux cheval de carosse qu'il soit possible de trouver. On s'aperçut, avec le temps, que ce cheval était trop précieux pour en faire un cheval de charge, en même temps qu'il avait le trot trop dur pour la selle. On eut donc recours à l'introduction d'un animal dont les mouvements seraient plus doux. Cependant le Cleveland ne tomba pas en désuétude et, en Normandie, l'éducation de cette espèce attira toute l'attention des fermiers. D'abord, ils étaient trop lents et trop pesants: mais, par degrés, on remédia à ces défauts et on obtint enfin un animal qui, sans trop perdre de sa vigueur, gagnait considérablement en rapidité et en légèreté de mouvements. Ces chevaux forment maintenant une race très précieuse. « Je n'ai vu, nulle part, dit M. Houel, des chevaux semblables à ceux-là pour le service de la ferme ou de la poste; ils sont d'une énergie extraordinaire et endurent la fatigue à un point étonnant. A la voix du brutal conducteur, au son redouté de l'éternel fouet, ils déploient toute leur force et se

maintiennent en bonne condition là où d'autres périraient par suite de négligence et de mauvais traitements. » Le petit cheval normand est peut-être le meilleur pour le service de la ferme. Les chevaux normands, et cette remarque peut s'appliquer à tous ceux du nord de la France, sont doux et dociles. Il est très rare d'en rencontrer un qui soit rétif ou vicieux ; mais, à peu d'exceptions près, ils sont traités avec cruauté, depuis le premier jusqu'au dernier. Jusqu'à un certain point, les moyens de terreur peuvent être employés avec succès quand il faut gouverner un grand nombre de chevaux parfaits; mais la cruauté ne doit pas s'étendre au traitement des races mêlées et différentes.

Il faut prendre en considération ces deux causes ; il y a certainement, chez le paysan français, plus d'humanité que chez la même classe d'hommes en Angleterre; et cependant, on est journellement témoin, dans les rues de Paris, d'actes de cruauté exercés sur les chevaux, qui ne seraient jamais tolérés dans la capitale de l'empire britannique.

Le fermier français a trouvé, par expérience, que de nos jours, l'éducation des chevaux était devenue une branche d'industrie plus lucrative qu'elle ne l'était autrefois; et qu'un terrain de pâture convenablement situé non loin d'une ville de marché, rendait, ainsi employé, un revenu plus certain et plus avantageux que de toute autre manière.

L'établissement des courses, dans presque toutes

les provinces de France, a donné à l'amélioration du cheval, une impulsion qui ne peut manquer d'être avantageuse à tout le royaume. En effet, on peut dire, sans exagération, que le mouvement rapide dont on est témoin, est dû, principalement, à cette cause. Pour obtenir cette amélioration si désirée, les Français ont recours au cheval anglais pur-sang, de préférence à l'arabe : un grand nombre des meilleurs étalons anglais ont été achetés pour peupler les haras de France et ont été avantageusement employés à produire le cheval de chasse, de course, et la presque totalité des chevaux de luxe.

Nous avons dit que les meilleurs chevaux français étaient ceux de Normandie; peut-être la race en a été améliorée par un mélange de pur-sang anglais, et réciproquement on peut dire que plusieurs races de la Grande-Bretagne se sont considérablement améliorées en se croisant avec la race normande; non-seulement, du temps de Guillaume-le-Conquérant qui avait à cœur le croisement, mais à des périodes plus récentes.

Autrefois le gouvernement français achetait, tous les ans, un certain nombre de chevaux normands, pour les distribuer dans les autres provinces. Cette mesure donna lieu à des fraudes nombreuses. Les chevaux normands n'étaient coupés que lorsqu'ils avaient atteint l'âge de 3 ou 4 ans; et alors, il arrivait fréquemment que ceux qui avaient la plus belle prestance, quoique issus d'une souche ordinaire, étaient

vendus comme pur-sang, et ce n'était que l'imperfection de la génération suivante qui faisait découvrir la fraude. Maintenant le gouvernement les achète dans leur première année et les fait élever dans les haras publics. Ils sont plus chers, il est vrai, mais ils sont de meilleur sang et deviennent, par la suite, de superbes animaux. A l'égard de ces chevaux, il ne peut y avoir de déception et l'amélioration de la race est assurée.

Dans chaque pays où l'on s'est occupé de l'éducation des chevaux, on a cru nécessaire de tenir un registre public, contenant les noms et la filiation de ceux appartenant à une race déterminée. L'Angleterre possède depuis un demi-siècle un pareil répertoire, où est enregistrée la liste des animaux de pur-sang qui ont existé dans le pays. La France, en 1837, a ouvert son premier registre. On y voit les noms de 215 étalons anglais, pur-sang, importés en France ; ceux de 266 arabes, barbes, persans, ou chevaux turcs ; le même registre fait aussi mention de 274 juments anglaises et de 41 provenant des contrées de l'Orient. Autant qu'il a été possible, on a aussi tenu compte des chevaux issus de ces différentes souches. Le livre ne peut manquer de faire époque dans les annales équestres du pays.

DES CHEVAUX DE SARDAIGNE ET DE CORSE.



Ils sont petits, bien formés et capables d'endurer une grande fatigue. Quant à leurs autres qualités (et ils ne sont pas changés depuis), Blundeville en parle ainsi. « Les chevaux qui viennent de la Sardaigne et de la Corse ont le corps ramassé; ils sont hardis et courageux; inconstants dans leurs allures, ils sont d'une nature si irascible et prompte qu'accoutumés qu'ils sont à courir sans cesse, ils ne se tiennent nulle part en repos. En conséquence, ces animaux ont besoin d'être montés par un cavalier *prudent* et *patient*, qui ne doit pas être prodigue de corrections, de peur de les rendre tout-à-fait intraitables.



DU CHEVAL ITALIEN.



Le cheval italien était, autrefois, renommé pour la beauté de ses formes et de ses allures ; mais il a suivi le sort commun dans ce pays dégénéré où tout se détériore. Les chevaux napolitains étaient particulièrement remarquables par leur taille et par la ma-

jesté de leur action. Cette dernière qualité ne pouvait cependant toujours déguiser une certaine grossièreté de forme de la tête et de l'avant-main; quelquefois ils étaient rétifs et très vicieux. La race en est dégénérée, et, à peu d'exceptions près, n'est d'aucune valeur.

Quelques races italiennes forment une burlesque caricature de celles des autres pays. Les chevaux romains sont un accessoire indispensable aux fêtes annuelles du carnaval; et de tous les passe-temps de cette époque de plaisir et de gaieté; nul ne plaît autant au peuple que les courses. Quelques-unes de ces courses ressemblent à celles des autres pays, et sont conduites sur le même principe d'une lutte franche et loyale; mais le plus souvent elles sont faites par des chevaux sans cavalier, courant en liberté, sans émulation, et seulement aiguillonnés par des cris et par les pratiques les plus ridicules et les plus barbares.

Les chevaux qu'on appelle Barberi, parce que les premières courses furent faites par des barbes, sont amenés au point de départ, la tête et le cou surchargés d'ornements; tandis que des lanières de cuir, portant, à leur extrémité libre, des petites balles de plomb entremêlées de pointes d'acier aiguës, sont attachées à une sangle qui leur serre le corps. A chaque mouvement, ces pointes et ces balles viennent en contact avec le flanc du cheval, et plus le mouvement est violent, plus la continuelle torture est terrible. L'animal a des feuilles de papier épais

ou d'étain très mince placées sur le dos ; lesquelles étant agitées produisent un bruissement qui inquiète le cheval et accélère sa course.

Il est difficile de se faire une idée des hennissements, des ruades, des piétinements qui ont lieu parmi tous les chevaux, un peu avant le départ. Une corde placée en travers de la rue les empêche de fuir, et un vigoureux paysan les maintient à leur poste par une lutte perpétuelle, au risque de se faire casser un membre ou même de perdre la vie. Quelquefois les chevaux parviennent à se débarrasser des mains qui les retiennent, et dépassent la corde tendue : ce qui occasionne les accidents les plus graves. Lorsque tout est prêt pour le départ, une troupe de dragons accourt au grand galop pour désobstruer la voie. La trompette sonne ; la corde tombe ; les palfreniers lâchent les chevaux qui partent comme des traits lancés par l'arc. Plus ils courent vite, plus ils sont aiguillonnés, et n'en comprenant pas la cause, ils se ruent les uns contre les autres, se mordent et commencent une bataille générale. D'autres, ou par frayeur ou par obstination, se tiennent tranquilles, et ce n'est qu'à force de coups que l'on parvient à les faire avancer.

Une forte toile de canevas est placée au bas de la rue et sert de but à la course. Elle offre l'apparence d'un mur, et quelques-uns des chevaux, dans l'excès de leur frayeur et de leur agonie, se précipitent contre ce faible rempart, le crèvent ou l'emportent.

Après tout ce fracas, le prix du vainqueur ne consiste qu'en un drapeau orné; mais il est présenté par le gouverneur et sera soigneusement gardé parmi les paysans, de génération en génération, comme un gage qui atteste la qualité supérieure de l'animal qui l'aura gagné. Une course comme celle que nous venons de dépeindre ne peut, en aucune manière, établir la valeur supérieure, soit en force, soit en vitesse, de l'animal vainqueur. Les Italiens, cependant, assistent à ce spectacle avec toute l'ardeur de leur caractère, et s'y livrent à de nombreux actes d'extravagance. Pendant les six premiers jours du carnaval, les chevaux sont classés avec bonne-foi, selon l'âge, la taille, la race, etc.; mais les deux derniers, les jours par excellence, ils courent tous ensemble de la manière déjà décrite, et portent au comble, le bruit, la confusion et le danger du spectacle (1).

(1) Madame Piozzi parle ainsi de courses semblables qui ont lieu à Florence : « — La rue est couverte de sciure de bois, et barrée des deux bouts. On voit près du point de départ de jolies loges garnies de velours rouge, destinées à la cour et à la grande noblesse. De l'autre bout, on suspend une pièce de tapisserie pour empêcher que ces pauvres bêtes ne se cassent la tête, quand elles arrivent au but. Des milliers de gens à pieds remplissent l'arène, au point que je m'étonne comment ils ne s'écrasent pas les uns les autres. Les prix déployés à la

L'espace qu'ils ont à courir (le Corso), est long d'un mille, et fréquemment il a été parcouru en 22 minutes 21 secondes, ce qui dénote une assez grande rapidité dans de petits chevaux dont la plupart n'ont que 14 pouces de hauteur.

Avant de quitter le voisinage de l'Italie, nous devons faire mention de la manière curieuse dont les courses se font à l'île de Malte. Les chevaux y sont montés, mais sans bride, ni selle. Les cavaliers sont à cru sur le dos, n'ayant, pour guider leurs montures qu'un petit instrument pointu assez semblable à une alène de cordonnier. Ces chevaux sont

---

vue des spectateurs sont une pièce de damas cramoisi pour le premier gagnant; une petite cuvette et un pot en argent pour le second, et ainsi de suite, mais tous reçoivent quelque chose. — On voit arriver les chevaux sans cavaliers, et ayant suspendue, à travers le dos, une lanière de cuir, aux deux extrémités de laquelle est attaché un morceau d'ivoire auquel on a implanté un nombre de piquants, qui excitent le cheval à se hâter beaucoup plus que des éperons; et plus il va vite, plus cette singulière machine s'agite et le pique; il y en a qui ne marchent pas du tout, mais qui font des pointes pour se débarrasser de cet inconvénient, au lieu de courir en avant pour amuser le peuple, qui crie, saute de joie, bat les traînards, et fait mille gestes comiques. Je n'ai jamais vu auparavant des chevaux dans un pareil état de dégradation : car ils étaient tous rayés, tachetés ou peints de quelque couleur pour les distinguer les uns des autres.

de petits *barbes* extrêmement doux, autrement ils se révolteraient contre un pareil traitement. En piquant le cou de l'animal tantôt d'un coté, tantôt de l'autre, le cavalier peut le guider dans la route où il désire l'engager, et même il peut le pousser à sa plus grande vitesse ; mais quoique la vue de cette course puisse être nouvelle et même amusante pour le spectateur ; le cheval et le cavalier sont également dégradés par cet exercice.



DU CHEVAL AUTRICHIEN.



Le duc de Raguse nous donne la relation suivante de l'établissement impérial, pour l'éducation des chevaux à *Mesohagyés*, près Carlsbourg en Autriche. « C'est le plus bel établissement de ce genre qui existe dans la monarchie autrichienne. Il comprend 40,000 arpents de terre de la meilleure qualité et est entouré, dans toute son étendue qui est de 15 lieues, par un fossé large et profond, et par une plantation large de 60 pieds. Il fut d'abord destiné à fournir des montures à la cavalerie; à présent, son objet est d'obtenir des étalons, de bonne souche, qui sont envoyés dans de certains dépôts pour les besoins des différentes provinces, 1,000 juments et 48 étalons y sont entretenus à cet effet; ainsi que 200 autres ju-

ments et 600 bœufs, destinés à cultiver la terre. La plaine est partagée en quatre parties égales, et chacune de ces parties est subdivisée par portions, ressemblant à autant de fermes. A l'âge de 4 ans, les jeunes chevaux sont réunis au centre de l'établissement. Un premier choix est fait, des meilleurs sujets qui doivent y rester, afin de suppléer aux besoins de l'établissement et le conserver toujours sur le même pied. Un second choix est alors fait pour les dépôts : aucun de ces derniers n'y sont cependant envoyés, avant d'avoir atteint l'âge de 5 ans ; les chevaux qui n'ont pas une assez grande valeur, pour entrer dans ces choix sont vendus à la criée ou envoyés pour la remonte de la cavalerie, selon les besoins du service.

Le nombre total des chevaux ici présents, en y comprenant les étalons, les juments et les poulains, est de 3,000. Le personnel des employés, soit à cultiver la terre, soit à soigner les animaux ou à la direction générale de l'établissement, se compose d'un major-directeur, 12 officiers subalternes et 1,170 soldats.

Le trésor impérial avance annuellement à l'établissement 118,000 florins, et se fait rembourser 150 étalons, au prix de 1,000 florins chaque, et par la valeur des chevaux fournis à la cavalerie. Les autres frais généraux sont acquittés par les produits de l'établissement, qui suffisent pour payer toutes les dépenses. C'est donc une terre immense, une ferme colossale, contenant un haras proportionnel, entre-

tenue pour le compte du souverain, et qui, outre le but principal auquel elle est destinée (c'est-à-dire la propagation et la multiplication des meilleures races de chevaux), produit un revenu considérable et fournit au besoin de l'armée à très peu de frais : car pour un cheval de cavalerie légère, le gouvernement ne paie que 110 florins, 120 pour le cheval de dragon, 140 pour celui de cuirassier, 160 pour celui du train, et 180 pour celui d'artillerie. C'est un grand élément de puissance que de posséder, chez soi, une ressource aussi immense en cas de guerre et à des prix aussi réduits, comparés à ceux que les puissances du sud et de l'ouest de l'Europe sont forcées de donner.

Dès l'année 1790, un cheval arabe nommé *Turkmainath*, fut importé en Allemagne et sa race devint célèbre, non seulement en Hongrie, mais dans presque toutes les provinces de l'Allemagne. En 1819, l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur, acheta quelques chevaux de prix en Angleterre et les expédia en Autriche. Quelques-uns furent placés dans l'établissement impérial, et d'autres contribuèrent puissamment à l'amélioration de la race, partout où ils furent distribués. Des courses ont été établies en différentes parties de l'empire autrichien, et particulièrement à Bude et à Pesth en Hongrie. On ne peut douter du bon effet que produira cette mesure, pourvu que les courses ne dégénèrent pas en une simple lutte de vitesse exécutée par des animaux, qui dès leur jeunesse sont ruinés et épuisés par de constants efforts.

Les Bohémiens (Zengari) étaient autrefois les principaux maquignons de la Hongrie : mais leur réputation est considérablement affaiblie depuis l'introduction, dans le pays, de ces nobles haras. Celui qui veut un cheval, soit pour lui-même, soit pour objet de spéculation, peut maintenant aller au *quartier général* et en choisir à son gré.



LE CHEVAL RUSSE.



L'on conçoit que cet animal ne sera pas le même par tout ce vaste empire. La grosse cavalerie et la plupart des chevaux de luxe sont d'origine cosaque ; ils sont améliorés par des étalons qu'on fait venir de la Pologne, de Prusse, du Holstein et de l'Angleterre, et des nombreux haras que l'on trouve dans toutes les parties de la Russie. La cavalerie légère, et les chevaux ordinaires sont comme ils l'ont toujours été, cosaques sans mélange, et c'est pourquoi ils supportent mieux la fatigue, et ils sont plus propres à l'usage qu'on en fait.

On croyait qu'aucun cheval, excepté l'arabe, ne saurait supporter la privation comme le cosaque, et ne réunissait la vitesse et la patience comme lui. On l'a cependant vu surpassé par des chevaux anglais qui

n'étaient même pas de pur-sang, dans une course où les qualités des deux ont été mises à l'épreuve: — Le 4 août 1825, une course de quarante-sept milles fut contestée entre deux chevaux cosaques et deux anglais nommés Sharper et Mina, qui étaient loin d'être des chevaux de première classe. On choisit les chevaux cosaques parmi les chevaux du Don, de la Mer-Noire et de l'Ural.

D'abord les cosaques devancèrent leurs antagonistes, mais avant qu'ils eussent fait un quart de lieue, une étrivière de Sharper se rompit, et il se sauva avec son cavalier suivi de Mina ; ils firent une demi-lieue sur une colline sans qu'on pût les retenir. Ils firent la moitié du chemin dans une heure quatorze minutes; alors les deux chevaux anglais étaient dispos, ainsi que l'un des cosaques.

En revenant, Mina boitait, et on l'a fait cesser de courir. Sharper se ressentait aussi de la vitesse avec laquelle il avait couru au commencement, et il se trouvait bien secoué; mais le kalmuck était entièrement épuisé ; son cavalier a été terrassé ; on lui mit un enfant sur le dos, et un cosaque à cheval des deux côtés, avec des cordes attachées à la bride qui le traînaient en avant, et d'autres à côté qui l'empêchaient de tomber. Shaper fit tout le chemin en deux heures quarante-huit minutes. Cinq lieues par heure pendant trois heures, et le cosaque arriva huit minutes après. En partant, les chevaux anglais portaient 42 livres chacun de plus que les cosaques; et

pendant la dernière partie de la course, un enfant seulement montait l'un des cosaques.

L'empereur Nicolas a établi des courses de chevaux dans divers endroits de son empire pour améliorer les chevaux cosaques et autres. Les courses eurent lieu à Ouralsk le 20 septembre 1836. La distance qu'on devait parcourir était de 18 werts ou environ 4 lieues 1/2. Vingt-un chevaux de la cavalerie partirent à la première course, qui fut gagnée en 25 minutes 19 secondes par un cheval appartenant au cosaque Bourtché-Tchoarunief. La seconde course, disputée par vingt-trois chevaux des cosaques Kergheese, fut gagnée en 25 minutes 5 secondes par le cheval du cosaque Siboka-Irteslaie. Le jour suivant, ceux qui ont gagné les deux premières courses concoururent pour le prix d'honneur. La course était alors de 12 werts ou trois lieues; elle fut gagnée en 15 minutes par le cheval de Bourtché-Tchoarunief.

La noblesse qui s'y trouvait, admirant la vitesse et la force du cheval, voulait l'acheter. Mais le cosaque répondit que tout l'or du monde ne le ferait pas quitter son ami, son frère.

Dans la Russie méridionale et occidentale, comme dans la Pologne, les grands propriétaires se sont, depuis peu, occupés de la propagation et de l'éducation des chevaux et du gros bétail; aussi par ce moyen ils ont grandement accru leurs revenus. Il y a peu de résidences seigneuriales qui ne comprennent une graude cour partagée en quatre divisions

entourées par des écuries. Dans chaque angle de de cette cour, se trouve un passage conduisant à de vastes et beaux pâturages, également divisés en compartiments, ayant tous des hangars où les chevaux peuvent s'abriter pendant la pluie ou la grande chaleur. Ces haras produisent une race plus forte que celle des chevaux cosaques, propre à être employés à la remonte de la cavalerie, et pouvant servir de chevaux de parade. Ces haras fournissent aux remontes des principales maisons, et peuplent les grandes foires des états germaniques.

Les haras de la comtesse Orloff Thesmensky, dans la province de Walonese, contient 1,320 chevaux tant arabes et anglais qu'indigènes. Il occupe un terrain d'à peu près 1,100 arpents, et le nombre de palfreniers, laboureurs, etc., est de 4,000. Ces animaux sont envoyés aux marchés réguliers de Saint-Pétersbourg et Moscow, et le produit de la vente se monte à des sommes considérables.

LE CHEVAL D'ISLANDE.

. Dans ces contrées froides et inhospitalières, on trouve une grande quantité de chevaux descendus, selon M. Anderson, du cheval de Norwége et de la

race écossaise, selon M. Horrebow. Ils sont très petits, forts et doués d'une grande vitesse. Il y en a des milliers dans les montagnes, qui ne sont jamais entrés dans une écurie ; mais l'instinct, ou l'habitude leur a enseigné à gratter la neige ou à rompre la glace pour trouver leur maigre pitance. Il y en a fort peu qui soient renfermés dans des écuries; mais quand le paysan a besoin d'augmenter son fonds, il en attrape autant qu'il en désire, et les ferre lui-même avec de la corne de bélier.



DU CHEVAL LAPON.



Cet animal, selon Bérenger, est petit, mais actif et docile, ardent et impétueux, mais exempt de vices. On l'emploie seulement pendant l'hiver pour tirer les traînaux sur la neige et pour transporter les fourrages, le bois et d'autres charges qui, pendant la belle saison, sont confiées aux soins des bateliers. En été, ces chevaux sont abandonnés dans les forêts où ils se forment en troupes et choisissent de certains districts dont ils s'écartent rarement. Quand le froid se fait sentir et que les forêts ne fournissent plus à leur subsistance, ils reviennent vers l'homme, de leur propre mouvement.

LE CHEVAL SUÉDOIS.

Il est petit, mais agile et de bonne volonté. On le nourrit de pain composé de parties égales de riz et de farine d'orge auquel on ajoute une considérable quantité de sel. Au moment de partir pour un long voyage, on lui fait avaler un peu d'eau-de-vie. « Tandis que nous changions de chevaux, nous ne fûmes pas peu divertis par le spectacle curieux que nous présentaient les groupes de paysans et de chevaux déjeûnant en commun et se partageant loyalement un énorme gâteau de riz durci. Les chevaux, quelquefois, appartiennent à deux ou trois propriétaires, et il est amusant d'observer les différentes altercations qui ont lieu entr'eux, chacun désirant épargner le sien. L'affection de ces paysans pour leurs chevaux est telle, que je les ai vus, fréquemment, verser des larmes, lorsque ces animaux ont été poussés au-delà de leurs forces. Quand nous considérons la petite taille de ces animaux, qui surpasse à peine celle des poneys, nous ne pouvons assez admirer la rapidité de leur course. Les routes étant généralement bonnes ils font le trajet d'une poste à l'autre toujours au galop. »

CHEVAL DE FINLANDE.



Les chevaux de Finlande sont encore plus petits que ceux de Suède ; ils sont bien formés et très agiles comme ces derniers ; ils sont abandonnés, pendant l'été, dans la forêt où on va les chercher quand on en a besoin. Quoique sauvages, en apparence, ils sont facilement maîtrisés et peuvent, aisément, parcourir au trot un espace de douze milles à l'heure.

Dans la Finlande ; ainsi qu'en Laponie, on les nourrit, pendant l'hiver, avec du poisson.



CHEVAL DE NORWÈGE.



Le cheval de Norwège est plus grand que celui de Suède ou de Finlande, mais il est égalemeni hardi et docile et s'attache de même à son maître qui le paie d'une égale affection. Les routes de Norwège sont mauvaises au point d'être impraticables aux voitures ; mais les chevaux ont le pied si sûr que jamais ils ne font de faux pas. Pontoppidan nous parle de leurs rencontres avec les

ours et les loups, et surtout avec ces derniers. Ces rencontres, rares de nos jours, arrivent pourtant qaelquefois. Quand le cheval aperçoit un de ces animaux, s'il est accompagné d'une jument et de son poulain, il les place derrière lui et attaque furieusement son ennemi avec les jambes de devant dont il se sert si habilement que, généralement, il sort vainqueur du combat; mais s'il se retourne pour lancer des ruades, son adversaire se rue immédiatement sur lui et il ne tarde pas à succomber.

Bérenger parle, avec éloge, des chevaux des îles de Féroë qui appartiennent encore aux Danois. Il dit: « ils sont petits, mais vigoureux et agiles, et ils ont le pied si sûr que, dans les chemins les plus dangereux, les hommes les montent, se fiant plutôt à eux qu'à leur propre adresse. La race la plus agile et la plus légère se trouve à l'île de Suderoë. Les habitants les montent pour aller à la chasse des moutons qui sont sauvages dans cette île. Le cheval porte son cavalier sur des passages inaccescibles aux hommes, le suit sur d'autres; entre avec ardeur dans toutes les émotions de la chasse; renverse la proie et la tient sous ses pieds jusqu'à l'arrivée du cavalier.



LES CHEVAUX DU HOLSTEIN ET DU MECKLENBOURG.



Revenant sur le continent, après avoir traversé la Baltique, nous trouvons une race de chevaux aussi différente qu'il soit possible de l'imaginer de celles que nous venons de décrire. Les chevaux du Mecklenbourg et du Holstein sont de la plus grande taille; leur hauteur ordinaire est de 16, 17 ou même 18 paumes. Ils sont lourds; le cou est trop gros et les épaules trop grosses; ils ont le dos trop allongé et la croupe trop étroite relativement à l'avant-main; mais leur aspect est si noble, si majestueux; leurs mouvements sont si gracieux, si brillants; et ils y déploient tant de vigueur et de souplesse, que l'on pardonne ou plutôt on oublie leurs défauts pour ne s'attacher qu'aux qualités qui les font choisir de préférence dans toutes les occasions où il faut déployer de la pompe et de la magnificence.

Avant de mentionner le pays natal de ces magnifiques animaux, nous devons parler des efforts faits par un noble seigneur pour améliorer la race générale des chevaux. L'habitation du duc d'Augustenbourg est située dans l'île d'Alsen, séparée du duché de Schleswich par un canal étroit; le haras qui y est attaché est sous l'inspection immédiate du proprié-

taire. Il contient trente juments et quinze ou seize étalons pur-sang, importés d'Angleterre. L'objet du duc, en faisant un tel choix, a été la production d'un cheval également utile à l'agriculture, au commerce et au luxe. Quelques-uns de ces étalons sont réservés pour son haras particulier. Quant aux autres, conformément à l'esprit qui préside à la direction de ce noble établissement, ils doivent servir à peupler le duché d'une race améliorée. Tous les ans, 600 juments, appartenant aux fermiers du pays, sont amenées par les paysans et couvertes par ces étalons. Le duc en tient registre et, dans beaucoup de cas, il examine lui-même la jument et, d'après ses formes et les qualités ou défauts qu'il remarque en elle, il fait choix de l'étalon qui puisse le mieux lui convenir. Il n'est donc pas étonnant que dans cette partie du Danemark il y ait tant de bons chevaux et que l'amélioration des races soit si rapide et si généralement reconnue dans le Holstein, le Schleswich et le Mecklenbourg.

Il y a une autre circonstance qu'il ne faut pas oublier, circonstance qui, seule, peut assurer la conservation des races et en empêcher la détérioration. Le duc, dans son haras, et les paysans des environs conservent les bonnes juments nourricières et ne veulent s'en défaire à aucun prix ; ils ne vendent que celles chez qui ils ont reconnu quelque défaut secret. Quelle responsabilité doit peser sur les éleveurs anglais qui, en négligeant cette seule circonstance,

ont tant contribué à la détérioration des races. Il n'y a cependant rien de parfait sous le soleil. Cette détermination prise de n'élever que des chevaux pur-sang a diminué la taille et, en quelque sorte, changé le caractère des chevaux dans ces districts ; quoique l'on ait pris toutes les précautions nécessaires pour se procurer les étalons les plus vigoureux. Pour trouver cet animal grand et majestueux dont nous avons parlé, il faut s'avancer un peu vers le sud. Les habitudes du pays sont aussi, à un certain point, contraires à l'entier développement du cheval d'Augustenbourg. Le pâturage est assez bon pour développer les forces du poulain et rien ne contribue davantage à sa vigueur future que l'habitude qu'on lui fait contracter d'endurer les vicissitudes des saisons. Cependant cette mesure peut être poussée trop loin. Le poulain de Schleswich est abandonné toute l'année à l'inclémence des saisons et, excepté quand la neige l'empêche de brouter, il est, jour et nuit, exposé au froid, au vent et à la pluie. Nous ne sommes pas partisans d'une éducation, également fatigante à l'éleveur et nuisible à l'animal. Mais nous sommes convaincus qu'un entier développement de formes et de puissance ne peut jamais être acquis au milieu des privations et des défauts de soin.

DU CHEVAL PRUSSIEN.



La Prusse n'est pas restée en arrière pour l'amélioration de ses chevaux ; ou plutôt, avec la politique qui la caractérise, elle a pris les devants là où son influence et son pouvoir étaient intéressés. Le gouvernement a établi dans ces différentes parties du royaume des haras considérables et bien dirigés ; et beaucoup de membres de la noblesse du pays en ont de particuliers. Dans les districts marécageux et vers l'embouchure de la Vistule, il existe une race de chevaux vigoureux et grands, propres à l'agriculture. Les haras en produisent d'autres, convenables au luxe ou à la guerre. Dans les haras royaux, on a fait une attention particulière à l'amélioration de ceux destinés à la remonte de la cavalerie. Le cheval de cette dernière catégorie a acquis de la force, du feu et des qualités de résistance, sans rien perdre de sa forme ou de son action.



DU CHEVAL FLAMAND ET HOLLANDAIS



Les chevaux flamands et hollandais sont forts, grands et beaux de forme. Nous leur devons quel-

ques-uns de nos meilleurs chevaux de trait, et nous y avons encore recours pour l'entretien de la race. Il en sera fait une mention particulière à l'article cheval de charrette.



CHAPITRE III.

HISTOIRE DU CHEVAL

EN ANGLETERRE.

-∞-

La mention la plus ancienne qui existe du cheval dans la Grande-Bretagne, est renfermée dans l'histoire que Jules-César a écrite sur l'invasion de notre île. L'armée des Bretons était accompagnée d'un grand nombre de chars de guerre tirés par des chevaux. Des faulx courtes étaient fixées aux extrémités des essieux ; elles jetaient à terre tout ce qui se trouvait devant elle et répandaient la terreur et le carnage dans les rangs des ennemis. Le conquérant nous a laissé une description animée de la finesse avec laquelle ces chevaux étaient *dressés.*

Quelle espèce de chevaux les Bretons possédaient-ils alors? C'est là ce qu'il nous serait inutile de rechercher : mais d'après la construction grossière du char, la furie avec laquelle il était emporté, le mau-

vais état des chemins, et même le manque presque absolu de routes praticables, ces chevaux devaient être à la fois vigoureux et légers au plus haut point. Il est absurde de supposer, comme l'ont fait quelques naturalistes, que les bidets de Cornwallis, de Devon, de Galles ou de Shetland soient les types de ce qu'était le cheval anglais d'autrefois. Il était alors, comme il l'est encore partout, la créature propre au pays où il vivait, avec peu de nourriture et exposé à la rigueur des saisons, c'était probablement ce petit être hardi tel que nous le retrouvons encore aujourd'hui; mais dans les marais de la Nen et du Witham, et sur les bords de la Theiss et de la Clyde : il avait probablement un développement de charpente et de force aussi disproportionné que celui que nous lui voyons aujourd'hui.

César trouva ces chevaux si précieux, qu'il en emmena plusieurs à Rome, et longtemps après ils étaient encore très estimés dans les diverses parties de l'empire romain.

Les chevaux à cette époque doivent avoir été extrêmement nombreux chez les Bretons : car l'on rapporte que lorsque le roi breton Cassivellanus licencia son corps d'armée, il garda avec lui 4,000 chariots de guerre, dans le but de harceler les Romains lorsqu'ils voulaient fourrager.

C'est à cette époque qu'eut lieu le premier croisement du cheval anglais: mais l'on ne saurait affirmer que la race fût améliorée par ce moyen. Les Ro-

mains, après s'être établis dans la Bretagne, jugèrent nécessaire d'envoyer un corps considérable de cavalerie dans le but de réprimer les fréquents soulèvements des naturels. Les chevaux des Romains produisirent avec ceux du pays et changèrent leur nature à un degré plus ou moins marqué, et à partir de cette époque, le cheval anglais nous présente le mélange du cheval indigène et du cheval de la Gaule, de l'Italie, de l'Espagne et de toutes les provinces où se recrutait la cavalerie romaine.

Plusieurs siècles consécutifs s'écoulèrent sans nous laisser aucun renseignement sur le caractère propre ou la valeur du cheval ; sur son amélioration ou sa décadence. Vers l'an 630 cependant, si l'on en croit Bede, les Anglais avaient coutume de se servir de selle. Il dit : « Les évêques et autres voyageaient alors à cheval, eux qui jusqu'à cette époque avaient toujours été à pied ; et même, à cette époque, ils ne montaient ainsi à cheval que dans les occasions pressantes. Ils se servaient seulement des juments comme marque d'humilité ; celle-ci n'était pas généralement aussi jolie et aussi estimée que le cheval.

A peu près 920 ans après la première descente de César, nous voyons les divers royaumes bretons réunis et Alfred sur le trône. Rien de ce qui intéressait la prospérité du royaume n'était négligé par ce monarque patriote, et quelques chroniques font mention de l'intérêt qu'il prit à la production et à l'amélioration du cheval. Un officier était spéciale-

ment attaché à ce service; il était connu sous le nom de *Horse-Thane* (connétable), ou, suivant l'expression de l'historien, maître de la cavalerie, *magister equorum*. Dans les règnes suivants, cet officier était toujours à la suite du roi, particulièrement dans toutes les affaires importantes. Athelstan, fils naturel d'Alfred, après avoir subjugué les parties rebelles de l'Heptarchie, reçut les compliments de quelques princes du continent sur ses succès. Hugues-Capet, roi de France, qui demandait sa sœur en mariage, lui envoya plusieurs chevaux de course allemands.

Depuis, notre race subit un nouveau croisement, et probablement une amélioration. Cependant nous ne connaissons pas d'une manière certaine de quelle race étaient ces chevaux, ni jusqu'à quel point ils ressemblaient aux beaux chevaux noirs ou isabelles, que nous recevons aujourd'hui de l'Allemagne.

Athelstan paraît avoir attaché un grand prix à ces chevaux ou à leurs descendants, et aux produits de leur mélange avec la race du pays, car aussitôt après (c'est-à-dire 930), il décréta qu'aucun cheval ne pourrait être exporté pour le commerce, ou tout autre motif, excepté comme présent royal. Ce qui prouve le désir qu'il avait de conserver la race, et rend probable, en quelque sorte, que cette race commençait à être estimée de nos voisins.

Il n'est pas impossible que même à cette époque reculée, l'influence remarquable du sol et du climat anglais, et les soins donnés à l'amélioration cheva-

line n'aient commencé à se faire sentir. Ce pourrait être, du reste, le sujet de recherches curieuses; mais l'expérience de tous les siècles a prouvé qu'il y a peu de pays comme l'Angleterre, où la race indigène ait été rendue aussi précieuse par le mélange d'un sang étranger, et où l'on se soit approprié, d'une manière aussi sûre, toutes les bonnes qualités d'une race étrangère.

Dans un document qui porte la date de l'an 1000, nous trouvons un renseignement curieux sur la valeur relative du cheval. L'indemnité que l'on pouvait demander était celle-ci : pour un cheval tué ou perdu par négligence, 30 shillings, une jument ou une pouliche, 20 shillings, un mulet ou un ânon, 12 shillings, un bœuf, 30 pences, une vache, 24 pences, un cochon, 8 pences, et comme complément extraordinaire de ce tableau, un homme valait 1 livre.

Dans les lois de Howell-Dha, ou Howell-le-Bon, prince de Galles, rendues un peu avant cette époque, on trouve quelques particularités curieuses qui se rapportent à la valeur et à la vente des chevaux. La valeur d'un poulain qui n'a pas plus de quatorze jours est fixée à 4 pences, à un an et un jour il est estimé 48 pences, et à trois ans 60 pences. Arrivé à cet âge il fallait le dompter avec le frein, et s'en servir soit comme palefroi, soit comme cheval de service quand il atteignait la valeur de 120 pences. Une jument sauvage ou non dressée valait 60 pences.

Même à cette époque reculée, les fraudes des marchands devinrent trop criantes, et les singulières dispositions que nous allons citer furent établies. L'acheteur avait un délai fixé pour s'assurer si le cheval était exempt de 3 maladies. Il avait 3 nuits pour l'éprouver sur le vertigo; 3 mois pour vérifier le bon état de ses poumons; et un an pour voir s'il avait la morve; pour chaque défaut trouvé après l'achat, un tiers de l'argent devait être rendu, excepté s'il s'agissait d'un défaut des oreilles ou de la queue : car alors on supposait que c'était uniquement par sa faute si l'acheteur ne l'avait point découvert. Le vendeur attestait aussi que le cheval ne serait point épuisé de fatigue s'il voyageait, ne refuserait point sa part d'une tâche pénible, qu'il porterait un fardeau, et monterait ou descendrait une voiture sur une colline et ne serait pas rétif.

L'habitude de donner des chevaux en louage, existait alors, et à cette époque comme aujourd'hui, on exigeait trop brutalement le service de la part de ces animaux.

Le compatissant Howell ne dédaigna pas de donner des lois pour protéger ce serviteur estimable dont on abusait. « Quiconque empruntera un cheval et enlèvera le poil de manière à blesser le dos, paiera 4 pences; si la peau est enfoncée dans la chair 8 pences; si la chair est percée jusqu'à l'os, 16 pences. » Si quelqu'un estropiait un cheval, il payait la valeur du cheval, et s'il était soupçonné d'avoir tué un cheval,

il devait se disculper par le témoignage de 24 témoins à décharge.

Alors, comme aujourd'hui, il paraîtrait que quelques jeunes gens étaient un peu trop ennemis de toute action illégale, ou peut-être même aussitôt après le règne d'Alfred, y avait-il des fripons dans le pays, ou bien est-ce pour montrer jusqu'à quel point on tenait à cette partie de l'animal, et combien on laissait pousser les crins de la queue : car la loi portait que celui qui couperait les crins de la queue d'un cheval devrait le soigner jusqu'à ce qu'ils fussent repoussés et pendant ce temps en fournir un autre au propriétaire. Si la queue avait été coupée en même temps que les crins, le *mécréant* qui avait commis le délit était mis à l'amende jusqu'à concurrence de la valeur de l'animal, et le cheval était déclaré impropre au service à l'avenir.

Athelstan paraît avoir attaché un grand prix à quelques-uns de ces chevaux ; car dans son testament il lègue les chevaux qui lui furent donnés par Thurbrand, ainsi que les chevaux blancs qui lui furent offerts par Lisbrand. Ce sont probablement là des noms saxons, dont le souvenir est aujourd'hui perdu.

Avec Guillaume-le-Conquérant, le cheval anglais subit une amélioration notable. Ce prince dut, principalement à sa cavalerie, la victoire d'Hastings. Le cheval de guerre favori de Guillaume, était un genêt d'Espagne. Ses compagnons, tant barons que simples guerriers, venaient en grande partie d'un pays

où l'agriculture avait fait des progrès plus rapides qu'en Angleterre. Une grande partie du royaume fut divisée entre ces hommes, et l'on ne peut contester que, malgré l'injustice de l'usurpation des Normands, l'Angleterre, en changeant de maîtres, y trouva son avantage, soit pour le gouvernement, soit pour la cavalerie. Quelques barons, et en particulier Roger de Boulogne comte de Shrewsbury, introduisirent le cheval espagnol dans leur nouvelle conquête. Les historiens de cette époque qui presque tous étaient des moines, et par suite, ne connaissaient rien aux chevaux, ne nous ont laissé que très peu de détails sur cette matière.

Le cheval espagnol était alors très estimé pour ses belles formes et sa noble ardeur ; on le recherchait surtout dans les joutes et les tournois, alors fort à la mode. Le cheval espagnol était le cheval de guerre de tout individu qui était assez riche pour acheter et harnacher un si noble animal. La valeur et l'habilité du cavalier se déployaient plus facilement lorsqu'elles étaient unies à la force, à l'activité, au courage et à la beauté de son coursier. Une circonstance qui mérite d'être remarquée, c'est que dans aucune des anciennes chroniques historiques *Anglo-saxonnes* ou *Gaëliques*, il n'est fait allusion à l'emploi du cheval pour la charrue. Jusqu'à une époque toute récente, les bœufs seuls étaient employés en Angleterre, comme dans d'autres pays, à cet usage; mais à cette époque, c'est-à-dire à la fin du Xe siècle, quelques

innovations s'introduisirent sur ce point, et une loi gaëlique défendait au fermier de labourer avec des chevaux, des juments ou des poulains; le bœuf seul devait servir. Dans une partie de la tapisserie de Bayeux, faite sous Guillaume-le-Conquérant (1066), on voit un homme qui conduit un cheval attelé à une herse. C'est là la plus ancienne mention qui soit faite de l'emploi du cheval dans les travaux des champs.

Sous le règne de *Henri* Ier (1121), on introduisit le premier cheval arabe ou au moins le premier dont on fasse mention.

Alexandre Ier, roi d'Écosse, offrit à l'église de Saint-André un cheval arabe, avec un harnais de grand prix, une armure turque, plusieurs bijoux précieux, et un harnachement considérable.

On prétend qu'il a existé un poulain produit par ce cheval, ou qui en descendait, mais on ne peut en donner aucune preuve valable.

Sous le règne de *Henri* II, on importa plusieurs chevaux étrangers, mais on ne dit pas de quelle race ils étaient.

Maddox parle « de l'augmentation du subside qui fut accordé pour l'entretien des chevaux royaux qui venaient d'être amenés d'outre-mer. »

Smithfield est aussi le premier endroit cité comme marché aux chevaux, champ de tournoi, et de course. *Fitzstephen*, qui vivait à cette époque, nous en fait une peinture animée, il s'exprime ainsi : « En sortant des « portes de la ville, on trouve un champ plat et peu

« raboteux, comme l'indique à la fois sa position et « son nom. Chaque vendredi on y trouve une nombreuse réunion de chevaux, que l'on y amène pour « les vendre. Il y vient beaucoup de monde de la « ville, soit pour les acheter, soit pour les examiner; « ce sont des comtes, des barons, des chevaliers, des « bourgeois. C'est vraiment un beau coup d'œil que « de voir ces chevaux, tous gais et propres, tous en « mouvement; les uns vont l'amble, les autres le trot; « cette dernière allure, quoique plus dure pour le cavalier, est la plus commode pour les gens qui portent des armes. On y voit des poulains qui n'ont pas « encore senti le frein, qui se cabrent et bondissent, « et donnent des signes prématurés de leur action et « de leur courage futur. Ici ce sont des chevaux dressés ou *destriers*: leur structure est gracieuse, ils « sont pleins de feu, tout leur extérieur révèle un « tempérament ardent et noble. Il y a aussi des chevaux pour la voiture, la charrette et la charrue, des « juments pleines, et d'autres avec leur poulain, qui « saute gaiement à leurs côtés.

« Chaque dimanche à Lent, après dîner, une société de jeunes gens sort à cheval dans la campagne: « leurs chevaux sont aguerris, et remarquables pour « leur vitesse. Chacun d'eux apprend à courir en cercle avec son cheval. Les fils des bourgeois sortent « par troupes des portes de la ville, armés de lances « et de boucliers. Les plus jeunes ont des piques sans « pointes de fer, ils font des semblants de bataille,

« et s'exercent aux escarmouches. Lorsque la cour « est dans le voisinage, il vient à ces jeux beaucoup « de courtisans, ainsi que des fils de barons ou au- « tres, sans expérience de la guerre, dans le but de « s'exercer par la pratique. Ils se divisent d'abord en « deux troupes. Les uns tâchent de dépasser ceux qui « sont en tête, sans pouvoir les atteindre, les autres « désarçonnent leurs antagonistes, incapables encore « de leur disputer la victoire. Il y a un hyppodrôme « que doit parcourir cette espèce de chevaux, peut- « être même d'autres qui dans leur genre sont aussi « vigoureux et agiles. A un signal, tous les chevaux « communs doivent se retirer immédiatement de l'hyp- « podrôme. Alors trois jokeys, quelquefois deux seu- « lement, suivant la nature du pari, se disposent à la « lutte. Les chevaux, de leur côté, ne sont pas sans « émulation; ils frémissent, s'impatientent, et ne peu- « vent rester en repos. Enfin, le signal une fois don- « né, ils s'élancent, dévorent l'espace, et fuient avec « une rapidité que rien ne peut contenir. Le jokey, « animé par le désir des applaudissements et de la « victoire, pique de l'éperon son coursier fougueux, « fait siffler sa cravache et l'excite de la voix. »

Cette description animée nous reporte aux courses plus importantes de notre époque et prouve que même avant le mélange avec la race orientale, le sang du cheval anglais était éprouvé.

Après cette époque viennent les croisades. Les champions de la croix avaient certainement toute

facilité d'enrichir leur patrie avec quelques échantillons les plus précieux de la race orientale; mais complétement dominés par l'influence du fanatisme et de la superstition, ils oublièrent le sens commun et l'utilité.

Une vieille ballade en vers chante cependant la beauté de deux chevaux qui appartinrent à Richard Cœur-de-Lion, qui les avait achetés à Chypre, et qui étaient probablement d'origine orientale.

La tête du cheval de guerre était ornée d'un cimier, et en même temps son poitrail et ses flancs étaient protégés en totalité ou en partie. Quelquefois, il était complétement bardé de fer avec les armoiries de son maître, gravées ou en relief sur le poitrail. La bride du cheval était toujours aussi splendide que le permettait la position du chevalier, et dans cet état le cheval était souvent appelé brigliadore de *briglia d'oro*, ou bride d'or. Les clochettes étaient alors un ornement tout à fait à la mode pour les chevaux. Arnold de Marson, le vieux troubadour, dit que rien n'est plus propre à inspirer la confiance à un chevalier et la terreur à un ennemi. »

Le prix des chevaux de cette époque est très incertain. En 1185, on vendit 15 juments pleines 2 livres 12 shillings et 6 pences. Elles furent achetées par le roi et distribuées entre ses vassaux, et pour tirer quelque chose de ce marché, il les taxa 4 shillings chacun. Vingt ans après, 10 chevaux de grand prix ne furent pas vendus moins de 20 livres chaque,

et douze ans plus tard, on importa de Lombardie une paire de chevaux qui furent payés au prix insensé de 38 livres 13 shillings et 4 pences. Le prix habituel d'un cheval beau et bien fait était 10 livres, et le louage d'un char ou d'un chariot à deux chevaux, revenait à 10 pences par jour.

On doit beaucoup au roi Jean, si haïssable d'ailleurs sous tous les autres rapports, pour l'attention qu'il porta à l'agriculture en général, et en particulier à l'amélioration de la race chevaline. Il importa 100 étalons de choix de la race flamande, et contribua ainsi puissamment à préparer notre belle race de chevaux de trait, qui, dans son genre, est sans égale, comme celle de nos chevaux de course.

Jean établit et forma un haras très considérable et très important. Il était jaloux d'avoir en sa possession des chevaux d'un prix extraordinaire, et il reçut toujours volontiers des vassaux de la couronne des chevaux d'une valeur supérieure, au lieu de l'argent du renouvellement de leurs baux ou du paiement des fiefs de la couronne. Son ambition consistait à rendre sa cavalerie et les chevaux de tournois et de luxe aussi beaux que possible. On ne devait point s'attendre à ce qu'un tyran, aussi superbe et aussi despote, s'intéressât aux espèces secondaires ; il le fit cependant, et, tandis que les races de prix s'amélioraient rapidement, les autres partageaient d'une manière indirecte leur prospérité.

Cent ans après, Édouard II acheta 30 chevaux de

guerre lombards et 12 forts chevaux de traits. A cette époque, la Lombardie, l'Italie et l'Espagne étaient les pays où la plus grande partie de l'Europe se fournissaient de beaux destriers et de chevaux de parade. On tirait principalement de la Flandre ceux que l'on destinait aux travaux d'agriculture.

Edouard III consacra 1000 marcs à l'achat de 50 chevaux espagnols, et il attachait tant d'importance à cet accroissement qu'il donnait au sang anglais, ou plutôt au mélange qu'il faisait avec le sang déjà existant, qu'il y eut à ce sujet des négociations spéciales avec les rois de France et d'Espagne pour accorder sauf-conduit au convoi. Lorsqu'ils furent arrivés au haras royal, on calcula qu'ils n'avaient pas coûtés au roi moins de 13 livres 6 shillings et 8 pences par cheval, ce qui équivaut à 160 livres de notre monnaie actuelle.

Il acheta ces chevaux pour se mettre en mesure de déclarer la guerre avec succès à l'Ecosse et pour se préparer à un splendide tournoi qu'il était sur le point de donner.

On se servait uniquement de chevaux entiers pour ces combats simulés, et il en était généralement ainsi dans toutes les campagnes. Il était rare de voir châtrer les poulains, et l'introduction d'une jument au milieu de chevaux aussi entiers pouvait être la source de désordres. A cette époque la jument, en comparaison, était méprisée. Il eut été déshonorant pour tout autre qu'un manant de monter dessus, et

on s'en servait exclusivement pour les travaux les plus abjects. Ce préjugé et cette habitude prévalaient alors dans la majeure partie du monde. Cependant, lorsque l'habitude s'introduisit de châtrer les poulains, l'importance et le prix de la jument furent aussitôt appréciés; et il est maintenaut reconnu que régulièrement elle n'est pas beaucoup inférieure, si elle l'est, au cheval entier, tandis qu'elle a beaucoup plus de force, de courage, et supporte mieux la fatigue que le cheval hongre.

Ce roi eut plusieurs chevaux de course. Le sens précis du mot *running horses* n'est pas toutefois très clair. Ce pouvaient être des animaux vites et légers, par opposition à ceux que l'on destinait à la cavalerie, ou bien des chevaux littéralement destinés à courir. Le prix officiel de ces chevaux de courses était 20 marcs, ou 3 livres 6 shillings et 8 pences.

Edouard se consacra aux plaisirs du turf ou de l'arène. Toutefois il commença à voir l'avantage qu'il y avait à croiser notre race lourde et pesante avec des chevaux d'une structure plus légère et d'une plus grande rapidité. Toujours est-il qu'il trouva un obstacle qui, de longtemps, ne put être détruit. Le soldat était enfermé dans une armure pesante, et le chevalier, avec tout son accoutrement, pesait souvent plus de 25 *stones*. Il fallait que l'animal, destiné à porter ce poids capable de rompre les reins, eût de la taille et de la force. Lorsque le mousquet vint remplacer l'arbalète et la hache d'armes, et que cette

armure de fer gênante pour le cavalier et nuisible au cheval fut devenue inutile et qu'on l'eut laissé de côté, alors commença en réalité l'amélioration du cheval anglais. Mais si, d'un côté, Edouard désirait tant tirer parti du sang étranger, d'un autre, suivant l'égoïsme trop fréquent des *sportsmen*, il ne voulait laisser partager cet avantage à aucun de ces voisins.

L'exportation des chevaux était défendue sous les peines les plus graves. On cite un seul cas où il se relâcha de sa sévérité. Il permit à un marchand allemand de réexporter quelques chevaux flamands qu'il avait vendus en Ecosse. Ces deux royaumes étaient si jaloux de leur prospérité réciproque que, jusqu'au temps d'Elisabeth, on considérait comme une félonie d'exporter des chevaux d'Angleterre en Ecosse.

Le cheval anglais parvenait quoique lentement à égaler ou même à dépasser les chevaux des pays voisins. Son importance commença à être plus généralement et plus hautement estimée, et son prix augmenta rapidement, au point que les éleveurs et les maquignons qui alors, comme aujourd'hui, savaient très bien en imposer aux gens inexpérimentés, vendaient leurs chevaux à un prix énorme aux jeunes seigneurs. Cet abus devint tellement criant que Richard II (1386) intervint pour régler et fixer les prix. L'édit qu'il lança est intéressant, non seulement parcequ'il prouve la valeur croissante du cheval, mais aussi parce qu'il montre qu'il y a 450 ans les principaux districts d'élevage étaient les mêmes que ceux

que nous possédons à présent. Il dut être affiché dans les comtés de Lincoln, de Cambridge et les parties nord et est du Yorkshire; le prix du cheval y était restreint à celui que les anciens rois avaient fixé. Une législation plus éclairée a enfin banni toutes ces interventions absurdes entre l'agriculture et le commerce.

Nous ne pouvons maintenant recueillir que peu de détails sur l'histoire du cheval, jusqu'au règne de Henry VII, à la fin du XVe siècle. Il continua à défendre l'exportation des étalons, mais permit celle des juments âgées de plus de 2 ans, et au prix de 6 shillings 8 pences. Ce règlement fut cependant facilement éludé: car si une jument se trouvait valoir plus de 6 shil. 8 pences, elle pouvait être librement exportée sur le paiement de cette somme.

Le but de cette mesure était de mettre fin à l'exportation des chevaux entiers. Car il est dit dans le préambule que, non seulement il restait très peu de bons chevaux dans l'intérieur du royaume, ce qui avait motivé la défense, mais aussi qu'une grande quantité et de la meilleure race avait passé outremer; tandis qu'autrefois ils restaient dans le pays, ce qui avait fait monter le prix des chevaux. L'exception faite pour la jument, et la petite somme pour laquelle on pouvait l'exporter, montre l'injuste mépris que l'on affectait à son égard. Un autre acte du même monarque, quoiqu'il lui fût arraché malgré lui, la rétablit dans le rang qui lui convient dans son espèce.

On avait coutume de nourrir de grands troupeaux de chevaux dans les prairies et les champs communaux, et lorsque l'on avait fait la moisson, les troupeaux d'un grand nombre de propriétaire y vivaient pêle-mêle ; la conséquence de cette habitude était de présenter dans la progéniture un étrange mélange, et l'on voyait souvent une grande dégradation de la race primitive et privilégiée. A ce sujet, on fit un acte qui défendait d'amener les étalons dans aucun pâturage public. Ce qui en peu de temps amena à châtrer tous les chevaux, à l'exception d'un très petit nombre de bons étalons, et par suite, en comparant la force et le tempérament de la jument avec celui du cheval hongre ; la première fut bientôt plus estimée et on en exigea de grands services ; on en prit plus de soin, et l'espèce chevaline, en général, fut matériellement améliorée.

Polydore Virgile, qui florissait sous ce règne, confirme ce qui était déjà établi, que « les chevaux anglais étaient rarement accoutumés au trot, mais excellaient dans l'allure beaucoup plus douce de l'amble.

Henri VII fut un monarque arbitraire, il paraissait beaucoup trop aimer les actes prohibitoires du parlement, mais quelle que fût la manière même exagérée dont il s'occupait du cheval, ces actes furent tous politiques quoique tyranniques.

Les monarques suivants agirent d'après les mêmes principes, et en prohibant l'exportation et encoura-

geant une race bonne et abondante, par des primes et des récompenses publiques, ils donnèrent tout l'élan nécessaire à l'amélioration rapide de la race.

Henri VIII, prince cruel et tyrannique, mais épris de l'éclat et de la grandeur, désirait beaucoup avoir une race de chevaux précieux, et les moyens qu'il adopta furent parfaitement en harmonie avec ses dispositions despotiques, quoique calculées de manière à arriver sûrement à son but. Il établit une certaine taille au-dessous de laquelle le cheval n'était pas conservé. La plus petite taille pour un étalon était 15 degrés, et pour la jument 13. Ceux dont les intérêts locaux furent blessés, se plaignirent fortement de ce procédé arbitraire. La petite race des chevaux de Cornouailles, fut en quelque sorte exterminée. La race naine, mais active et utile des montagnes du pays de Galles, diminua rapidement. Les Exmoors et les Dartmoors furent obligés d'ajouter un pouce à leur taille, et l'on produisit une race plus uniforme et plus utile.

Le monarque était déterminé à atteindre et à garantir son but. A la foire de Saint-Michel, il ordonna aux magistrats de prendre tous les chevaux communs et petits, et de détruire non seulement ces étalons, mais aussi tous les malheureux bidets, soit jument, soit cheval hongre ou poulain, qu'ils n'estimeraient pas capables de produire une race de prix. Par une singulière coïncidence, l'année de son règne dans laquelle il s'occupa (1540), d'une manière si

despotique, de l'amélioration intérieure du royaume ou plutôt de l'accomplissement de ses projets favoris, c'est-à-dire la splendeur des tournois et la magnificence des cortéges, fut celle aussi où il accomplit une autre œuvre de politique tyrannique, mais qui fut un coup de maître, c'est-à-dire la suppression des monastères.

Il eut ensuite recours à une loi somptuaire pour atteindre plus pleinement son but, et en faisant appel à l'orgueil de ceux que cette affaire touchait personnellement, il n'éprouva aucune difficulté. Chaque archevêque et duc furent forcés, sous certaines peines, d'entretenir sept étalons de trot pour la selle, et chaque étalon devait avoir, à l'âge de 3 ans, 14 degrés de haut.

Il donna des instructions très minutieuses touchant le nombre de chevaux de la même espèce que les autres classes du clergé et de la noblesse devaient entretenir. L'édit porte, en terminant, que chaque personne possédant une rente de la valeur de 100 livres par an, et chaque laïque dont la femme pourra porter une coiffe française ou un bonnet de velours, devront nourrir un étalon de trot pour la selle. Ces édits, malgré leur tyrannie apparente, furent paisiblement exécutés à cette époque, et produisirent la race des chevaux qui, seule alors, était comparativement utile, et dont la force, la noble allure et l'action furent la source d'une plus grande perfection dans les siècles qui suivirent.

Les dissensions civiles tiraient à leur fin, il n'y avait plus lieu de craindre une invasion étrangère ; on n'entretenait plus une cavalerie nombreuse, les travaux de l'agriculture se faisaient en grande partie avec des bœufs, ou du moins avec les races de chevaux les plus mauvaises et les moins estimées, les courses n'étaient pas encore établies, la chasse n'était pas suivie avec l'ardeur et l'entrain des temps modernes : il ne manquait plus, en effet, qu'un animal destiné à des circonstances rares plutôt qu'à un service assidu, et dont l'utilité se fit principalement et même uniquement sentir pour les pesantes voitures, les mauvaises routes et les voyages ennuyeux à travers le pays. Si l'on examine sainement la question, on reconnaîtra que Henri VIII, malgré toutes ses fautes, et en confessant qu'il eût toujours plus en vue ses passions indomptables, que le bien-être de son pays et le bien à venir, a mérité cependant notre reconnaissance pour avoir conservé cette race de chevaux, d'où sont sortis dans les siècles suivants, ceux qui furent la gloire de notre pays et l'envie des autres nations.

L'extrait suivant d'un manuscrit de 1512, dans la troisième année du règne de Henri VIII et intitulé : *État et règlement du train de maison de Algeman Percy, quinzième comte de Northumberland*, peut donner au lecteur une connaissance suffisante des diverses epèces de chevaux alors en usage.

« Ceci est l'état numérique de tous les chevaux

de mylord et mylady, qui sont destinés à faire les services de la maison. Par exemple : cheval de sang, palfrois, chevaux à deux fins, naggis ou bidet, le cheval de porte-manteau, le cheval de voyage.

1° Chevaux de sang pour mettre dans l'écurie de mylord, 6. Palfrois de mylord, à savoir : 1 pour mylady et 2 pour ses dames de compagnie, et 1 pour sa chambrière, 4 hobbys et naggis pour la monture de mylord, savoir : 1 pour mylord aller à cheval, 1 pour mylord conduire à la main, 1 pour rester à la maison à la disposition de mylord. Chevaux d'attelage pour rester dans l'écurie de mylord, 7 chevaux trotteurs pour s'atteler au chariot et 1 cheval à deux fins pour le cocher monter dessus, c'est 8. En plus, cheval pour lord Percy, c'est-à-dire, le fils de sa seigneurie et elle; un grand cheval bien doublé, trotteur, pour mylord Percy voyager en hiver. *Item* un grand cheval doublé et trotteur appelé Curtal, à queue coupée, pour aller promener hors la ville. Un autre cheval de parade et cabriole pour monter quand il va en ville ; un cheval à l'amble pour voyager de jour. Un petit cheval à deux fins lorsque mylord va à la chasse à courre ou au faucon. Un grand cheval hongre amble, ou trotteur hongre pour porter la valise. »

Sir Thomas Chaloner, qui écrivait dans la première partie du règne d'Élisabeth, et dont le jugement qu'il porte sur le monarque décédé peut être supposé sincère, parle dans les termes les plus flatteurs

de ses efforts pour introduire dans le royaume chaque variété de race, et du choix qu'il fit des plus beaux animaux que produisent la Turquie, Naples, l'Espagne ou la Flandre.

Sir Thomas était alors ambassadeur à la cour d'Espagne, et avait eu occasion de voir les beaux chevaux que cette contrée peut produire. Il dit « que l'Angleterre peut fournir des races plus belles et plus utiles qu'aucune de celles que donnent les pays étrangers. » Il est certain que si ce n'est pour la parade ou la guerre, et les voyages de longue durée, il n'y avait aucun motif d'introduire à cette époque des races nouvelles dans le pays. Le stimulant le plus efficace n'avait pas encore été employé.

Bérenger que l'on peut prendre comme une autorité en cette matière, choisit des personnes expérimentées et habiles pour présider ses écuries, et répandre par ce moyen les règles et les éléments de l'hippiatrique parmi la nation. Il appela deux Italiens, élèves ds Pignatelli, écuyer de Naples, les prit à son service; il eut aussi un vétérinaire italien nommé Hannibale, qui, suivant la remarque ingénieuse de Béranger, n'apprit point de grands mystères à ses confrères anglais, mais cependant les rendit plus instruits qu'ils ne l'étaient avant.

Il ne se présenta rien de remarquable dans le cours du règne d'Édouard VI, si ce n'est l'édit qui porte : « que le vol d'un cheval est une félonie, sans faire exception en faveur du clergé. »

Dans la vingt-deuxième année du règne d'Élisabeth, on introduisit les carosses; il est à remarquer que jusque-là les chefs des grandes maisons, allaient presque d'un bout du royaume à l'autre à cheval, à moins qu'ils ne prissent un abri momontané dans les chariots qui étaient attachés au service de leur maison. La reine elle-même montait à cheval, ayant à son côté son grand écuyer, lorsqu'elle venait aux états de Saint-Paul. La commodité de ce nouveau mode de transport le fit immédiatement adopter par tous ceux qui eurent une fortune suffisante, et les chevaux furent si rapidement appropriés à ce service et devinrent tellement chers, que dans le parlement on agita la question de savoir si les carosses ne seraient pas la prérogative des grands personnages.

Cette mode pouvait exercer une influence nuisible au caractère du cheval anglais. Elle aurait trop facilité la production du cheval lourd et pesant, comparativement à l'oubli proportionnel et presque total dans lequel était tombée la race vive et légère; mais la poudre à canon venait d'être inventée et les armures pesantes commençaient à disparaître et même, à cette époque, elles étaient presque totalement oubliées; il était nécessaire d'avoir une race de chevaux plus légers pour exécuter la plus grande partie des maneuvres de cavalerie. Telle fut l'origine de la cavalerie légère, — légère comparée à celle des temps anciens, — et pesante comparée à celle des temps monderncs. Telle fut aussi l'origine du cheval

plus léger qui, excepté dans quelques cas particuliers, fit disparaître graduellement l'ancien cheval de guerre et de trait.

Nous avons déjà parlé des courses qui avaient lieu quelquefois à Smithfield ; ces courses étaient surtout des luttes improvisées de force et de vitesse : car il n'y avait aucun cheval de course, à proprement parler, il n'y en avait pas un qui fût nourri dans l'idée de lui faire déployer plus tard sa vitesse et destiné uniquement à atteindre ce but. Cependant, dès cette époque, on établit des courses régulières dans divers endroits de l'Angleterre, d'abord à Gaterly, dans le Yorkshire, puis à Croydon, à Theobald's sur Enfield-Chase et à Stamford. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, une méthode régulière, ni une race spéciale de chevaux de course, mais bien des chevaux communs et de chasse mélangés, et on ne donnait pas le signalement du cheval.

Il n'y eut pas, dès les premiers temps, un hippodrôme marqué pour la course, et la lutte consistait à suivre une piste à travers le pays, quelquefois même on choisissait la partie la plus difficile et la plus dangereuse du pays ; tantôt on adoptait nos steeple-chases actuels avec tous leurs dangers et même avec plus de cruauté, car il y avait des gens destinés uniquement à fouetter le cheval harassé et rendu de fatigue.

Peu à peu, cependant, on consacra entièrement certains chevaux à ces sortes de luttes, et on les en-

traîna pour la course, aussi bien que le permettaient toutefois les connaissances que l'on avait à cette époque en matière d'entraînement, à peu près, du reste, comme on le fait aujourd'hui. Le poids du cavalier n'était pas toujours proportionné à l'âge et aux moyens du cheval. Mais cependant un cavalier ne pouvait monter s'il pesait moins de 10 stones.

Les courses de cette époque n'étaient point troublées par la manie du jéu et de la fraude qui semble être devenue, dans ces derniers temps, la suite inévitable du turf. On ne mettait point de gros enjeux, et l'on n'avait pas adopté la mode des paris ; le prix était ordinairement une coupe en bois ornée de fleurs ; plus tard on y substitua une coupe d'argent et on la donna à celui qui avait couru le mieux et le plus vite, principalement à la course du mardi-gras. De là vient cette phrase si commune « emporter la coupe. » Peu à peu les courses devinrent plus suivies, mais elles ne furent soumises à des règles précises et d'une exécution pratique que vers la dernière année du règne de Jacques Ier. Ce prince aimait beaucoup l'hippodrôme. Il avait encouragé, si non établi, les courses en Ecosse et il porta avec lui, en Angleterre, sa passion pour ce plaisir. Mais ces courses étaient souvent des luttes contre le temps, ou des épreuves de vitesse et de fond d'une longueur absurde et cruelle ; les courses à la mode avaient lieu à Croydon et à Enfield-Chase.

Quoique l'on ait employé librement les chevaux

turcs et barbes pour produire avec la jument anglaise, dont la race a été de tout temps la plus propre à cet exercice, on obtint peu d'amélioration. Jacques fit preuve de jugement en persuadant d'essayer le type arabe. Il n'avait probablement pas oublié l'histoire d'un cheval arabe qui avait été offert à l'une de ses églises d'Ecosse 5 siècles auparavant. Il acheta, à un marchand appelé Markam, un célèbre cheval arabe pour lequel il paya la somme extraordinaire de 500 livres.

Les rois, de même que leurs sujets, sont souvent dirigés et gouvernés par leurs serviteurs. C'est ce qui arriva pour le duc de Newcastle qui prit en aversion cet animal étranger. Il a écrit un livre qui est très estimé sur l'hippiatrique ; il y dépeint ce cheval arabe comme petit et trapu, d'une taille médiocre ; il le déprécie complétement et lui retire toute valeur, parce que, après avoir été régulièrement entraîné, il ne déploya pas une grande vitessse. L'opinion du duc, quoique probablement très erronée, eut, pendant près d'un siècle, une grande influence et le cheval arabe perdit toute considération chez les éleveurs anglais.

On apporta ensuite, en Angleterre, un cheval du midi que Jacques acheta à M. Place qui, plus tard, fut maître d'écurie ou écuyer d'Olivier Cromwel. Ce bel animal s'appelait *White-Turk*, (Turc blanc) ; sa renommée et celle de son propriétaire vivront longtemps.

Peu après, nous voyons *Helmsley-Turk*, apporté

par Villiers 1er, duc de Buckingham. Il fut suivi de près par le barbe *Marocco*, appartenant à Fairfax. Ces chevaux produisirent rapidement un changement considérable dans le caractère de notre race, au point que lord Harleigh, de l'ancienne école, se plaignait que le cheval de grande taille avait disparu, et de ce que les chevaux de l'époque ne formaient plus qu'une race légère et fine ; bonne seulement pour sa vitesse. Charles 1er, toutefois, poursuivit ardemment le but favori de la noblesse anglaise et, peu avant sa rupture avec le parlement, il établit des courses à *Hyde-Park* et *Newmarket*. Nous devons à *Charles* 1er l'introduction générale du mors dans la cavalerie et même dans les autres services.

L'invention du mors est regardée comme aussi ancienne que les empereurs romains; mais pour quelque motif inexplicable, il n'avait pas encore été adopté par les Anglais. Charles Ier dans la 3e année de son règne, fit un édit qui portait que les chevaux de l'espèce de ceux que l'on employait dans la cavalerie, étant plus faciles à diriger avec le mors qu'avec le bridon, il prescrivait et ordonnait formellement qu'excepté dans les moments de loisir, comme la chasse et les courses, aucune personne engagée dans la cavalerie, ne se servît de bridon au lieu de mors. Quelques personnes craignirent que l'amour de la chasse et des courses ne fît de trop rapides progrès, et par suite elles présentèrent à Charles un mémoire sur l'état du royaume. Elles y parlaient de

la disette de chevaux solides et bons pour la cavalerie ; elles l'attribuaient au penchant de la nation pour les chevaux de course et de chasse, qui, pour arriver au degré de vitesse voulu, devaient être d'une constitution plus légère et plus faible. Les guerres civiles firent oublier pour un instant ce sujet et l'amélioration de la race ; cependant l'avantage que les deux partis tiraient d'une cavalerie légère et rapide, prouve l'importance du changement qui venait de s'effectuer. Cromwell, avec sa sagacité merveilleuse, vit combien ses succès étaient liés à la prospérité intérieure du pays. Il eut aussi un haras de chevaux de course. A la restauration, une nouvelle impulsion fut donnée à l'élève du cheval, par suite de l'inclination de la cour vers la gaieté et la dissipation. Les courses de Newmarket, suspendues pendant quelques temps, furent rétablies, et comme nouvel aiguillon à l'émulation, des prix royaux furent établis pour chaque course principale. Charles II envoya son grand-écuyer dans le levant pour acheter des juments et des étalons de sang. Ce furent surtout des chevaux barbes et turcs. Jacques II vécut à une époque trop agitée pour donner beaucoup de temps aux amusements du turf ou de l'hippodrôme. On nous le montre cependant très passionné pour la chasse. Or, il avait une telle préférence pour le cheval anglais, qu'après son abdication, il en eut plusieurs dans ses écuries en France. Béranger en parle beaucoup. « Il marqua,

dit-il, beaucoup de satisfaction de les avoir, et cela à une époque et dans une situation où il est naturel de croire qu'ils étaient plutôt propre à lui donner de la gêne et de la mortification, qu'à lui procurer du plaisir.

Guillaume III, et Anne surtout, d'après l'instigation de leur allié Georges, prince de Danemark, furent de zélés protecteurs du turf, et le système d'amélioration fut suivi avec zèle, notre race parut alors réunir toutes les variétés du sang anglais, et la supériorité de la race nouvellement introduite, sur ce qu'il y avait de mieux dans l'ancienne, commença à devenir évidente.

Quelques personnes s'imaginèrent que cette vitesse et cette force pouvaient être encore poussées plus loin, et M. Darley, dans la première partie du règne de la reine Anne, eut recours au cheval arabe alors méprisé et dédaigné. Il eut des pertes à supporter, et fut quelque temps avant que le cheval qu'il possédait et qui fut plus tard connu sous le nom de *Darley Arabian*, attirât l'attention.

On reconnut enfin la valeur de ses produits, et nous lui devons une race de chevaux d'une beauté, d'un vitesse et d'une force sans égales.

Enfin, la dernière amélioration introduite fournit tout ce que l'on pouvait désirer; cela n'est pas seulement vrai pour les chevaux pur-sang du turf, mais on peut en dire autant de toutes les autres sortes de chevaux. Par un mélange et une repartition judi-

cieuse du sang, nous avons rendu notre cheval de chasse, notre cheval de carosse, nos hackneys et même nos chevaux de trait plus forts, plus actifs et et plus robustes qu'ils ne l'étaient avant l'introduction du cheval de course.

L'histoire du cheval anglais est très intéressante : la race originaire dont il est d'abord fait mention dans l'histoire, semble avoir été d'une grande valeur. Le conquérant de la Grande-Bretagne en emporta plusieurs étalons, et ils furent longtemps en réputation dans le pays soumis aux Romains. La position insulaire de la Grande-Bretagne et le peu de besoin qu'elle avait des chevaux de guerre, la fit tomber, pendant le règne de plusieurs monarques, dans une négligence très coupable, et quoique peut-être dans le fond les Anglais ne fussent pas beaucoup en arrière de leurs voisins du continent; cependant, jusqu'à la moitié du dernier siècle, la Grande-Bretagne ne fit jamais parler d'elle en matière chevaline ; mais à partir de cette époque, et surtout dans ces derniers temps, le cheval anglais a été recherché dans toutes les parties du monde. Il n'y a rien dans notre climat ni dans notre sol qui puisse lui avoir été favorable, ou bien, s'il en avait été autrement, on l'aurait observé depuis longtemps. Mais « la cause première, dit M. W. Percivall, dans son discours d'introduction à University-Collége en 1834, « l'élevage est la » cause à laquelle on doit le succès de cet avancement » et cette amélioration scientifique. Par ce mot, je

» n'entends pas seulement désigner le choix d'un » type primitif d'une bonne conformation, mais en» core l'amélioration continuelle de ce type dans ses » produits, en apportant le plus grand soin dans leur » élevage et leur nourriture, et en faisant un choix » des plus minutieux. On doit attacher encore plus » d'importance à ces deux derniers points et surtout » au dernier qu'aux caractères distinctifs et aux qua» lités des parents. C'est en suivant cette voie que » nous sommes arrivés du bien au parfait, ne négli» geant aucun moyen auxiliaire jusqu'à ce que nous » ayons obtenu dans le cheval une perfection incon» nue dans tous les pays voisins. »

L'amour du turf et le vif désir de posséder des chevaux d'une qualité incontestée ont occupé l'Europe pendant les 20 dernières années. Partout on a établi des haras et des courses annuelles ; partout on a formé des sociétés hippiques, composées en général de personnes du premier mérite ; dans tous ces pays, de généreux efforts ont été tentés pour améliorer les types primitifs. On peut s'être procuré facilement des coursiers venant de l'Est ; on peut avoir tiré de la patrie du Barbe un nouveau supplément de sang arabe, mais les Français, les Allemands, les Russes, les Flamands n'en ont pas moins eu recours aux Iles-Britanniques. Le pur-sang barbe et arabe de nos jours est bien déprécié, et tous sont tombés au-dessous du cheval pur-sang anglais. C'est un fait que l'on ne peut contester, c'est un fait historique et c'est la convic-

tion sincère de tous nos sportsmen et éleveurs. M. Percivall en a établi la cause avec justesse ; mais il y a là aussi quelques circonstances jointes à cette prééminence, qui peuvent donner sujet à de sérieuses réflexions et que nous étudierons mieux, en passant en revue les diverses races de chevaux.



CHAPITRE IV.

—

Des différentes races de chevaux anglais.

———

LE CHEVAL DE COURSE.

-∞-

On a beaucoup discuté sur l'origine du cheval *pur-sang* : les uns la faisaient remonter du côté du père et de la mère à une parentée orientale, tandis que d'autres le croyaient être le cheval indigène du pays, perfectionné en le croisant avec le barbe, le turc ou l'arabe. Le livre des haras, dont l'autorité est reconnue par tous les éleveurs anglais, fait remonter tous les anciens coursiers à quelque origine orientale, ou du moins jusqu'à ce que leur généalogie se trouve perdue dans l'incertitude du temps. Si l'on demande aujourd'hui la généalogie d'un cheval de course, on la trace jusqu'à une certaine époque, et on aboutit à un cheval de course bien connu. Si l'on veut aller plus loin, on remonte à quelque époque obscure, ou bien à quelque cheval oriental.

On admet, à présent, que le cheval de pur-sang anglais est de race étrangère, amélioré et perfectionné par l'influence du climat et par des soins très assidus. Il y a quelques exceptions, telles que Sampson et le Bai-Molton, dont chacun, tout en étant les meilleurs chevaux de leur temps, était croisé par un sang vulgaire ; mais ce sont des exceptions à la règle générale. C'est un fait reconnu dans nos meilleurs haras, et quand on le considère attentivement, il ne diminue en rien l'honneur de notre pays. Le climat et le talent des Anglais ont rendu le cheval pur-sang ce qu'il est.

Les charmants contes des Orientaux et des temps reculés, peuvent nous faire croire que le cheval arabe possède des pouvoirs merveilleux ; mais on ne saurait nier que le cheval anglais, bien dressé, est plus beau, plus rapide et plus fort que les chevaux justement renommés du désert. Dans les plaines brûlantes de l'Orient et dans le climat glacé de la Russie, il a, sans contredit, vaincu tous ses rivaux dans leurs propres pays. On a déjà dit que *Recruit*, cheval anglais d'une réputation médiocre, a battu, il y a quelques années, Pyramus, le meilleur cheval arabe de l'Inde, du côté de Bengal.

Il est inutile d'objecter que le nombre de chevaux, que l'on a importé de l'Orient, était bien trop petit pour produire une progéniture si nombreuse. On se rappellera que les milliers de chevaux sauvages, qui peuplent les plaines de l'Amérique du Sud, sont des-

cendus seulement de deux étalons et de quatre juments, que les premiers aventuriers espagnols ont laissés après eux. Quelle que soit la vérité à l'égard de l'origine du cheval de course, on a eu tous les soins possibles de sa race depuis cinquante ans. On ne saurait découvrir le moindre reproche à faire à la descendance des chevaux de course modernes; et lorsque, à l'exception de *Sampson* et de *Bay-Molton*, une seule goutte de sang vil s'est mêlée au leur, elle s'est à l'instant révélée par l'infériorité de la taille et le manque de courage, et il a fallu deux ou trois générations pour effacer cette tâche et pour en corriger les conséquences.

Le cheval de course est, en général, distingué par la beauté de sa tête; son encolure arquée et bien attachée, ses épaules obliques et allongées, la courbe de ses jambes de derrière, ses hanches amples et musculeuses, ses jambes sèches, un peu courtes depuis le genou, et son paturon long et élastique. En parlant de la structure du cheval, tous ces détails seront examinés séparément.

L'arabe *Darley* fut la souche de nos meilleurs chevaux de course. Il fut acheté à Alep, par le frère de M. *Darley*, et il avait été nourri dans le désert de Palmyre; sa forme était remarquable par tous les points que l'on peut désirer dans un cheval de course. Les descendants immédiats de cet animal inappréciable furent le *Devonshire* ou Flying-*Childers;* le *Bleeding* ou Bartlett's *Childers, Almanzor* et autres.

Les deux Childers étendaient au loin la race et la renommée de leur progéniture; ils donnèrent le jour à d'autres *Childers*, à *Blaze*, *Snofs Sampson*, *Eclipse* et une foule d'excellents chevaux.

Le Devonshire ou Flying Childers, ainsi nommé parce qu'il fut élevé par M. Childers de *Carrhouse* et vendu au duc de Devonshire, était le meilleur coureur de son temps. Il fut d'abord élevé pour la chasse : mais l'action et la vitesse que l'on découvrit en lui le firent juger convenable à la course. D'après la croyance commune, il pouvait parcourir un mille par minute, mais nous n'avons aucune preuve authentique de cette assertion. Childers parcourut le terrain des courses de Newmarket (trois milles et demi) en six minutes quarante secondes, et celui de Beacon (4 milles et demi) en 7 minutes 30 secondes. En 1772 *Firetail* courut un mille en une minute 4 secondes.

En 1775, *Bay*, *Molton*, appartenant au marquis de *Rokingham*, gagna la course de 4 milles à York, en 7 minutes 43 secondes. Quelques-uns de ses anciens chevaux couraient avec autant de vigueur que de vitesse. Vingt ans plus tard, parut un fort beau cheval, fils d'Eclipse, qui possédait une vitesse presqu'égale, mais qui n'avait pas autant de fond. Il gagna toutes les courses d'un mille qu'il parcourut, mais il ne put jamais en fournir une de 4 milles; il se ruina à la course de *Beacon*.

Une des courses les plus dures que l'on connaisse

eut lieu à Carlisle, en 1761. Il n'y eut pas moins de six manches à parcourir, chacune desquelles fut franchement disputée par le vainqueur, qui, en conséquence, courut 24 milles, et cependant ne reçut pas le moindre dommage.

Les exemples suivants du mélange de vigueur et de rapidité de ces animaux, méritent d'être rapportés.

En octobre 1741, à l'assemblée de *Curragh*, Irlande, M. Wilde s'engagea à parcourir à cheval, une distance de 127 milles, en neuf heures. Il employa dix chevaux, et en comptant le temps nécessaire pour changer de monture et prendre des rafraîchissements, il mit six heures vingt et une minutes à faire le trajet; il courut donc pendant six heures avec une vitesse de vingt milles à l'heure.

M. Thornhill, en 1745, parcourut la distance de Sletton à Londres et retour (213 milles) en 11 heures 34 minutes, en accordant le moins de temps possible pour changer de chevaux; il courut 20 milles à l'heure sur une grande route et un terrain inégal.

En 1762, M. *Shaftoe*, avec 10 chevaux dont 5 furent montés deux fois, courut 50 milles en une heure 49 minutes. En 1763, il gagna un pari encore plus extraordinaire. Il s'engagea à trouver une personne qui courrait cent milles par jour, pendant 25 jours de suite, ayant à faire choix entre un nombre de chevaux qui n'excéderait pas le chiffre de 29. Il accomplit sa tâche avec 14 chevaux; mais un jour il fut

forcé de courir cent soixante milles, ayant trop fatigué son premier cheval.

Le *Quibbler* de M. Hull a fourni l'exemple le plus extraordinaire de la vigueur et de la rapidité du cheval de course. En décembre 1786, il courut à New-market 23 milles en 57 minutes 10 secondes.

Eclipse fut engendré par Marsk, petit-fils du Childers de M. Bartlett. Il fut élevé par le duc de Cumberland, et vendu, à sa mort, à M. Wildman pour 75 guinées. Le colonel O'Kelly acheta de Wildman une part dans la propriété du cheval. Au printemps, lorsque la réputation de cet animal étonnant était à son plus haut point, O'Kelly voulut en devenir le seul propriétaire ; il acheta la part de Wildman pour 1,100 guinées.

Éclipse était ce qu'on appelle un cheval à forte haleine, et sa respiration était entendue à une distance considérable : par ce motif, ou tont autre, on ne le fit courir qu'à l'âge de cinq ans.

O'Kelly qui connaissait la puissance de son cheval, paria pour lui de grosses sommes, à sa première course, en mai 1769 : cela excita la curiosité, peut-être même les soupçons, et quelques personnes se proposèrent de l'examiner à son jour d'épreuve. Mais elles vinrent trop tard. M. John Lawrence raconte qu'ils trouvèrent une vieille femme qui leur donna toutes les informations dont ils avaient besoin. Quand ils lui demandèrent si elle avait vu la course, elle répondit qu'elle ne pouvait dire si c'était une course

ou non, mais qu'elle venait de voir un cheval avec une jambe blanche, courrir un train de diable. Et un autre cheval bien loin en arrière courant après lui et tâchant de l'attrapper; mais elle était bien sûre qu'il n'y parviendrait pas, dût-il courir jusqu'au bout du monde.

La première manche fut facilement gagnée, et O'Kelly, ayant observé que le jokey avait retenu les rênes à Éclipse, pendant toute la course, offrit de parier qu'à la manche suivante, il assignerait à chaque cheval la place qu'il occuperait dans la course. La chose parut si extraordinaire, que tout le monde paria contre lui. Étant sommé de faire sa déclaration, il s'écria : « Éclipse le premier, les autres distancés. » L'évènement justifia sa prédiction, car tous les autres furent tenus, par Éclipse, à une grande distance; et ainsi, dans le langage des courses, ils étaient distancés.

Au printemps de l'année suivante, il battit Bucéphale à M. Wentworth, qui, jusqu'à ce moment, n'avait pas rencontré d'égal. Deux jours après, il remporta l'avantage sur *Pensionnaire* à M. Strade; et au mois d'août de la même année, il gagna le prix de la course à York. Aucun cheval n'osant entrer en lice avec lui, il termina sa courte carrière de 17 mois, par sa victoire aux courses royales de Newmarket, le 18 octobre 1770. Jamais il ne fut vaincu et il fit gagner à son propriétaire plus de 600,000 francs.

Plus tard, Éclipse fut employé comme étalon,

et il procréa le nombre incroyable de 334 chevaux, tous gagnant les premiers prix dans les différentes courses. Ils rapportèrent à leurs maîtres plus de 4,000,000 de francs, sans compter les plats et les coupes que l'on a coutume de donner comme prix.

Cet animal extraordinaire rapporta à son maître des bénéfices immenses par ses services comme étalon.

On dit que dix ans après sa retraite des courses, différentes personnes voulurent l'acheter, mais O'Kelly ne consentit à s'en défaire à aucun prix. Cependant, réflexion faite, il en demanda 600,000 francs, une pension viagère de 12,000 francs et la faculté de lui envoyer six juments annuellement. L'extravagance de la demande excita l'étonnement général. Mais O'Kelly déclara que le cheval lui avait déjà rapporté cette somme, et qu'il était encore assez jeune pour en gagner le double. En effet, il vécut encore dix ans, et pendant ce temps, il rapporta de fortes sommes à son maître, qui recevait 1,200 francs pour chaque jument couverte par lui. Enfin une maladie des pieds ayant été négligée, il devint fourbu et ses poulains n'eurent plus la même valeur. Il mourut en février 1789, à l'âge de 25 ans. On a beaucoup disputé sur la beauté de ses formes et sur leurs particularités.

Il était évidemment trop bas sur ses jambes de devant, et ce défaut lui était reproché par tous ceux qui ne voyaient pas combien il était racheté par l'é-

tendue et l'obliquité de l'épaule, la largeur des reins, les belles proportions de ses hanches, et la puissance musculaire de l'avant-main et des cuisses.

Peu de temps avant la mort de l'Eclipse, M. Saint-Bel, fondateur de l'école vétérinaire de Saint-Pancrace, arrivait de France. Pour enseigner à ses élèves Français la conformation générale et les justes proportions du cheval, il avait été nécessaire de citer à l'appui de ses démonstrations, un animal possédant des qualités supérieures. Saint-Bel pensa que l'Eclipse, ce cheval extraordinaire, qui n'avait jamais été surpassé, serait un type convenable à présenter à l'examen de l'étudiant français, et avec beaucoup de peines et de travail il forma une échelle exacte des proportions de ce noble animal (1).

---

(1) Quoiqu'il soit parfaitement vrai, comme le dit M. Blaine, dans ses *Esquisses sur l'art vétérinaire*, que le coureur doit être distingué par une forte charpente et une grande vigueur de muscles et de nerfs réunis dans le plus petit compas possible, et qu'en outre les membres allongés et flexibles doivent être parfaitement liés; que de plus le coffre doit être ample et profond, et les extrémités de derrière pourvues de muscles vigoureux; le cheval de chasse doit être plus massif, tout en possédant les mêmes qualités, ses reins et ses hanches doivent être plus forts. Quant à la *hackney*, tout en appréciant la force des reins et des hanches, nous regardons plus à l'élévation de la selle, à la profondeur des muscles de l'épaule, à la jambe

Plus de vingt ans après l'arabe *Darley*, et quand la valeur du sang arabe fut généralement appréciée, lord Godolphin possédait un beau cheval, mais d'une

---

bien forte et droite; cependant il y a entre les proportions de ces différents animaux, un rapport plus exact et plus rapproché qu'on n'est généralement porté à le croire, et les détails dans lesquels nous allons entrer ne peuvent qu'être aussi utiles qu'intéressants à l'amateur de chevaux en général.

On suppose la longueur de la tête du cheval partagée en 22 parties égales qui forment la commune mesure pour chaque partie du corps.

La hauteur du cheval, depuis la *crinière* jusqu'à terre, est de trois têtes treize parties.

Depuis la *selle* jusqu'à terre, trois têtes.

Du croupion jusqu'à terre, trois têtes.

La longueur du corps, depuis la partie saillante du poitrail jusqu'à l'extrémité des fesses, trois têtes, trois parties.

La hauteur du corps par le milieu du centre de gravité, deux têtes, vingt parties.

Depuis la partie la plus élevée du poitrail jusqu'à terre, deux têtes, sept parties.

Hauteur de la ligne perpendiculaire depuis l'articulation du bras avec l'épaule jusqu'au sabot, une tête, cinq parties.

La hauteur de la perpendiculaire depuis le haut de la jambe de devant, la partageant également en toutes ses parties jusqu'au fanon, une tête, vingt parties.

Hauteur de la perpendiculaire depuis le coude jusqu'à terre, une tête, dix-neuf parties.

conformation extraordinaire, qu'il appelait un cheval arabe, mais qui, dans le fait, était un barbe. Il était distingué de tous les autres chevaux par son encolure,

---

Distance de la *selle* au grasset, une tête, dix-neuf parties.

Même mesure pour la distance du haut du croupion au coude.

Longueur du cou depuis la *selle* jusqu'au haut de la tête, une tête et demie.

Longueur du cou, du haut de la tête à son insertion avec le poitrail, même mesure.

Largeur du cou à son union avec le poitrail, une tête.

Largeur du cou à sa partie la plus étroite, deux parties d'une tête.

Largeur de la tête au-dessous des yeux, même mesure.

Grosseur du corps du milieu du dos au milieu du ventre, une tête, quatre parties.

Largeur du corps, même mesure.

Du sommet de la croupe à l'extrémité des fesses, même mesure.

Distance de la racine de la queue au grasset, même mesure.

Distance du grasset au jarret, même mesure.

Hauteur de l'extrémité du sabot au jarret, même mesure.

Distance de l'extrémité des fesses au grasset, vingt parties d'une tête.

Largeur de la croupe, même mesure.

Largeur des jambes de devant depuis leur partie antérieure jusqu'au coude, dix parties d'une tête.

élevée et courbée jusqu'à en devenir fautive. On peut aussi voir, qu'il avait une dépression derrière les épaules et une élévation correspondant de l'épine dorsale vers les reins ; sa face était superbe ; sa tête bien

---

Largeur d'une des jambes de derrière prise au-dessous du pli des fesses, dix parties d'une tête.

Largeur du jarret prise à sa courbe, huit parties de tête.

Largeur de la tête au-dessus des narines, même mesure.

Distance des yeux d'un grand angle à l'autre; sept parties d'une tête.

Distance entre les jambes de devant, même mesure.

Grosseur des genoux, cinq parties d'une tête.

Largeur des jambes de devant au-dessus du genou, même mesure.

Grosseur du jarret, même mesure.

Largeur du paturon au boulet, quatre parties d'une tête.

Grosseur de l'os de la couronne, même mesure.

Largeur de l'os de la couronne, quatre parties et demie de la tête.

Grosseur des jambes à l'endroit le plus étroit, trois parties d'une tête.

Largeur des jambes de derrière; même mesure.

Grosseur des paturons de derrière, deux parties trois quarts d'une tête.

Largeur des canons de devant, même mesure.

Grosseur des paturons de devant, deux têtes un quart.

Largeur des paturons de derrière, même mesure.

Grosseur des canons de devant et de derrière, une tête trois quarts.

placée ; ses épaules amples et ses hanches bien étalées. On l'avait acheté en France où il était attelé à une charrette, et quand, par la suite, il fut présenté à lord Godolphin, il resta longtemps dans le haras de ce seigneur avant que sa valeur ne fût connue. Ce ne fut qu'à la naissance de *Lath*, un des meilleurs chevaux de l'époque, qu'il fut apprécié. On affirme qu'il était de race arabe et il devint même plus que *Darley* le fondateur des pur-sang modernes. Il mourut en 1753, à l'âge de 29 ans.

Une amitié intime s'était établie entre lui et un chat. Celui-ci était toujours sur son dos quand il était à l'écurie ou s'arrangeait de manière à se coucher aussi près de lui que possible. A sa mort, le chat commença à refuser sa nourriture, languit quelque temps et enfin mourut. M. Holcroft fait mention d'un attachement pareil entre deux animaux semblables. Le cheval prenait le chat dans sa bouche et, sans lui faire de mal, le plaçait dans sa mangeoire ou sur son dos. Chillaby, que sa férocité avait fait nommer l'arabe enragé, qu'aucun palfrenier n'osait approcher, et qui mettait en pièces le simulacre d'un homme placé exprès devant lui, s'était pris d'un attachement tout particulier pour un agneau qui passait des heures entières à chasser, avec la tête, les mouches qui incommodaient son ami.

Un autre cheval étranger, l'arabe Wellesley, nous présente le portrait exact d'un beau cheval sauvage du désert. On n'a jamais su positivement de quelle con-

trée il était venu. Evidemment il n'était ni arabe, ni barbe; mais on pense qu'il était d'une province voisine, ces deux races peuvent atteindre à une plénitude de formes plus parfaite. Ce cheval a été, mal à propos, cité comme un modèle arabe d'une espèce supérieure; c'est pourquoi nous en avons fait mention. Sa réputation ne s'est pas accrue par le peu de chevaux procréés par lui.

Au commencement du dernier siècle, quand les courses publiques eurent été établies dans le voisinage de presque toutes les grandes villes, dont beaucoup furent patronées par la royauté, quoique des occasions fréquentes fussent offertes pour éprouver la valeur des jeunes chevaux, la lutte n'avait lieu qu'entre les adultes. La lutte la mieux calculée pour éprouver la valeur des chevaux et pour en améliorer la race, était celle où il fallait déployer tout à la fois de la vigueur et de la rapidité. Les distances à parcourir étaient ordinairement de trois ou quatre milles; quelquefois ces distances étaient doublées; et, dans une occasion où le *Dash*, appartenant au duc de Queensberry, battit le *Highlander*, à lord Barrymore, la lice s'étendait jusqu'à douze milles. Cette course parut absurde et cruelle et ne s'est jamais vue depuis, même chez les amateurs les plus déterminés.

La distance à parcourir était de quatre milles, non seulement pour les prix royaux, mais même pour de simples paris et les chevaux ne s'endormaient pas en route. Il y avait quelquefois des élans de vitesse aussi

rapides que ceux que nous voyons aujourd'hui dans nos courses d'un mille et demi.

Les coureurs de ce temps n'éprouvaient-ils aucun dommage par la longueur des lices? L'effort d'une seule journée les ruinait-ils au point de leur faire abandonner les courses? L'écrivain anonyme d'un ouvrage très intéressant, intitulé : *Une vue comparative du cheval de course anglais du siècle dernier et celui de nos jours*, va répondre à ces questions. Il fait mention d'un cheval, appelé Exotique, qui fréquenta les courses pendant onze ans. « Nous ne savons pas, » dit l'auteur, « combien de fois il a couru pendant ce laps de temps, mais il fut vainqueur dans dix-huit luttes. La septième année de sa présence aux courses, il eut l'avantage, à Peterboroug, dans une course de quatre manches, de quatre milles chaque.

« Quatre chevaux furent alignés par le docteur Bellysse à Newcaslte sous *Lyne*, savoir : *Astbury* appartenant à sir John Egerton ; *Handel*, à M. Milton ; le *Tarragon*, à sir W. Wynne ; et le *Cedric*, à sir Thomas Stanley. Voici quel fut le résultat. Aucun d'eux ne fut vainqueur dans les trois premières manches, Tarragon et Handel étant chaque fois en ligne et quoiqu'on jugeât que Astbury ne fut que le troisième dans la première manche, il était tellement de niveau avec les autres qu'il fut presque impossible de lui assigner une place. Après la seconde manche, l'intendant des courses pria deux autres personnes de regarder très attentivement, les chevaux afin de se décider en faveur de l'un

d'eux, mais il leur fut impossible de donner une décision. Dans la troisième manche, Tarragon et Handel avaient lutté, l'un comme l'autre, au point de chanceler sur leurs jambes comme s'ils avaient été ivres, et pouvaient à peine porter leurs cavaliers jusqu'au but. Alors Astbury, qui s'était ménagé après la première manche, s'avança et gagna le prix. Les annales des comtés ne peuvent produire une autre lutte de cette importance, fondée sur une intime connaissance des chevaux, de leur âge et de leurs exploits précédents.

« En 1737, *Black-Chance*, à l'âge de cinq ans, gagna une coupe à Durham. Il emporta aussi le prix des dames, à York, la même année. En 1738, il gagna le prix royal, à Guilford, où il battit plusieurs compétiteurs. Il remporta aussi le prix à *Salisbury*, à *Winchester*, à Lewes et à Lincoln, c'est-à-dire cinq prix royaux dans une seule saison, chaque course étant de quatre milles et bien contestées. Le même cheval parut aux courses de 1744 et gagna le prix annuel à Farnden. »

Que sont les coureurs de nos jours? Ils ont plus de vitesse, ce serait une folie de le nier. Ils sont plus allongés, plus légers, encore vigoureux, quoique en grande partie dépouillés de leur éclat sous ce dernier point de vue. Les yeux ne peuvent s'arrêter sur de plus belles créatures; mais la plupart sont épuisés avant d'avoir parcouru la moitié de la course, et de quinze ou vingt amenés dans la lice,

à peine deux ou au plus trois vivent un certain temps en déployant leurs qualités. Et que deviennent-ils quand la lutte est terminée? Après les courses du siècle dernier, que nous appelions terribles, le cheval se présentait de nouveau dans la lice sans aucun affaiblissement dans ses facultés, et, pendant deux années, il était en état de lutter contre de nouveaux rivaux. Maintenant, une seule course connue, celle du Derby, met le vainqueur hors d'état de jamais recommencer la lutte. Cependant, la distance n'est que d'un mille et demi. Le Saint Léger est encore plus fatal au vainqueur, quoique la distance ne soit pas de deux milles. La course a eu lieu ; de gros paris ont été gagnés; l'animal, aux efforts duquel le gain est dû, est emmené; ses flancs sont déchirés par le fouet et ruisselants de sang; il est tout-à-fait énervé, et c'est un grand hasard si jamais on entend parler de lui. Il a accompli le but pour lequel on l'avait élevé, et son temps est passé.

Et par quelle magie tout cela est-il arrivé? Comment des hommes habiles et honorables en sont-ils venus à conspirer la détérioration du caractère du coureur et, en général, de la race entière du cheval anglais? Il n'y a aucune magie en cela, le cours naturel des choses a amené ce résultat. Les chevaux de course du siècle dernier étaient de beaux et puissants animaux ; ils avaient autant de rapidité que l'on pouvait raisonnablement en désirer, et une vigueur que rien ne fatiguait. Celui qui élevait des chevaux pour la

çourse, pouvait se complaire, tandis que s'il satisfaisait son goût, il rendait en même temps service à son pays. Il pouvait être flatté par cette réflexion, sans cependant qu'elle eût de l'influence sur son système. *Il élevait pour le gain;* et, naturellement, il cherchait à obtenir un peu plus de rapidité ajoutée à la vigueur. De là vinrent les *Mambrino* et les *Sweet-Briar,* ainsi que d'autres qui avaient perdu peu de la vigueur de leur forme, qui avaient perdu une partie de ce qu'un adversaire pouvait appeler propriété, mais rien de l'ampleur du poitrail ou de la force du système musculaire, dont la vitesse était, sans contredit, augmentée, mais dont la vigueur était restée entière.

Il n'est pas dans la nature humaine de rester satisfaite, même avec la perfection; et on essaya si l'on ne pouvait obtenir une vitesse encore plus grande : on y réussit, mais avec une légère diminution de vigueur. Il y eut des gens, et ils ne furent pas nombreux, qui, tout en admirant Shark et Gimmerak, aperçurent, avec une augmentation évidente de rapidité, un déclin de force.

Le résultat de ces innovations peut être facilement imaginé. Le grand but était d'obtenir une augmentation de vitesse; on croyait que la vigueur devait nécessairement s'en suivre, ou plutôt cette dernière qualité était devenue d'une moindre importance dans le choix des races. On obtint pour résultat un cheval d'une forme allongée, aussi beau, peut-être plus

beau que ses prédécesseurs ; mais les yeux des hommes scientifiques y découvrirent une diminution de puissance musculaire, avec des tendons moins saillants; la rapidité était aussi grande que l'on pouvait le désirer ; mais le pouvoir de résister à la fatigue était diminué de beaucoup. On acquit bientôt des preuves irrésistibles de cette décadence : car ces animaux ne pouvaient parcourir les distances que leurs prédécesseurs fournissaient avec facilité. Les grandes courses passèrent de mode; on en trouva, avec raison, l'usage trop sévère et trop cruel. Nous pouvons citer, à l'appui de ces assertions, le spectacle déplorable des courses faites par *Château-Margaux, Mortgage* et *Lamplighter.* La conséquence naturelle de ces échecs fut la réduction à moitié des distances parcourues dans les courses ordinaires.

Peut-être que l'éleveur de chevaux, qui se donnait la peine de réfléchir, fut convaincu de l'erreur dans laquelle on était tombée, et la question fut de savoir comment cette erreur pourrait être réparée. Devait-on rétrograder et suivre les premiers errements? Il restait bien encore quelques *individus* réunissant la vigueur à la rapidité; mais la *race* en était perdue. D'ailleurs, les courses à petites distances étaient à la mode ; elles se terminaient en deux ou trois minutes ; et qui pouvait s'opposer à la toute puissance de la mode? Le blâme sévère ne fut pas épargné aux principaux *riders* du jour; mais que pouvaient-ils répondre? Ils avaient cherché la vitesse ; ils l'avaient obtenue.

Ils avaient obtenu ce genre de course devenu populaire, parce qu'elle était courte. Ils auraient dû s'en tenir là et ne rien changer au moins aux courses royales. Les intérêts et l'honneur du pays ne devaient pas être sacrifiés à leur erreur. Ils auraient dû réserver quelque chose pour l'encouragement de la propagation du vieux sang; auquel on aurait pu avoir recours quand le monde fashionable serait revenu de son infatuation. Cette question est encore à débattre; et nous fournirons des raisons à l'appui de notre opinion, quand nous prendrons en considération l'état présent du cheval de chasse et de route.

Il y a une remarque à faire sur ces courses à courte distance, qui n'a pas été suffisamment appréciée. Dans le vieux système, la rapidité et la vigueur assuraient le prix au cheval qui l'avait le mieux mérité; mais dans nos courses actuelles, dont la distance à parcourir par des jeunes chevaux n'excède pas 200 ou 300 mètres, tout dépend du cavalier, surtout si les chevaux sont à peu près d'égale force. S'il a confiance dans la vigueur de son coureur, il peut laisser tous ses compétiteurs en arrière; ou bien, il peut ménager l'animal rapide, mais faible, jusqu'aux approches de la limite, et alors le précipiter soudainement au but, avant que son adversaire ait eu le temps de se recueillir pour un dernier effort.

On ne peut nier que les jockeys, ayant la conscience de leur pouvoir, se livrent, dans la direction de ces courses, à des actes de cruauté qu'on eut re-

gardé comme déshonorants dans les luttes d'autrefois. L'habitude avait donné aux chevaux des anciennes courses un principe d'émulation et d'obéissance..Quand la course commençait, en réalité, l'animal comprenait les intentions de son cavalier, et l'usage du fouet et de l'éperon n'était jamais nécessaire pour l'animer à faire tous ses efforts.

Forrester nous fournira un exemple de cette émulation. Il avait gagné beaucoup de luttes bien disputées ; mais un jour, malheureusement, il fut opposé à un cheval extraordinaire, l'*Eléphant*, qui appartenait à sir Jennisson Shaftoe. La course était de quatre milles. Ils arrivèrent en même temps à une petite distance du but. Là l'Eléphant prit un peu les devants. Forrester fit tous ses efforts pour regagner le terrain perdu, mais ne pouvant y réussir, il prit un élan désespéré, et saisit son antagoniste par la mâchoire pour le retenir, et ce fut avec la plus grande peine que l'on put lui faire lâcher prise. Une autre fois un cheval appartenant à M. Quin, en 1753, trouvant que son adversaire le dépassait graduellement, le saisit par la jambe ; et les deux jockeys furent obligés de descendre pour séparer ces animaux.

Les jeunes chevaux ne sont peut-être pas animés par une émulation semblable, et ils peuvent n'être pas toujours disposés à déployer d'eux-mêmes toute leur énergie ; il peut donc sembler nécessaire, afin d'atteindre le but proposé, c'est-à-dire de

gagner la course, de forcer brutalement le pauvre animal jusqu'à ce que la nature épuisée l'abandonne et qu'il sorte de la lice estropié pour la vie.

Cette cruauté est une conséquence nécessaire du système. Elle fait partie des devoirs du jocquey, et beaucoup s'en vantent ; mais elle ne devrait pas être tolérée, et le système qui la nécessite doit être promptement et efficacement réformé (1).

---

(1) Dans une précédente édition de ce livre, l'auteur protesta vivement contre les punitions inutiles et barbares auxquelles quelques chevaux sont assujétis. Il rapporte avec une grande satisfaction la confirmation suivante de son opinion. « Il y a beaucoup de jockeys employés par les chevaliers d'industrie du *sport*, et même par quelques hommes d'une plus haute classe qui ne veulent pas croire qu'un *Rider* se soit conduit loyalement, à moins que le cheval ne soit presque disséqué vivant. Mais selon toute probabilité, chaque goutte de sang tirée est une chose aussi inutile que barbare et contraire même à l'idée du *sport* (jeu), où le cheval lui-même doit prendre part. Cette opinion de feu sir Thomas-Charles Bonbary, quelques mois avant son décès, fait honneur autant à sa sensibilité qu'à son jugement mûri par une expérience de 55 ans. Quoique le cheval puisse courir sous le fouet, une application trop fréquente de cet instrument doit nécessairement lui faire ralentir le pas, et parconséquent diminuer sa vitesse. L'usage brutal du fouet et de l'éperon a fait perdre plus d'une course, soit en refroidissant l'ardeur du cheval ou en affaiblissant ses nerfs, soit enfin en lui inspirant une sensation de dégoût et de découragement. On a beaucoup

Colonel était un cheval alezan, haut de 15 paumes 3 pouces, d'une bonne structure, avec des pieds et des jambes excellents. Il fut élevé en 1825 par M. Pêtre, et engendré par *Whisker* et la jument Delphini.

Il parut pour la première fois en 1827 et gagna les enjeux de deux ans, battant Kitty, poulaine par Trump, et un poulain noir par *Whisker*.

Dans la même année, il remporta le prix à Pontefract, en battant *Vanish*, et les enjeux de Champagne à Doncaster, battant une pouliche de Blackleg.

En 1828, il fut opposé à Cadland, à la course du *Derby;* il battit Zingara et douze autres, mais il perdit la seconde station. Il gagna cependant le Saint-Léger à Doncaster, où il battit Belinda, Vélocipède, et 17 autres, et il concourut à la même place pour le prix de 200 souverains.

En 1829, à la course de Saint-Léger, il fut battu par Bessy Bedlam, et perdit un pari de 300 souverains. Ayant été battu par Zingarec et Mamelouk, il courut mais ne prit pas rang à Ascot.

---

vu, dans le temps, d'exemples d'une forte somme d'argent perdue par suite de mauvais traitements infligés à un cheval durant la course. Ce cheval, nommé le vieux duc William, allait atteindre le but et gagner le prix, lorsqu'il reçut un violent coup de fouet sur une partie sensible du corps; de suite, il ralentit le pas et perdit la course.

En 1830, il gagna les enjeux de Craven, qui étaient de 10 souverains chaque, et battit Harold, Clio et huit autres. Il courut second, pour la coupe d'or, à Ascot, où il fut battu par Loretta, mais où il fut vainqueur de Greemontle et de Zingarec.

Dans la même année, il remporta le prix à Stockbridge, et courut, troisième, pour la coupe d'or, à Goodwood, où il fut vaincu par Fleur-de-Lis et Zingarec.

En 1831, il gagna les enjeux de Craven à Epsome, et courut avec Monch à Ascot; mais à la seconde station les ligaments suspensoirs des deux jambes lui manquèrent; il n'en demeura pas boiteux, mais le gonflement du fanon et la trace du fer indiquaient suffisamment qu'on ne pouvait plus le compter au rang des chevaux de course.

Nous allons maintenant donner à nos lecteurs la généalogie et l'histoire de cette jument incomparable Fleur-de-Lys. Elle a été élevée par sir W. Ridleg, en 1812, et engendrée par Bourbon, fils de Sorcerer, de lady Rachel, par Stamford. Sa mère, la jeune Rachel, par Volunteer, de Rachel, sœur de Maid of Alle-Work, est descendue du côté du père et de la mère, de Highflyer. Bourbon a concouru vingt-trois fois, et il a gagné dix-sept fois, emportant les enjeux d'octobre à Oatland, Newmarket, à savoir le vin de Bordeaux, la victoire et l'épreuve, outre 109,445 fr. en espèces. Fleur-de-Lys était la plus belle jument que l'Angleterre eût jamais produite. Elle avait

16 mains de haut ; elle avait de très bonnes jambes et des pieds qui ne lui ont jamais fait faute. Elle courait bien, mais c'est par la distance qu'elle l'emportait toujours ; indépendamment qu'elle était si belle sous tous les autres rapports, son poitrail était d'une largeur étonnante chez une jument qui était si grosse sous la sangle.

Elle a fait sa première apparition sur le turf, à New-Castle-sur-Reyne, à l'âge de trois ans, gagnant les enjeux de 625 francs; la distance était d'un mille, elle avait quatre compétiteurs.

Le 8 septembre, elle a gagné l'enjeu de 525 francs, et encore autant qui a été ajouté par six souscripteurs, à Pontrefact.

Le 20 du même mois, elle courut pour le grand Saint-Léger, et probablement elle aurait gagné le prix, si elle n'avait pas été renversée dans la lice par un choc de l'Actéon : car dans la suite, elle battit Mammon et tous les meilleurs chevaux de son espèce. Le 23 de septembre cependant, elle gagna une poule de 20 guinées à 19 joueurs.

Au mois de mai 1826, elle courut encore une poule de 20 souverains à 7 joueurs; la course était de deux milles. Lotterie, Actéon et Coterick étaient au nombre de ses adversaires. Au bout des vingt premiers mètres, Lotterie gagna la tête, suivie de près par les autres. Il conserva sa position jusqu'à une petite distance du but, quand Fleur-de-Lys le devança par un grand élan, en même temps que Actéon

et Coterick, ralentirent leur course. Le poulain garda son poste et gagna d'une demi-longueur. Le jour suivant, elle gagna la coupe d'or contre le même Actéon, Alderman et sept autres concurrents. Les paris étaient de 7 contre 4 en faveur d'Alderman, et 4 contre 1 contre le vainqueur. Alderman prit les devants, qu'il conserva jusqu'à une petite distance du but; là, tous les coureurs se réunirent, mais Actéon et Fleur-de-Lys dépassèrent leurs concurrents, et il s'établit entr'eux une lutte animée, dans laquelle Fleur-de-Lys l'emporta d'une longueur.

Le 6 juillet, elle gagna la coupe d'or à New-Castle, sur Pyne; les paris étaient de 15 contre 8 en sa faveur.

Le jour suivant, elle gagna la première manche pour le prix de ville et parcourut la seconde.

Le 19 septembre, elle gagne la poule à Doncaster, 29 joueurs à 10 souverains chacun. Elle eut pour adversaires Actéon, Lotterie, Jerry et d'autres ; mais les paris étaient 5 contre 4 en sa faveur.

Le 21, elle gagna la coupe d'or contre Mulatto, Hélénus et d'autres.

Le 29, elle gagna la course de Lincoln.

Le 12 mai 1827, elle gagna les enjeux de la constitution aux courses de York. Il y avait 15 souscripteurs à 20 guinées chacun. Ses adversaires étaient *Jerry*, *Humphrey*, *Clinker* et Sirius ; les paris étaient de 6 contre 5 contre Fleur-de-Lys.

Pendant la plus grande partie de la course, elle

était en tête, suivie d'abord par Jerry, Humphray, Clinker venant le troisième, et Sirius le quatrième; un moment, en passant les palissades, Jerry semble devoir gagner, mais venant à faire un écart, Fleur-de-Lys gagna par deux longueurs.

Le 27, elle courut à Manchester pour un vase de prix de 100 guinées avec 24 souscripteurs à 10 souverains chaque ; les paris en sa faveur 5 contre 4. Au dernier détour, elle glissa et manqua de tomber sur le flanc, cependant elle se remit ; mais après une lutte bien disputée, elle perdit la course par une demi-tête.

Le 13 juillet, elle gagna la coupe d'or à Preston ; 20 souscripteurs à 10 guinées chaque ; la course était de trois milles. On douta d'abord qu'on pût trouver un adversaire digne d'entrer en lice avec elle; mais à la fin, le vieux cheval gris de M. Milton, *Euphrates*, se présenta, ainsi que la Signorina de M. Wysen. Le vieux cheval avait aussi bonne tenue et paraissait aussi gai que jamais; et la Signorina était une jument bien connue pour ses qualités supérieures; les paris étaient de 3 contre 1 en faveur de Fleur-de-Lys. Après les préparatifs d'usage, les compétiteurs furent amenés au poteau et ils partirent. Euphrates déploya un beau jeu et, au bout d'un demi-mille, avait tellement pris l'avance, que Fleur-de-Lys qui, évidemment attendait Signorina, vit qu'il était nécessaire de se glisser un peu plus près du vieil Euphrates, de crainte qu'il ne lui dérobât le

prix. C'était ce que celui-ci semblait déterminer à faire en gardant son avance aussi longtemps que possible. Cela lui fut permis jusqu'à moitié du but; alors les deux juments s'élancèrent en avant, et le vieux brave abandonna la partie. La lutte devint alors très intéressante. Signorina se distingua avec avantage, mais elle fut battue d'une tête.

Elle gagna aussi une coupe, à Goodwooed, contre le Colonel et Zinganec; tous les deux sortant des mêmes écuries qu'elle-même.

Une série de succès aussi continuels n'a jamais été égalée dans les annales du *sport*. La perte de la coupe de Manchester ne doit être attribuée qu'à l'accident qu'elle éprouva pendant la course. Elle perdit aussi le Saint-Léger, mais c'est parcequ'elle fut renversée par le choc d'un autre cheval. Elle n'a jamais été vaincue dans une lutte franche. Son maître fut peut-être justifié, en la vendant 1,500 guinées, quand il apprit qu'elle était destinée au haras royal; car il devenait impossible, désormais, de la dépouiller des lauriers qu'elle avait gagnés.

On a rarement rencontré un cheval de course qui puisse lui être comparé pour la perfection des formes. Il est vrai qu'elle avait près de 16 paumes de hauteur; mais son poitrail ample, sa longueur, ses paturons, tout indiquait qu'elle était formée également pour la vitesse et pour la fatigue. Sa robe était bay, avec les pieds et les jambes noires, et une petite raie sur le front. Ses oreilles couchées ont été blâmées

par quelques personnes; d'autres au contraire, et avec plus de raison, ont considéré ce prétendu défaut comme l'indication d'un pur-sang.

Georges IV l'acheta de sir M. W. Ridley pour la somme de 38,000 francs.

Sa race a été avidement recherchée par les étrangers et conduite hors du royaume. Fleur-de-Lys appartient maintenant (1842) à M. Lupin, de France, qui, à la vente de Hampton-Court, l'acheta pour la faible somme de 13,000 francs. La même personne acheta la jument Wings, mère de Caravanne, pour 15,000 francs, et *Young-Mouse*, mère de *Rattrap*, pour 360 guinées.



DU CHEVAL DE CHASSE.



Il y a peu d'agriculteurs qui n'aient du goût pour la chasse et dont les oreilles ne soient charmées par les cris et par les aboiements harmonieux des chiens. Les circonstances doivent décider jusqu'à quel point la prudence permet à ces personnes de se livrer à leur goût. Il y en a peu qui devraient garder un cheval de chasse, même en supposant que leurs moyens le leur permissent. Car il est bien difficile de résister aux tentations qui occasionnent des dépenses considéra-

bles, suites naturelles de ce genre d'amusement. Le cheval de chasse sur lequel le fermier, s'il n'est pas un chasseur déterminé, peut de temps en temps suivre la meute, approche du coureur en valeur et en beauté.

La mode et le perfectionnement de l'agriculture ont concouru à accroître la rapidité des chasses. Les changements apportés dans les habitudes des meutes; le degré d'activité qu'elles ont acquis depuis peu, force pour ainsi dire le fermier, qui veut vivre avec ses pareils, à monter un meilleur cheval. La vigueur est toujours nécessaire à ces animaux, mais le sang est devenu une qualité essentielle.

Dans les districts fortement enclos, le cheval demi-sang peut suffire; mais pour l'usage ordinaire un trois-quarts-sang est indispensable. Le pur-sang formera le meilleur chasseur si sa charpente est assez forte, surtout s'il a contracté l'habitude d'un port élevé qui lui permette d'apercevoir les obstacles et de les franchir.

Il ne doit pas avoir moins de 15 ou 16 paumes de hauteur; une stature plus basse l'empêchera de mesurer les objets devant lui, et plus élevé, il sera trop haut sur jambes et gauche dans ses mouvements.

La première qualité d'un bon cheval de chasse, c'est d'être léger à la main. A cet effet, il doit avoir la tête petite; son cou doit être mince, surtout en dessous; son encolure doit être ferme et arquée; et ses machoires doivent être larges. Alors la tête sera bien

placée et formera, avec le cou, un angle qui donnera une bouche agréable et légère.

L'avant-main doit être plus élevée que celle du coureur. On peut passer à un cheval de course d'avoir les hanches d'arrière un pouce ou deux plus élevées que celles de l'avant. C'est dans l'arrière-main que doit consister sa principale force, et le défaut d'élévation de l'avant-main peut lui donner plus de poids en front et rendre ses mouvements plus faciles et plus rapides. Mais un avant-main élevé est indispensable au cheval de chasse, ainsi qu'une épaule large, oblique et plus épaisse que chez le coureur. Alors la selle sera convenablement placée et restera ainsi quelque prolongée que soit la course. Le coffre doit être plus rond afin de donner plus d'espace pour le jeu du cœur et des poumons, comme, aussi, pour une circulation plus rapide et plus abondante du sang, surtout dans une longue course non interrompue. Un large poitrail est une qualité excellente dans le chasseur. Dans l'exercice violent et continuel de la chasse, la respiration est considérablement accélérée et le sang est poussé dans les poumons avec bien plus d'abondance, dans un temps donné, que lorsque l'animal est en repos. Il doit donc y avoir assez d'espace pour permettre cette accélération, autrement le cheval souffre et peut succomber. La plupart des chevaux qui périssent à la suite des chasses ont le poitrail étroit.

L'épaule doit être aussi musculaire, et même plus,

que celle du coureur, car il a besoin de force et doit pouvoir soutenir la fatigue.

La jambe doit être plus forte, plus large, vue de côté et surtout au-dessous du genou : car c'est de là que dépend la puissance mécanique de l'animal qui augmente proportionnellement à la distance du tendon au *canon*, particulièrement au-dessous du genou. La jambe doit être plus courte, car on exige du chasseur plus d'action que du cheval de course et il doit pouvoir facilement lever la jambe pardessus tous les obstacles et les bien ployer sous lui dans l'action de sauter.

Le paturon doit être plus court et moins oblique. Le long paturon est utile par la résistance que son élasticité apporte pour affaiblir le choc qui doit résulter de la vitesse et de l'immense extension des jambes du cheval de course, lorsqu'elles posent à terre; et la direction oblique des différents os contribue avantageusement à cet effet; cependant un certain degré de faiblesse est inséparable de cette élasticité; et le cheval de course, quelquefois, est endommagé avant d'avoir atteint le but. Le cheval de chasse, d'après la nature de ses mouvements, ne fait pas d'aussi grandes enjambées et par conséquent il n'a pas besoin de toute cette élasticité de mécanisme. Il a besoin de plus de force pour supporter le plus grand poids de son propre corps, ainsi que celui de son cavalier, et pour être en état de résister à la fatigue d'une longue journée. Quelque obliquité

lui est cependant nécessaire : autrement le choc de son galop plus court, et plus particulièrement de ses bonds prodigieux, ne tarderait pas à le rendre boiteux.

Le pied du cheval de chasse est le point le plus essentiel. Le pied étroit et contracté est le plus grand empêchement du cheval de course qui, cependant, ne court que sur un terrain bien nivelé et quelquefois couvert de gazon; mais le pied du chasseur dont le travail se fait sur des routes inégales et pierreuses, serait bientôt ruiné s'il n'était dans les meilleures conditions possibles.

La position de cette partie du corps exige une grande attention. Le pied, autant que possible, doit être droit; s'il tourne un peu en dehors, il n'y a pas d'objection sérieuse à y faire, mais il ne peut être sûr quand il est tourné en dedans, particulièrement quand l'animal est fatigué ou surchargé.

Le corps du chasseur, comparé à celui du cheval de course, doit être court et compact, afin que dans son galop il ne prenne pas une allure trop allongée. Cette allure serait très désavantageuse dans une longue journée, avec un cavalier lourd et sur des terrains gras et labourés, pendant les mois d'hiver. Le cheval ramassé, à courtes allures, effleurera la surface du terrain, tandis que les pieds de l'animal à longues enjambées s'enfonceront profondément dans le sol, et il s'épuisera en efforts pour s'en dégager. Tous les amateurs du *sport* savent qu'un cheval à

corps court et ramassé, endure mieux qu'un autre la fatigue en montant une colline, quoique peut-être moins en la descendant. Cette remarque nous donne le secret d'assortir le cheval de course au genre de terrain qu'il doit parcourir, et nous découvre le mystère apparent de l'avantage remporté par un petit cheval à courtes allures, sur un terrain inégal offrant des détours, sur un animal de beaucoup supérieur dans une lice droite et nivelée.

Les reins doivent être larges, les hanches longues, les cuisses fortes en muscles, les jarrets flexibles et bien placés sous l'animal.

Il n'est pas nécessaire de dire au lecteur combien il est essentiel que le cheval soit courageux et docile. Une brute volontaire et irritable est une vraie perte, et le cheval peureux qui n'ose pas regarder un obstacle en face, expose son cavalier au ridicule.

La discipline à laquelle on soumet le cheval de course et celui de chasse, pour les préparer aux travaux qu'ils doivent entreprendre, est la même et n'a rien de mystérieux. Elle consiste à faire disparaître chez ces animaux, toute chair ou graisse superflue, au moyen de médecines et d'exercice. Il ne faut pas cependant les affaiblir. A force d'exercice, on doit les entretenir en longue haleine et les accoutumer à déployer toutes leurs forces, sans cependant les fatiguer.

A l'approche de la saison, deux ou trois doses de médecine, une abondance de nourriture

substantielle, et un galop journalier de deux milles à un pas modéré est tout ce qui sera nécessaire ; mais il ne faut pas omettre la médecine. Ces trois mots : l'air, l'exercice, la nourriture, comprennent le grand secret de l'art de dresser les chevaux.

Le vieux cheval de chasse peut hardiment être monté deux fois par semaine et même trois fois, si les jours précédents n'ont pas été trop durs. Mais à la suite d'une journée très fatigante, trois ou quatre jours de repos doivent lui être alloués. Ceux qui ménagent leurs chevaux, les font travailler 30 jours dans la saison, avec un exercice modéré les jours intermédiaires, et une abondante transpiration la veille de la chasse. On parle cependant d'un cheval qui suivit les chiens 75 fois durant la saison. Cet exploit n'a jamais été surpassé.

Nous nous rappelons avoir vu feu le duc de Richemond, quoique vieux et tourmenté de la goutte, au point qu'il fallait le hisser à cheval, les deux bras passés dans les rênes et croisés sur sa poitrine, descendre au grand galop la pente rapide de Bowhill dans le voisinage de Goodword et excitant les chiens avec toute l'ardeur d'un jeune homme (1).

(1) Sir John Malcolm, dans ses esquisses sur la chasse, raconte en ces termes l'impression faite sur un Arabe par la vue d'une chasse au renard dans le genre anglais.

« Je fus très amusé par le récit d'un paysan Arabe qui,

La différence d'allures et par conséquent la différence dans les races, ont apporté un changement étrange dans l'emploi du cheval de chasse. La coutume presque invariable est que chaque chasseur ait deux ou quelquefois trois chevaux, et après un exercice modéré il lui est alloué trois ou quatre jours de repos. Mais à la suite d'une journée fatigante, il reste 5 ou 6 jours sans courir. Quand on eut accru la vitesse du cheval de course, le demi-sang, en conséquence de cette accélération, suivit les chiens de trop près. Pour remédier à cet inconvénient, on fut obligé d'apporter quelques modifications dans l'éducation des meutes. Cette mesure, comme on devait s'y attendre, fut portée trop loin, et bientôt les chiens commencèrent à courir avec une vitesse à laquelle le demi-sang ne pouvait atteindre. C'est alors que le

---

avec des gestes animés, racontait à un groupe de ses compatriotes, tout ce qu'il avait vu à cette noble chasse. « Là, dit-il, désignant avec son bâton la place où était un bosquet de dattiers, là se montra le renard, il venait à grande course. Je criai de ma voix la plus forte : mais personne ne m'entendit, et je crus qu'on allait le perdre ; mais lorsqu'il fut hors de vue, voiçi venir des chiens à larges taches, tenant tous le nez à terre, et ils se mirent à aboyer et à donner de la voix d'une manière si effroyable que j'en fus tout effrayé. Ces démons continuèrent leur course et ne tardèrent pas à trouver le pauvre animal. Après eux, vinrent les Poringus (les francs), criant et beuglant de manière à faire encore plus de bruit que les chiens. Il n'est

pur-sang commença à être en usage à la chasse. D'abord le préjugé fut contre lui; on prétendait qu'il ne pouvait sauter comme l'ancien cheval de chasse, mais après un peu de soins, il devint l'égal et même le supérieur de ses prédécesseurs.

Le cheval partage l'enthousiasme du chassseur. Lorsque le vieil invalide, après de nombreuses années de durs travaux, est abandonné dans le parc dont il a, pour la vie, la libre jouissance, il est curieux d'étudier sa contenance et son attitude quand il entend la voix éloignée des chiens. S'il le peut, il brisera les barrières, franchira les haies, les ruisseaux, suivra la chasse et s'efforcera d'être le premier à la mort du renard.

Un cheval à qui l'on venait de mettre le feu aux jambes, et qui avait été placé dans une loge fermée

---

pas étonnant s'ils réussirent, tous ensemble, à tuer le pauvre renard. »

Le trésorier Burleigh, conseiller de la reine Élizabeth, ne pouvait comprendre le plaisir de la chasse. Le vieux André Fuller, raconte à ce sujet l'histoire suivante : « Quelques nobles de la cour avaient déterminé William Cecil, lord Burleigh à les accompagner à la chasse; au bout de quelque temps, le mouvement et le bruit se ralentirent.— Qu'est-ce que ceci, dit Burleigh?— Oh! rien, lui répondit-on, c'est que les chiens sont en défaut.—Vraiment! répliqua le chancelier, et moi aussi je suis en défaut, mais si vous m'y rattrappez, je vous accorde la permission de m'en punir.

par une porte haute de quatre pieds, mais ayant une ouverture de quatre pieds au-dessus, de plus de trois pieds carrés, entendant à peu de distance, la voix des chiens et les chasseurs, s'élança par l'ouverture sans laisser, d'aucun côté, de marques de son passage.

Si donc le cheval est aussi empressé à servir nos plaisirs, et ici le plaisir est notre unique but, il est cruel d'abuser de son ardeur naturelle, en le poussant, comme nous le faisons quelquefois, jusqu'à l'épuisement de ses forces. Nous n'entendons jamais parler d'une *Journée chaude* sans apprendre, en même temps, qu'un ou plusieurs chevaux sont morts des suites de leur fatigue.

Quelques chasseurs ont poussé la barbarie jusqu'à tuer deux chevaux en un jour. Une des chasses les plus fatigantes dont on ait parlé était celle des meutes royales. La course se continuait, sans interruption, pendant quatre heures et demie. Un cheval tomba mort dans les champs; un antre mourut avant d'arriver à l'écurie; et sept autres expirèrent dans le courant de la semaine.

Il est arrivé plus d'une fois, et cela se conçoit facilement, que le cheval, excité autant par le chasseur que par l'enivrement de la chasse, dédaigne de céder à la fatigue, et de son propre mouvement il continue ses efforts jusqu'à ce que la nature épuisée, ne répondant plus à son courage, le fasse tomber de fatigue et mourir. Mais le plus sou-

vent, le pauvre animal a fait connaître sa détresse. Ne voulant pas céder, il continue, en chancelant, ses pénibles efforts, tandis que le chasseur impitoyable, ne voulant pas perdre une minute de sa jouissance, le torture avec le fouet et les éperons jusqu'à ce qu'il tombe et meurt. Quoique le chasseur ne puisse quitter la chasse sans regret, celui qui a quelque pitié de sa monture, reconnaîtra bientôt les symptômes d'une fatigue excessive et dangereuse. Ces symptômes sont un pas ralenti, le corps chancelant, le flanc essoufflé et palpitant, la lourde pression sur la main : à quoi il faut ajouter un son particulier que l'homme inexpérimenté prendra pour le battement du cœur ; mais ce viscère a presque entièrement cessé de battre, et les poumons s'engorgent de sang. C'est le mouvement convulsif du diaphragme mis en action, afin d'aider au laborieux travail de la respiration. L'homme qui avance un seul pas, après ces signes reconnus, devrait subir la peine qu'il inflige.

En pareille circonstance, le cavalier doit descendre à l'instant. S'il a une lancette, et s'il sait s'en servir, qu'il tire cinq ou six palettes de sang ; ou s'il n'a pas de lancette, qu'il coupe avec un couteau les *barres* du palais. Par ce moyen, les poumons seront soulagés, et et l'animal pourra se traîner jusqu'à l'écurie. Alors, et avant même, s'il est possible, il faut lui administrer quelque cordial puissant. En général, ces moyens sont le fléau de l'écurie : mais dans le cas dont nous

parlons, ils sont d'une grande utilité, comme pouvant ranimer les forces épuisées. Ils peuvent empêcher ce que le médecin appellerait la réaction de l'inflammation, quoiqu'ils soient un vrai poison, une fois l'inflammation établie.

Un cheval de chasse, après une longue course, tomba en convulsions, et étendu par terre, il était sur le point de mourir. Son maître se procura, dans une maison voisine, une bouteille de vieux vin de Xérès et le versa dans le gosier de l'animal. Le cheval commença à se ranimer ; bientôt après il se releva, alla à l'écurie et se rétablit en peu de jours. Le chasseur ne sera pas toujours à même de se procurer du vin de Xérès; mais il peut trouver chez tous les vétérinaires une boule cordiale ; ou bien encore, qu'il prenne un peu de gingembre et qu'il le mêle avec de la bière chaude ; ou qu'il administre la bière seule avec un mélange d'une petite quantité de liqueur alcoolique. De retour chez lui, qu'il place le cheval dans l'endroit le plus frais avec une bonne couverture, et qu'il lui fasse frotter les jambes et le ventre. La coutume de placer le cheval dans une écurie chaude et *confortable* d'où l'air est exclu, a fait périr plus d'un cheval de prix.

Le traitement que nous venons de prescrire doit être adopté seulement au commencement du mal, et avant qu'il soit possible d'avoir recours à un homme de l'art. Douze heures plus tard, ce traitement serait fatal. La mesure la plus sage serait, sans contredit,

de confier l'animal, le plutôt possible, aux soins du vétérinaire, s'il s'en trouve un dans le voisinage méritant la confiance.

Les travaux et les plaisirs de la saison de la chasse étant passés, le fermier ne fait aucune différence dans le traitement de son cheval non discipliné. Il n'en est pas de même du riche chasseur qui ne sait quoi faire du sien. On croyait, autrefois, que quand l'animal avait contribué si longtemps aux plaisirs de son maître, il devait lui être permis, pendant quelques mois, de chercher son propre amusement à sa propre manière; et pendant l'été on le mettait au vert. La mode qui gouverne tout, et quelquefois d'une manière absurde et cruelle, a exercé sa tyrannie sur le cheval de chasse. Le champ où il pouvait errer et jouer à loisir, est remplacé par une loge ouverte, et la liberté dont il jouissait, par une promenade journalière d'une heure. On lui donne de l'herbe fraîche de temps en temps, mais il ne bouge de sa loge que pour faire sa triste tournée du matin, jusqu'à ce qu'il soit de nouveau soumis à la fatigue de son travail d'hiver.

Il y a cependant un milieu à observer en ceci comme en toutes choses. Il y a peu de chevaux qui n'aient, plus ou moins, souffert des jambes et des pieds avant la fin de la saison de chasse, et rien n'est aussi rafraîchissant pour leurs pieds que l'humidité de l'herbe en avril et en mai, et rien n'est meilleur pour faire disparaître les engorgements ou les fou-

lures de ces parties que l'exercice modéré et volontaire de l'animal, tandis que ses pieds sont exposés aux bienfaisantes évaporations de l'herbe sur laquelle il marche. L'expérience des siècles nous a démontré que ce procédé est préférable à tous les bandages et à tous les liniments des plus habiles vétérinaires. C'est le procédé par lequel la nature renouvelle les forces quand l'art humain est insuffisant.

La meilleure médecine qu'on puisse administrer aux chevaux, c'est, sans contredit, l'herbe printannière ; elle emporte, mieux que les médecines diurétiques ou apéritives, toutes les humeurs cachées de l'animal ; elle assouplit et arrondit les jambes et, à moins d'une excroissance osseuse, les rétablit dans leur précédente forme et vigueur. Cependant, quand l'été est arrivé, l'herbe n'est plus ni succulente, ni médicinale; la terre n'est plus moite ni rafraîchissante, au moins pendant le jour, et des essaims de mouches, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, tourmentent le pauvre animal qui court et frappe du pied pour se débarrasser de ses persécuteurs ; ses pieds sont froissés par le terrain durci et ses jambes sont de nouveau endommagées, peut-être plus gravement qu'auparavant. Dans un état constant d'irritation et de fièvre, il perd rapidement de son embonpoint et, vers le mois d'août, il présente l'apparence d'un squelette.

Il faut que le cheval soit mis au verd aussitôt la saison de chasse finie. Il faut qu'il y passe le mois

de mai et la plus grande partie, sinon la totalité, de juin; mais quand la terre se durcit, que l'herbe manque et que les mouches commencent à le tourmenter, il faut le rentrer. Tous les bénéfices du verd, qu'une loge et qu'une médecine artificielle ne peuvent jamais procurer, ont été obtenus, sans l'inconvénient et le dommage qui accompagnent ordinairement l'abus d'un trop long séjour au verd, abus dont on profite pour nier formellement l'utilité de la mesure.

La course au clocher est un reste de nos vieilles folies et de notre ancienne cruauté. Les courses, à leur origine, se montraient fréquemment sous cette forme. C'est une course à travers champs de deux, trois ou quatre milles, quelquefois plus, et on s'arrange de manière à ce qu'il y ait quelque dangereux obstacle à franchir, comme un ravin profond, un large ruisseau, une barrière ou une haie élevée. Cette course se fait au péril imminent de la vie du chasseur et de celle du cheval, et ne se termine jamais sans qu'on ait à déplorer quelque funeste accident. Cette course ne tardera pas à tomber en désuétude, car n'ayant d'autre recommandation que sa folie, elle a souvent été déshonorée par des actes de la plus audacieuse friponnerie.

LE CHEVAL DE VOYAGE.

Il est plus difficile de trouver la perfection dans le cheval de route que dans les races plus nobles que nous venons de décrire. Le cheval de chasse peut avoir des défauts que l'on ne peut passer dans celui de route : le premier peut être sujet aux écarts, gauche dans ses allures du pas ou du trot; mais s'il peut continuer un galop soutenu, s'il a bon fonds et longue haleine, nous pouvons, non seulement nous en contenter, mais l'apprécier hautement; mais pour valoir quelque chose, le cheval de route doit avoir de bonnes jambes, le pied sûr, le caractère égal et docile; il ne doit pas être sujet aux écarts et, dans quelque situation que l'on le place, il faut qu'il soit tranquille; il ne doit pas non plus être lourd à la main, ni disposé à tomber sur les genoux.

La plus grande erreur dans laquelle puissent tomber les prétendus connaisseurs en chevaux, est celle de croire que le cheval de route doit bien lever les jambes. Qu'il lève bien les jambes, disent-ils, et jamais il ne bronchera.

Cependant, s'il lève les jambes avec force, il les rabaissera de même, ce qui occasionnera un choc désagréable au cavalier et pourrait, à la longue, endommager le pied de l'animal. Le cheval qui a une trop

grande action de genou, a le trot dur et manque de vitesse et, à la longue, il n'aura pas le pied plus sûr que d'autres. L'expérience a pleinement prouvé ce point, longtemps contesté, que la sûreté du cheval dépend de la pose du pied qui doit être à plat, ou plutôt dont le talon doit venir le premier en contact avec la terre, et non de l'action plus ou moins élégante avec laquelle il lève les jambes.

Si la pince touche d'abord la terre, on peut facilement supposer que le moindre obstacle venant à déranger le centre de gravité, le cheval sera en danger de tomber, surtout si la pince s'implante dans le sol avant que le pied ne soit fortement établi.

Pour la sûreté et l'agrément du cavalier, le cheval de selle ne doit pas porter les jambes trop haut. Son pas trop près de terre n'est pas toujours un défaut irrémédiable. La question est de savoir s'il implante la pince dans le sol. Il doit être monté et mis à l'essai. Que ses pieds soient bien examinés. Si le fer, au bout d'une semaine ou quinze jours de service, n'est pas trop usé sur le devant, et si l'animal pose son pied à plat sur la terre, on peut l'acheter sans crainte, même n'eut-il pas cette élévation de mouvements que quelques personnes croyaient, mal à propos, si importante.

Tous les chevaux cependant sont sujets à faire des chutes; de là vient cette règle fondamentale des écuyers : « Ne vous fiez jamais entièrement à votre cheval, mais tâtez-lui légèrement la bouche. » Celui

qui est toujours occupé à tirer et à serrer la bride à tort, ne tardera pas à gâter la bouche de l'animal. C'est encore un plus grand tort que, d'abandonner les rênes sur le cou du cheval. *Sentez toujours la bouche légèrement* : de cette manière, le cheval peut être maintenu à temps avant qu'il n'ait perdu son centre de gravité, et le plus petit frein le sauvera d'une chute. Ce tâtonnement continuel lui fera aussi bien porter la tête : ce qui lui donne de la grâce, de l'aisance et de la sûreté.

Le cheval de selle, comme le cheval de chasse, doit être élevé selon la nature du pays et selon le genre de service qu'on en attend. S'il approche du pur-sang, ce sera un animal d'une grande beauté, mais impropre à ce qu'on exige de lui. Ses jambes seront trop fines; ses pieds trop petits; son allure trop allongée ; et rarement il pourra prendre le trot. Un cheval demi ou trois-quarts-sang sera un animal bon et utile.

Le cheval de selle, à ces exceptions près, doit être la miniature du cheval de chasse. Il ne doit pas dépasser la hauteur de 15 paumes et, même au-dessous cette mesure, il sera suffisamment fort et agréable au service. Quelques personnes pourront, à bon droit, s'imaginer que dans le portrait que nous faisons du cheval de route, nous le représentons avec une taille trop élevée. Certainement il doit, proportionnellement à sa taille, avoir les formes plus compactes que celles du cheval de chasse ; car il doit sa-

voir supporter, non seulement la fatigue *exceptionnelle* des travaux de la chasse, mais encore celle d'un exercice journalier.

Il est très essentiel que les os, au-dessous du genou, soient forts et plats et que les tendons soient bien détachés.

Le paturon doit être court et oblique, quoiqu'à un moindre degré que celui du cheval de course ou de chasse. Il doit avoir assez d'obliquité pour occasionner une allure agréable, mais non pour rendre le cheval incapable de supporter les fatigues d'un service quelquefois très dur.

Le pied est de la plus haute importance dans le cheval de route ; ses dimensions doivent correspondre à la masse de l'animal ; il ne doit être ni creux, ni plat, ni ouvert aux talons.

Les jambes de devant doivent être parfaitement droites. Il n'est pas besoin de grande réflexion pour être convaincu que la cause la plus légère fera tomber le cheval dont les genoux sont pliés, surtout s'il est surchargé.

. Le rein doit être court et droit, cependant assez allongé pour laisser une place convenable à la selle entre les épaules et la croupe sans peser sur l'un ou l'autre. Quelques personnes préfèrent un cheval ensellé, comme plus agréable à monter. Un animal ainsi formé sera propre au service des dames par la douceur de son galop ; mais il ne pourra supporter de lourds poids, ni soutenir une grande fatigue.

Le cheval de selle doit avoir le front élevé, le coffre rond et le poitrail ample ; la selle alors ne se portera pas trop en avant et les sangles resteront fermes à leur place sans le secours de la croupière.

Le cheval de selle est plus recherché pour l'agrément des allures, la sûreté du pied, le caractère docile et la vigueur que pour la vitesse. Nous avons rarement besoin de faire plus de huit ou dix milles à l'heure, et pas plus de six ou sept en voyage. Les chevaux bons trotteurs sont durs dans leurs allures et, quoiqu'ils puissent faire des choses extraordinaires, ils sont ruinés et perdus à l'âge où le cheval moins rapide est dans toute sa vigueur.

Ce portrait est celui d'un cheval qui appartenait à l'ami de l'auteur. Il n'était pas beau, mais il avait d'excellentes qualités : d'une humeur toujours égale, jamais il ne broncha; jamais il ne montra qu'il fût fatigué ; jamais il ne refusa sa nourriture ; au contraire, il avait un appétit extravagant. Un jour, quoique le groom eût été souvent prévenu, il se gorgea de nourriture au moment où son maître, ignorant le fait, le fit seller pour une course longue et fatiguante. Il s'arrêta presque au milieu de sa route ; il voulut reprendre ensuite son allure habituelle, mais il était évident que quelque chose lui était arrivé, et son maître le fit arrêter au premier endroit convenable. Il avait l'estomac crevé et il mourut deux jours après.

La plupart de nos lecteurs sont écuyers. Leur mémoire leur fournira facilement des exemples d'in-

telligence et de fidélité dans le cheval, particulièrement dans le cheval de selle, le compagnon journalier de l'homme. Un de mes amis fit à cheval une journée de 30 milles dans un pays qui lui était totalement inconnu, mais à force de recherches et d'enquêtes, il arriva à sa destination. Au bout de deux ans, il eût l'occasion de faire le même voyage. Personne que lui ne montait son cheval et il était parfaitement sûr que l'animal n'avait pas été sur cette route depuis sa première excursion. La nuit vient, et il avait encore trois ou quatre milles à parcourir avant d'arriver. Il avait à traverser des plaines et des bruyères et à peine pouvait-il distinguer la tête de son cheval. La pluie tombait par torrents. « Bien, pensa-t-il, me voici loin de toute habitation et si je connaissais mon chemin, je ne vois pas à un pied devant moi. J'ai beaucoup entendu vanter la mémoire du cheval, elle est maintenant mon seul espoir ; ainsi, va ! dit-il, en jetant les rênes sur le cou de l'animal ; en une demi-heure, il était rendu en sûreté à la porte de son ami.

L'anecdote suivante, racontée par le professeur Kruger de Halle, prouve la sagacité, aussi bien que la fidélité du cheval. Un de ses amis, retournant chez lui, et traversant un bois dans une nuit obscure, se frappa la tête contre une branche d'arbre et tomba de cheval tout étourdi du coup. Le cheval retourna immédiatement à la maison qu'il venait de quitter et dont les habitants, avant de se livrer au repos,

avaient fermé les portes. Le cheval gratta à la porte avec son pied jusqu'à ce qu'un des gens s'éveillât et vînt lui ouvrir. Aussitôt le cheval se retournant, se dirigea vers la forêt, et le domestique étonné le suivit. Le fidèle et intelligent animal le conduisit jusqu'à l'endroit où son maître gisait encore privé de connaissance. »

Voici quelques exemples de la vigueur et de la rapidité du cheval de selle.

Le 13 mai 1793, un cheval de selle nommé Sloven (poulain), fit, au pas, 22 milles en 3 heures 52 minutes.

En novembre 1791, il avait battu le célèbre marcheur de ce temps, James Cotterel, en faisant 20 milles en 3 heures 41 minutes. Jusques-là on avait pensé qu'aucun cheval ne pouvait, au pas, lutter contre un homme habitué à ce genre d'exercice. Quant aux exemples de courses au trot, ils sont si nombreux, et d'un genre si extraordinaire, que l'on éprouve quelque peine à faire un relevé.

En 1822, une course au trot pour 300 guinées eut lieu entre la jument de M. Bernard et le cheval du capitaine Colston. Elle fut gagnée facilement par la jument, qui parcourut la distance (9 milles) en 27 minutes 46 secondes ; le cheval y mit 27 minutes 49 secondes, ce qui fait à peu près 19 milles et demi par heure.

Cet exemple, cependant, avait été égalé et même surpassé quelques années auparavant : la jument de

sir Édouard Astley (Phénomène), alors âgée de 12 ans, fit, au trot, 17 milles en 56 minutes. Quelques difficultés ayant été élevées, quant à la franchise du trot, elle parcourut la même distance, un mois après, en moins de 53 minutes, c'était un peu plus de 19 milles par heure; son maître alors proposa de lui faire faire 19 milles et demi par heure ; mais comme dans la course précédente, on l'avait vu parcourir 4 milles en 11 minutes, c'est-à-dire plus de 21 milles et demi à l'heure, aucun parieur ne se présenta.

Après cela, il est honteux de le dire, elle fut soumise à la faim et aux plus durs travaux, et à l'âge de 23 ans, elle était si changée, qu'on la mit en vente pour 150 francs. Même en cet état elle parcourait au trot 9 milles en 28 minutes et demie. A peu près six mois plus tard, on dit qu'elle gagna en un jour quatre courses extraordinaires, dont les détails ne nous sont pas parvenus. Dans sa vingt-sixième année, elle devint la propriété de feu sir R.-C. Daniel, chez qui elle fut nourrie et n'eut pas à faire un service fatiguant. Aussi elle reprit son embonpoint et redevint aussi fraîche, avec les jambes aussi nettes que dans son meilleur temps. Quant à la vitesse de son trot, aucun cheval ne pouvait lui être comparée.

Il y a trop d'exemples de la vigueur déployée dans ces espèces de courses, et malheureusement quelques-uns de ces exemples sont accompagnés d'actes d'une cruauté impardonnable.

M. Osbaldeston avait un célèbre trotteur améri-

cain appelé *le petit Poucet.* Il paria qu'il lui ferait parcourir au trot 100 milles en 10 heures et demie; la chose semblait impossible : mais, comme trotteur, le cheval avait fait des merveilles; le char auquel il était attelé pesait 100 livres, et le conducteur 10 *stones 3 livres.* Il accomplit sa tâche en 10 heures 7 minutes; ses moments d'arrêt prirent 37 minutes; de sorte que par le fait, il parcourut les 100 milles en 9 heures et demie. Il n'était nullement incommodé; et au bout du 90e mille, il était encore si frais que son maître proposa un pari de 4 contre 6, qu'il parcourrait 14 milles dans l'heure suivante.

Une jument anglaise fut ensuite proposée pour remplir la même tâche. C'était un de ces animaux rares à rencontrer, qui peuvent tout faire, à la chasse, à la selle ou au harnais. Dans une occasion, après avoir couru plus de 60 milles de pays, elle emporta son cavalier pardessus les champs labourés. Elle accomplit sa tâche en 10 heures 14 minutes, ou 10 heures 1 minute en comptant 13 minutes pour des points d'arrêt; et elle gagna ainsi la victoire.

Elle était un peu fatiguée, et étant placée dans une stalle ouverte, elle ne perdit pas de temps pour prendre du repos. Le jour suivant, elle était aussi animée et pleine de feu qu'auparavant. On a du plaisir à citer cet exemple, et particulièrement le dernier, car le propriétaire avait donné au conducteur l'ordre positif de s'arrêter de suite, aussitôt qu'il découvrirait, dans l'animal, quelque symptôme de dé-

faillance, car il appréciait sa jument au-dessus du gain qu'elle pourrait lui apporter au prix de sa santé ou de ses souffrances.

D'autres personnes se sont montrées d'un caractère différent, et leur conduite excite notre indignation aussi bien que notre dégoût.

Rattler, un cheval américain, fut opposé en 1829 à une jument galloise, qui devait avoir l'avance d'une minute pour une course de dix milles. Il parcourut la distance en 30 minutes 40 secondes et battit la jument qu'il laissa 60 mètres en arrière. Jusques-là tout est bien ; mais quelque temps après, le même cheval devant lutter contre un adversaire dans une course au trot de 34 milles, mourut de fatigue.

Deux chevaux devaient courir de Londres à York, une distance de 196 milles ; l'un d'eux meurt au bout du 182e mille, l'autre accomplit sa tâche en 40 heures et 35 minutes, mais sous l'influence du vin qu'on ne cessait de lui fournir.

Deux brutes à formes humaines font courir leurs chevaux ; l'un un grand animal osseux, l'autre un petit *poney ;* la distance à parcourir était de 62 milles. Tous deux coururent et s'arrêtèrent, l'un à 30 mètres, l'autre à 80 mètres du but ; on les excite à reprendre leur course et tous deux tombent morts. En lisant ces détails, nous sommes loin d'envier les sentiments dont les hommes possesseurs de ces pauvres chevaux devaient être animés ; si toutefois ils n'étaient pas dégradés au point d'être inaccessibles

à quelque sentiment que ce fût. Nous n'aurions pas été contents de nous-mêmes, si nous avions pu nous résoudre à faire parcourir, sans s'arrêter, une distance de 70 milles à un pauvre animal qui nous avait rendu pendant 36 ans de bons et fréquents services.

De même nous ne pouvons que réprouver la conduite de cet homme, qui en 1827 monta un cheval depuis Dublin jusqu'à Nenagh, et le fit lutter, l'espace de 95 milles, contre la diligence de Limérick.

Mais que dire à cet homme encore plus coupable, qui, monté sur un poney, partit en compagnie de la malle-poste d'Exeter, et arriva dans cette dernière ville un quart-d'heure avant le courrier, ayant parcouru 172 milles, à raison de 7 milles à l'heure? Nous avons vu ce poney quelques mois après épuisé et fourbu, offrant un lamentable tableau de l'ingratitude de quelques brutes à figure humaine, envers un serviteur fidèle et obéissant.

DU CHEVAL DE FERME.

Le cheval de ferme est un animal à toutes fins; il sert à la monture, au trait et pour le marché. Il doit être plus grand que le cheval de route. La taille la plus avantageuse est celle de 15 paumes, 2 pouces.

Afin de mieux tirer au collier, ses épaules doivent être plus fortes, plus basses et plus obliques que celles du cheval de selle. Comme il est principalement destiné au service du collier, on doit le choisir vigoureux et ramassé, sans être lourd. Un peu de sang serait d'un bon effet. Le demi-sang remplit mieux le but du fermier. Il doit avoir assez de poids pour bien tirer et une activité suffisante pour surmonter les difficultés du terrain.

Les fermiers commencent, enfin, à reconnaître la supériorité d'un cheval fort, actif et d'une taille moyenne sur l'animal plus massif et plus lent d'autrefois. Cette supériorité est attesté aussi bien au temps des moissons, ou au transport des engrais pendant une froide matinée d'automne, que dans les travaux journaliers de la ferme ; et l'économie de temps et de provende sera très considérable dans le cours de l'année.

On a souvent répété que le cheval de trait n'est ni dur, ni agréable à monter. Le petit fermier n'a pas besoin d'une monture élégante; il doit se contenter d'être porté en sûreté ; et s'il a mis un peu d'attention dans l'acquisition de son cheval, s'il l'a choisi avec le pied sûr, les épaules pas trop fortes, et les jambes bien placées sous le corps; si, surtout, il le maintient en bonne condition, et ne le surcharge pas trop, ce ne sont pas les cinq jours d'ouvrage à la ferme qui le gâteront pour la selle, surtout si le cavalier a toujours dans l'esprit cette règle essentielle de l'é-

cuyer, de toujours *tâter un peu* la bouche de sa monture.

Un fermier, et plus particulièrement le petit fermier, préfèrera une jument à un cheval hongre. Elle ne lui coûtera pas autant d'achat et lui rendra plus de services. Il n'y a aucun doute qu'à masse égale la jument ne soit plus forte et plus durable que le hongre. En outre, elle lui fournit des poulains. Le profit que l'on tire des juments est bien connu dans les districts où l'on élève des chevaux ; mais il n'est pas facile d'expliquer pourquoi l'élevage des chevaux, pour la vente, est presque exclusivement limitée aux districts du Nord. Partout où il y a de bons chevaux et de bons pâturages, le fermier peut se livrer à ce genre de spéculation, avec de grandes chances de succès.

S'il a de bonnes juments de trait et qu'il les croise avec de vigoureux chevaux demi-sang, il obtiendra des élèves propres à toute espèce de culture, et dont quelques-uns seront suffisamment légers pour le service des postes ou de la voiture. S'il possède une jument supérieure de la vieille race de Cleveland et qu'il la croise avec un trois quarts sang d'une forte charpente, il obtiendra, selon toute probabilité, un poulain propre à la chasse ou à la voiture.

La jument, quoique pleine, peut encore rendre service jusqu'au moment de mettre bas; elle peut être employée à de légers travaux et cet exercice ne pourra que lui être favorable ; il n'est pas nécessaire

non plus qu'elle perde beaucoup de son temps, en allaitant son poulain. Si elle a été montée en juin, l'époque de la mise bas et par conséquent la perte du travail, arrivera au moment de l'année où les travaux sont le moins en activité.

Il y a deux écueils que le fermier n'évite pas toujours; il ne fait pas assez d'attention à la qualité de la jument, et encore moins à la nourriture du poulain. L'éleveur de chevaux doit, en dépit du préjugé contraire, avoir pour maxime, que la valeur du poulain dépend autant de la jument que du cheval. Les Arabes portent cette conviction à l'extrême, car ils ne vendent à aucun prix leurs juments pur-sang, et ils font remonter la généalogie de leurs chevaux à la mère plutôt qu'au père. Les Grecs, longtemps avant que le cheval arabe ne fût connu, avaient la même opinion. « Quelle chance ai-je de gagner? demandait un jeune homme, dont le cheval allait courir aux jeux olympiques; — demandez quelle était la mère de votre coursier, » lui répondit-on.

Le fermier cependant s'imagine, la plupart du temps, que la première jument venue pourra lui procurer un bon élève, s'il la croise avec un grand étalon surchargé de graisse et portant un nom bien sonnant. Et s'il est trompé dans son attente, il en attribue la faute au cheval et non à son peu de jugement; car beaucoup plus de choses dépendent de la jument, qu'il ne se l'imagine dans sa philosophie.

S'il a dans sa ferme une jument de petite taille,

malsaine, ou vicieuse, qu'il la conserve pour ses travaux ordinaires, elle vaudra toujours mieux qu'un hongre et, probablement, ne lui aura pas coûté cher; mais qu'il ne pense pas à en obtenir des élèves. Une jument saine, ayant quelque sang avec de bonnes qualités, peut seule servir à son but. Elle peut porter les marques d'un travail laborieux et *honnête*, mais elle ne doit avoir aucune maladie. Presque toutes les maladies des chevaux sont héréditaires. Telles sont la contraction des pieds, les éparvins, l'aveuglement ainsi que beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. M. Roberts dit, dans son ouvrage intitulé *le Vétérinaire*, « l'été dernier on me demanda mon opinion d'un cheval dont on voulait faire emplette. Je lui donnai mon approbation, à l'exception des jarrets, où il existait deux gonflements. On me dit alors que la sœur du cheval était dans la même écurie : je l'examinai et lui trouvai les deux mêmes gonflements du jarret. Sachant que le père de ces animaux était exempt de ce défaut, je demandai à voir la mère, elle avait les deux gonflements, et trois poulains qu'elle avait eus d'un autre cheval, étaient également affectés de cette maladie. »

On doit avoir le plus grand soin du poulain pendant les deux premières années; c'est une mauvaise économie que de trop ménager la nourriture du poulain durant le temps de sa croissance.

Le poulain, soit qu'on le destine à la chasse ou à la voiture, ne doit être rompu au frein que lorsqu'il a

atteint sa troisième année; à cette époque, la meilleure discipline, c'est de lui faire, peu à peu, gagner sa vie. Que le cheval de voiture soit attelé à une légère charrue, ou à la herse, en traversant les terrains inégaux, il apprendra à lever les pieds, et il acquerra cette action pimpante des jambes qui n'est excusable que dans le cheval de voiture. L'hiver d'ensuite il sera bien dressé pour le marché soit de ville, soit de campagne.



LE CHEVAL DE CAVALERIE.



C'est ici le lieu de parler du cheval de cavalerie. Ce noble animal, dont nous décrivons les qualités, et qui contribue d'une manière si admirable à nos plaisirs, comme à nos besoins, dès les temps les plus reculés, nous le voyons employé à l'art destructeur de la guerre ; et la cavalerie est, de nos jours, une branche de service militaire aussi indispensable qu'effective.

Les chevaux de cavalerie sont d'une race plus ou moins pure, selon le service qu'on en attend, ou selon le caprice de l'officier commandant. Ceux de la garde royale, sont de demi ou trois quarts sang.

Il y en a, dans la cavalerie légère, d'une race plus pure. Autrefois nos chevaux de cavalerie étaient grands et lourds; leur taille et leur action étaient également imposantes; ils étaient dressés à des allures particulières, aussi grandes que nobles; mais, souvent, ils étaient en défaut pour un service réel: car cette même noblesse d'allures diminuait leur rapidité, et ajoutait au travail et aux fatigues.

Un grand changement s'est fait dans le caractère de nos chevaux de troupe. Ce changement était la conséquence inévitable de ceux opérés dans les races pur-sang. Si le cheval a beaucoup perdu de sa forme musculaire et de son pouvoir de résister à la fatigue, un changement semblable se découvrira dans ses descendants; la légèreté et l'activité succéderaient à la masse et à la force. Ce changement sera, sans aucun doute, avantageux dans les escarmouches, les attaques soudaines et, surtout, dans les marches longues et rapides auxquelles la cavalerie légère fait à peine attention; tandis que les chevaux plus lourds de la grosse cavalerie, ayant à porter le poids additionnel d'une lourde armure, ne tardent pas à être rendus et épuisés de fatigues.

Il y a cependant du danger à porter ces changement trop loin. A la bataille de Waterloo, il fut prouvé que notre grosse cavalerie de la garde put seule repousser les attaques formidables de la garde impériale française. Il y a peu de choses qui exigent plus impérieusement l'attention du gouvernement. Si par

l'habitude de parcourir de courtes distances et de porter des poids légers, nos chevaux de pure race viennent à perdre de leur force et de leur vigueur, ils deviendront, d'année en année, moins propres à la production d'une race suffisamment hardie et vigoureuse pour seconder les efforts et la bravoure de nos soldats de cavalerie.

On raconte l'anecdote suivante concernant la mémoire et la discipline du cheval de troupes : « Les Tyroliens, en 1809, prirent, dans une de leurs insurrections, 15 chevaux bavarois et les firent monter par autant de leurs propres hommes. Mais, dans une escarmouche avec un escadron de ce même régiment, les chevaux n'eurent pas plutôt entendu la trompette et reconnu l'uniforme de leurs anciens maîtres, qu'ils décampèrent au grand galop, emportant dans les rangs des Bavarois les soldats tyroliens, en dépit de tous leurs efforts. »

Les blessures d'un soldat sont honorables; le vieux cheval de bataille peut quelquefois montrer sa part de cicatrices. Un d'eux mourut dernièrement à Stangleton-Lodge, près de Bedford, à l'âge de 27 ans. Il avait appartenu à l'un des régiments de lanciers, et s'était trouvé à la bataille de Waterloo, ainsi qu'aux deux engagements qui avaient précédé cette journée. A sa mort, on découvrit huit balles dans son corps, et sa peau était sillonnée par de nombreuses cicatrices provenant de coups de lance et de sabre.

Un cheval mourut à Snowhill, près de Gainsford, en 1753 : il avait fait partie du régiment du général Carpenter, et s'était trouvé alors âgé de 7 ans à la bataille de Shireff-Muir, en 1715. Il y fut blessé au cou d'un coup de fusil, et la balle ne fut extraite qu'à sa mort.

DU CHEVAL DE VOITURE.

L'extérieur de cet animal est aussi différent de ce qu'il était il y a 50 ans, qu'il est possible de le concevoir. Nous ne voyons plus le cheval noir, au coffre lourd, aux jambes rondes, aux épaules engorgées, qui n'était ni de charrue, ni de voiture, mais quelque chose entre les deux ; gras comme un bœuf, et qui, en dépit de ses mouvements fiers et apprêtés au départ, n'était pas capable de faire plus de six milles à l'heure et se trouvait épuisé par un seul jour de travail un peu dur. Nous avons à sa place un animal aussi grand, au vaste poitrail, aux épaules obliques, aux jambes plates, ayant beaucoup plus de vigueur et trois fois plus de vitesse.

Il y a cependant encore des déceptions dans les meilleurs chevaux de cette race améliorée. Dans la rue, leur allure est noble, et ils sont capables de plus

d'efforts que l'ancienne race lourde et paresseuse; mais ils n'ont pas toute la vigueur que l'on pourrait désirer, et un couple de pauvres chevaux de poste les battraient complétement au bout de deux jours.

L'action du genou et la grande élévation du pied est estimée une grande qualité dans les chevaux de voiture, parce qu'elle ajoute à la grandeur et à l'élégance de leur allure. Mais, comme nous l'avons déjà dit, cette action est nécessairement accompagnée d'une détérioration des jambes et des pieds qui devient bientôt apparente.

Les principaux points d'un cheval de voiture sont un embonpoint égal, un corps rond et bien proportionné, l'os au-dessous du genou, et les pieds sains et larges.

Le Bai Cleveland est la souche des meilleurs chevaux de voiture; il est principalement renfermé dans le Yorkshire et Durham, peut-être le Lincolnshire d'un côté et Northumberland de l'autre. Mais on le trouve difficilement dans toute sa pureté en l'un ou l'autre pays. On croise la jument Cleveland par un cheval de pur-sang, ou bien un trois quarts, qui soit assez fort et assez grand; et le fruit en est le cheval de voiture, très célèbre, au cou arqué et aux grandes allures. On obtient du cheval pur-sang, d'une taille suffisante, mais qui ne possède pas autant de force, les chevaux à grandes guides, et le cheval propre au chariot.

Le professeur Law, dans son estimable ouvrage,

intitulé : *Illustrations des races des chevaux domestiques des Iles-Britanniques*, livre qui devrait orner la bibliothèque de tout chasseur et de tout agriculteur, donne la description suivante du Bai de Cleveland : — C'est le mélange progressif du sang des chevaux pur-sang à celui d'une race commune qui a produit le cheval de voiture appelé le Bai de Cleveland. Ce nom dérive de sa couleur et d'un pays fertile nommé Cleveland, au nord du comté de York, sur les bords du Tees. Vers le milieu du siècle dernier, cet endroit devint célèbre pour une race de chevaux estimés et d'une grande force, qui, lorsque l'ancien cheval lourd de carrosse n'était plus de môde, devint très recherché pour les calèches, les chariots et autres voitures de luxe. Toutefois, la race ne se borne pas à Cleveland; on la trouve par tout le nord de l'Angleterre. On l'a obtenue par le mélange progressif du sang du courreur avec les diverses races du pays. Pour élever ces chevaux, il faut se servir des mêmes principes que pour le courreur même. Il faut que les juments, aussi bien que les étalons, aient les qualités requises. Le canton de Cleveland doit sa supériorité en cette belle race de chevaux à la possession d'une race définie, formée non par un mélange accidentel, mais par des soins assidus.

Quoique le bai Cleveland paraisse réunir le sang des plus beaux chevaux, ainsi que celui des plus grands du pays, quoiqu'il ajoute l'action à la force, plusieurs personnes ont néanmoins cherché un autre

mélange de sang plus rapproché de celui du courreur. On les croise, par conséquent, avec des chevaux de chasse, ou des chevaux pur-sang, et par ce moyen on obtient un autre genre de cheval de voiture, d'une forme plus légère et d'une race plus élevée; et plusieurs des chevaux estimés de Cleveland destinés au chariot et aux grandes guides, sont maintenant presque pur-sang. La couleur baie est la plus estimée; mais on se sert souvent des chevaux gris.

Nous obtenons le cheval de fiacre d'une race moins noble mais plus forte; et nous devons au cheval demi-sang le machiniste, le cheval de poste et le cheval de carrosse ordinaire; on peut regarder Cleveland et la vallée de Pickering, à l'est du comté de York, comme les meilleurs pays en Angleterre pour la remonte des chevaux de voiture, de chasse et de fiacre. Le cheval de voiture n'est rien autre chose qu'un cheval de chasse bien grand et bien fort. Le cheval de fiacre possède, en petit, plusieurs des qualités du cheval de chasse.

Il s'agit de savoir si nous ne portons pas trop loin nos soins et si nous ne sacrifions pas la force et l'utilité à la vitesse. Toutefois, la rage de voyager vite a été introduite à la suite des courses, et pendant quelque temps, cette passion était devenue la ruine du maître de poste, la destruction du cheval et la honte du goût anglais.

Les relais étaient alors de douze, seize ou même vingt milles. Les chevaux étaient forts et fidèles,

mais ils étaient habitués à une allure beaucoup plus lente ; et quand on augmentait cette allure de deux ou de quatre milles par heure, c'était une scène de barbarie continuelle qui décimait bien vite les écuries du maître de poste; on voit encore de nos jours des traits de cette inhumanité ; le cheval de poste n'est pas élevé exprès pour ce travail, dont l'allure et la fatigue sont très irrégulières ; comme ses heures de repas et de repos sont très incertaines, et comme il est destiné à être la victime de tous les moyens de tourment et de souffrance capables de diminuer ses forces naturelles, il n'est pas toujours ni même souvent, rapide, ni vigoureux. Cependant le cocher suit en général un système qui contribue à la fois à son profit, à la santé, au bien-être et au travail prolongé du cheval. Il achète un bon cheval, qui a de l'action, les pieds et les jambes sains, une force qui soit égale à la nature du chemin qu'il doit parcourir et de l'haleine sans laquelle toute autre qualité ne lui sert à rien. Il le nourrit bien, il ne le fait travailler qu'une heure sur les vingt-quatre ; tous les cinq jours, il lui donne un jour de repos ; son écurie réunit tout ce qui peut lui être confortable, et par ces moyens, ce qui était, autrefois, une vie de tourments, est devenu en comparaison une véritable jouissance, du moins dans les établissements grands et bien conduits, où l'œil du maître ou du directeur de confiance, inspecte et dirige tous les travaux.

En d'autres établissements, il y a encore beaucoup

de souffrances pour les animaux. Le public a jusqu'à un certain point la faculté de distinguer entre ces deux cas et de soutenir la cause de l'humanité.

Allusion a été faite aux cruelles opérations que le nouveau système a introduit dans le traitement des chevaux. Dans beaucoup de nos établissements, le cautère est plus souvent et plus sévèrement employé qu'il ne l'était autrefois. Les pieds et les jambes sont endommagés proportionnellement à l'augmentation du travail et de la vitesse : car, là où la machine animale est excitée au-delà de ses forces et où la torture est continuée jusqu'à l'entier épuisement du membre ou de la constitution, les moyens, qui doivent rendre le pauvre esclave à la jouissance primitive de ses facultés, ne peuvent être appliqués sans de graves lésions et de grandes douleurs.

Il n'y a pas de vérité si facilement prouvée ou qui soit aussi péniblement sentie par le maître de poste, du moins quant à ses intérêts pécuniaires, que la suivante : *C'est la rapidité qui tue le cheval.* Un cheval, par un effort soudain, ou au commencement de son labeur, peut, par la force de ses muscles, jeter un certain poids au collier. S'il marche quatre milles dans une heure, une partie de cette énergie musculaire est nécessairement dépensée pendant la marche, et, en conséquence, la force du trait est diminuée d'autant. S'il trotte à dix milles par heure, plus de force est dépensée dans le trot, et il en reste moins pour le trait. Cependant le trait est toujours de la même

force ; en conséquence, l'animal doit exercer au plus haut degré toute son énergie. En supposant qu'on ait recours au système que nous venons de décrire, il ne peut continuer longtemps son service sans une bonne santé, une nourriture stimulante et un temps de service très limité. Il est nécessaire aussi qu'il soit habilement dressé.

Mais le propriétaire de la voiture n'est pas toujours assez éclairé pour comprendre ses intérêts, et si à cet aveuglement il joint un mauvais cœur, la tâche est accomplie au prix des efforts surnaturels, l'injure, la torture, et enfin la destruction de l'attelage. Ce que nous disons du cheval de voiture, doit s'appliquer à toutes les autres espèces. Que le lecteur en fasse l'application à son propre cheval et qu'il agisse dans son intérêt et selon les lois de l'humanité. Il y a beaucoup de ces chevaux employés sur les routes publiques qui sont incapables d'appliquer au collier toute leur force naturelle. Ils ont le pied tendre ; ils sont boiteux ; mais ils ont été achetés à bas prix et d'après un principe aussi brutal qu'abominable, on peut les corriger à force de coups. Et on y réussit, en apparence d'abord ; ils font de fréquentes haltes ; mais, excités par le fouet, ils acquièrent une allure particulière. Le membre défectueux semble concourir avec les autres; mais comme il est incapable d'un effort quelconque, l'animal s'arrange de manière à faire supporter le travail par les trois jambes saines, et, par ce moyen, *il est corrigé à force de coups.*

Ainsi la cruauté obtient une récompense non méritée.

Après tout qu'a-t-on fait? Trois jambes ont fait un travail qui était trop fort pour quatre; elles doivent donc être sérieusement endommagées, et les forces de l'animal sont tellement épuisées que, au bout d'un temps très court, la maladie, puis la mort le délivre des mains de ses impitoyables persécuteurs.

On prétend qu'entre Glasgow et Edimbourg un charretier, avec un seul cheval, pesant environ 700 livres, peut transporter une charge d'une *tonne* en faisant 22 milles par jour. Les charretiers normands avec un attelage de quatre chevaux font de quatorze à vingt-deux milles par jour, portant une charge de neuf milles pesant.

Un exemple, sans pareil, de ce que peut la force du cheval aidée par l'art, fut donné non loin de Croydon : le chemin de fer de Surrey étant terminé, quelqu'un fit le pari qu'un cheval, de taille moyenne, pourrait y traîner une charge de trente-six *tonnes*, l'espace de six milles. De nombreux spectateurs se réunirent près de Merstham pour être témoins de ce triomphe extraordinaire de l'art. Douze waggons, chargés de pierres, et dont chacun pesait trois *tonnes*, furent enchaînés l'un à l'autre, et un cheval pris au hasard, à une charette de M. Harwood, fut attelé au train. Il partit de l'auberge du Renard, près de Merstham, et traîna, avec une apparente facilité, l'immense chaîne de wagons jusqu'à la barrière de Croydon, distance de six milles, en une heure quarante et une minutes.

Pendant la route on l'arrêta quatre fois, pour faire voir que ce n'était pas la pente de la route qui favorisait ce travail; et chaque fois, il traîna de nouveau la chaîne de wagons avec la plus grande facilité. M. Banks, qui avait parié en faveur du cheval, voulut que quatre wagons de plus fussent ajoutés à la chaîne, et le même cheval la traîna de nouveau avec la même vitesse. Pour montrer avec encore plus d'évidence l'effet des rails pour aider au mouvement, il fit monter cinquante hommes sur les wagons, et le cheval continua sa route sans montrer la moindre détresse; et, en vérité, la puissance de trait ne paraissait avoir aucune limite. Après l'épreuve, les wagons furent soumis à l'action de la machine à balance qui donna pour poids total le résultat suivant :

	Tonnes.	Livres.
12 waggons primitivement enchaînés. . . .	38	400
6 id. ajoutés.	13	200
5 ouvriers, poids supposé.	4	
	55	600



DU CHEVAL DE CHARETTE.

Le cheval de Cleveland peut porter, l'espace de soixante milles, un poids de plus de 700 livres, en vingt quatre heures ; et cela fait, il est capable de le renouveler quatre fois par semaine ; des chevaux de meuniers ont porté jusqu'à 910 livres, l'espace de trois milles.

Les plus forts chevaux de traits et même quelques chevaux de voiture sont les productions du *Suffolk Punch*, ainsi nommé d'après sa forme toute ronde. Celui-ci est descendu de l'étalon normand et de la jument de trait de Suffolk. Le véritable Suffolk, ainsi que le véritable Cléveland sont maintenant éteints. Il avait de quinze à seize paumes de hauteur, la tête grosse, les épaules basses ; le le coffre rond, et le dos allongé. Sa croupe était élevée ; ses hanches étaient larges et fortes ; il avait de la plénitude dans les flancs ; ses jambes étaient rondes ; et ses paturons courts. C'était le cheval qu'il fallait pour agir au collier de tout son poids et pour rendre ce travail efficace par son activité et sa vigueur, qui lui permettait de continuer ses efforts pendant une journée entière.

La race actuelle possède beaucoup des particularités et des bonnes qualités de ses ancêtres.

Il est d'un alezan plus ou moins foncé ; et il est plus grand, ses épaules sont plus élevées et plus belles ; il est croisé avec le yorkshire demi-sang.

La nouvelle race n'a pas tout à fait perdu cette rare et excellente qualité qui distinguait l'ancien Suffolk. Elle a conservé l'activité d'action et la tranquille constance avec laquelle ce dernier continuait ses efforts dans un travail de longue haleine. Le bon cheval de trait sait ce qu'il peut faire; et quand après des efforts multipliés il manque à sa tâche, aucun châtiment ne l'excitera à s'évertuer au-delà de ses forces naturelles.

Le Suffolk, au contraire, persiste au tirage jusqu'à ce qu'il tombe. C'était beau de voir un attelage de véritables Suffolk, à un signal du conducteur et sans être stimulé par le fouet, se traînant presque sur les genoux, vaincre tous les obstacles. Des paris brutaux furent faits fréquemment, concernant la force de ces animaux, et plus d'un bon attelage fut endommagé, ruiné. La force immense du Suffolk est attribuée à la position abaissée des épaules qui lui permettent d'exercer une grande énergie au collier.

Quoique le *Punch* ne soit plus ce qu'il était et que le fermier du Suffolk et Norfolk ne puisse plus se vanter de labourer en un jour plus de terrain que qui que ce soit; la race de ces chevaux est encore très précieuse.

Le duc de Richemond a obtenu d'excellents chevaux de voiture, beaux, actifs et forts, en croisant

le Suffolk avec un de ses meilleurs chevaux de chasse.

Le Suffolk est très recherché dans les comtés de Norfolk et d'Essex. M. Wakefield, de Barnham en Essex possédait un étalon dont on lui offrait 400 guinées.

Le *Clydesdale* est un bon cheval de trait pour le travail de la ferme et dans un pays montagneux. Ce cheval prend son nom d'un district sur le *Clyde*, en Ecosse, où il est principalement élevé. Le clydesdale doit son origine à un des ducs d'Hamilton qui croisa les meilleures juments de Lanark avec les étalons qu'il avait amenés de Flandre. Le clydesdale est plus grand que le suffolk; il a une meilleure tête, un plus long cou : sa charpente est plus légère et ses jambes sont plus pleines. Il est fort, hardi, constant au tirer et rarement rétif. Les parties du sud de l'Ecosse se fournissent principalement dans ce district; et beaucoup de clydesdales sont exportés en Angleterre pour le service du labourage, de la voiture et même de la monture, des marchands de presque toutes les parties du royaume-uni, se rendent aux marchés de Glasgow et de Rutherglen.

M. Low dit que le cheval *clydesdale*, comme il est élevé maintenant, atteint ordinairement la hauteur de seize paumes. Il est ordinairement noir, mais le brun ou le bai devient commun, et même le gris s'y rencontre assez fréquemment. Ils sont plus long de corps que le cheval noir d'Angleterre, et moins pesants, moins compactes et moins vigoureux ;

mais leur allure est plus franche, et pour un travail ordinaire, leur action est plus utile. Ils tirent avec constance, et d'ordinaire sont exempts de vices.

Les longues allures qui caractérisent cette race, sont en partie le résultat de sa conformation, en partie celui de leur éducation ; mais de quelque part qu'elles proviennent, elles ajoutent grandement à l'utilité du cheval, tant aux chasses que sur la route. Aucun cheval du royaume ne peut être comparé à ceux de l'ouest de l'Ecosse pour traîner de lourdes charges, à pas égal.

Selon l'opinion de M. Low, les chevaux de Clydesdale, quoique inférieurs en poids et en vigueur au cheval noir, et ne possédant ni la beauté de formes, ni les mouvements gracieux de la meilleure classe des chevaux de trait du Notthumberland et de Durham, possèdent, cependant, des qualités qui les rendent très précieux pour le service ordinaire. Sur la route, ils exécutent des tâches qui peuvent difficilement être surpassées; et aux champs on les trouve sûrs, constants et dociles.

Le cheval noir lourd est la dernière variété qu'il soit important de mentionner. Il est élevé dans les comtés du centre depuis Lincolnschire jusqu'à Staffordshire. Les fermiers de Surrey et Berkshire en achètent beaucoup quand ils ont atteint l'âge de deux ans et après les avoir soumis à un travail modéré jusqu'à quatre ans, on les envoie au marché de Londres où ils sont vendus avec un bénéfice de 12 pour cent.

Le but de l'éleveur n'eût pas été atteint, s'il les eût gardés jusqu'à ce qu'ils fussent propres aux travaux de la ville. Il a assez de juments et de poulains sur sa ferme pour les besoins qu'il peut en avoir ; en conséquence, il les vend à des personnes plus rapprochées de la capitale, par lesquelles les animaux sont par degrés dressés et préparés. Le voyageur s'est probablement, plus d'une fois, étonné en voyant quatre de ces énormes animaux en ligne devant une charrue, sur un sol léger où deux chevaux eussent été suffisants.

Le fermier les dresse pour des travaux futurs, et il a raison de ne pas exiger le déploiement de toutes leurs forces : car leurs os ne sont pas encore entièrement consolidés, et leurs jointures sont encore faiblement articulées; de manière qu'il leur causerait un dommage irréparable s'il les forçait à un exercice violent. Par un exercice doux et modéré de la charrue, il les prépare aux efforts égaux et constants qu'on attend d'eux par la suite. Ces chevaux sont élevés pour la parade et pour satisfaire la vanité des brasseurs plutôt que pour une qualité particulière. Ces animaux ont certainement un grand air de noblesse, avec leur corps rond et gras ; leur robe lustrée, et l'orgueil que semble leur inspirer toutes les qualités dont ils sont doués; mais ce sont de gros mangeurs, et dans un travail dur et de longue haleine, ils seront certainement vaincus par un attelage de chevaux actifs et muscu-

leux qui seraient d'un pouce ou deux moins grands.

La seule chose qu'on puisse dire en leur faveur, à part la noblesse de leur port, c'est que par leur poids et leur masse, ils peuvent, comme timoniers, supporter dans les rues mal pavées de la capitale ces immenses charges qu'ils traînent après eux.

Le poids doit être opposé au poids : autrement le cheval ne pourrait se soutenir. Il faut, au contraire, un cheval gros et pesant, et de plus petits, placés devant lui, seraient d'un très mauvais effet.

Il n'y a certainement personne qui, en traversant les rues de Londres, n'ait vu, avec compassion, le pauvre cheval de charrette, jeté de côté et d'autre, et exposé à de nombreuses meurtrissures, à moins qu'avec une adresse toute particulière, il ne sache se prêter à tous les inconvénients de la voiture ; mais il est évident, en même temps, que la masse et la graisse ne constituent pas toujours la vigueur, et que dans une pareille situation, un animal plus compact et plus musculeux, quoique moins grand, se tirerait d'affaire beaucoup mieux.

Le cheval de trait, à la sortie du débarcadère, du dépôt, déploie une grande énergie, mais il ne fait que de légers efforts en continuant sa route ; car toute sa vigueur est placée dans le transport de sa propre masse.

Les chevaux lourds sont cependant élevés avec la plus grande attention, du moins quant à la taille, dans les marécages du Lincolnshire ; il y en a peu

qui à l'âge de deux ans et demi n'aient atteint la taille de 17 paumes. Ni le sol, ni le produit du sol n'est meilleur que dans les autres comtés; au contraire, la partie basse du Lincolnshire est composée d'un terrain froid et argileux. Pour expliquer cette inconstance, il faut savoir qu'il y a des situations plus favorables les unes que les autres aux fermiers ainsi qu'aux nourrisseurs, et qui ne dépendent pas toujours de la richesse du sol ou du pâturage. Le grand art du cultivateur est de chercher ce qui convient le mieux au sol et ce qui lui procurera un plus grand bénéfice.

Les poulains de Lincolnshire sont aussi vendus aux marchands de Wittshire et du Beckshire. Il en est de même de ceux de Warwickshire qui sont vendus à l'âge de deux, quelquefois seulement à l'âge d'un an, et que l'on fait travailler jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans.

Le cheval de camion doit avoir le poitrail large les épaules droites, l'avant-main un peu bas, le coffre rond et bien fourni, les reins larges et élevés, les hanches amples, les hanches et les cuisses fortes, les jambes courtes, les sabots ronds, élargis vers le talon, et la plante des pieds pas trop plate.

Le grand défaut du cheval de camion, de la grande espèce, c'est sa lenteur. Ce défaut est tellement dans le sang, que tous les efforts du laboureur ne peuvent le déraciner. Assurément l'éleveur peut y porter remède. Qu'une jument de trait aussi parfaite que l'on

pourra l'obtenir, soit choisie ; qu'elle soit couverte par le cheval pur-sang le plus fort, le plus compact et le plus grand possible. Si le produit de cet accouplement est une pouliche, donnez à celle-ci un cheval de trait d'une qualité supérieure, et le poulain qui en résultera sera justement le cheval convenable pour faire souche.

Les plus grands chevaux noirs de cette lourde race sont employés comme chevaux de camion. Après ceux-ci viennent les chevaux de charrette, et une variété plus petite et contenant plus de sang, constitue une grande partie de notre cavalerie.

Tous nos lourds chevaux de trait, et même quelques-uns d'une espèce plus légère ont été dernièrement croisés avec une race flamande, ce qui a produit une amélioration sensible. On a peu perdu sous le rapport de la masse du corps, et l'avant-main a été élevé ; les jambes ont été applaties, et on a beaucoup gagné en activité. Le cheval noir, lourd et lent, a été remplacé par un animal plus léger, et cependant très vigoureux, qui fera facilement ses quatre milles à l'heure et qui endurera mieux la fatigue.

Le système que nous venons de décrire est le même que celui adopté avec tant de succès chez le cheval pur-sang, et qui a rendu si supérieures nos races de coureurs et de chasseurs. De même que le cheval de course, tire son origine de l'Orient, de même le cheval de trait anglais descend principalement du sang flamand, et c'est à ce sang que l'agriculture a

recours pour la perfection de l'espèce. Il sera avantageux d'employer un cheval croisé du flamand pour traîner les charges qui ne sont pas trop lourdes et pour les fatigues de la route ; mais pour le transport du charbon de terre et autres services de cette espèce où l'énorme cheval lourd est nécessaire, il faut laisser sans mélange notre cheval noir de l'intérieur en dépit de sa masse inerte.

Comme animal de trait d'une espèce plus légère, on emploie particulièrement dans les environs de Londres, les vieux chevaux de louage, les rebuts des diligences, et même les chevaux de fiacre. Aux marchés au foin de Whitechapel et de Campden-Town, on rencontre, tous les jours, de misérables attelages qui feraient honte aux plus pauvres cantons des pays les plus pauvres.

Le petit fermier du voisinage de Londres, de beaucoup inférieur lui-même à ceux des autres districts, trouve un accès trop facile à Smittefield, ce foyer de cruautés. Ceux qui ne connaissent pas cette partie du pays, pourront à peine croire que l'on trouve dans les forêts et sur les communes à quelques distances de Londres, autant de chevaux rabougris, rudes et sauvages, qu'en aucun district d'Angleterre, et qu'il est très rare d'y trouver un cheval élève de bonne race.



GALLOWAYS ET PONIES.

On appelle Galloways, un cheval de 13 à 14 paumes de haut. Il prend son nom d'une belle race de petits chevaux trouvés autrefois au sud de l'Écosse, sur les rivages du détroit de Solway, mais maintenant dégénérés et presque perdus, par les tentatives des fermiers pour en obtenir une race plus grande et mieux appropriée à l'agriculture. C'est une tradition du pays que cette race est d'origine espagnole; quelques chevaux s'étant échappés d'un vaisseau faisant partie de la grande Armada, et qui fit naufrage sur le rivage voisin. Ce district, cependant, fournit un grand nombre de chevaux au temps d'Édouard Ier.

Le pur Galloway était haut de 14 paumes, sa robe était bai-clair; il avait les jambes noires, la tête petite et les jambes excessivement nettes. Ses qualités étaient la vitesse, la vigueur et la sûreté du pied dans un pays de montagnes et de routes rocailleuses.

On voit encore quelques restes des anciens galloways dans l'île de Mull; mais ils sont tout-à-fait négligés et abâtardis par un mélange de sang inférieur.

Le docteur Anderson, donne la description sui-

vante du Galloway. « Il existait autrefois, en Écosse, une race de petits chevaux élégants, semblables à ceux de l'Islande et de la Suède, et connus sous le nom de Galloways, dont quelques-uns atteignaient la hauteur de 14 paumes et demie. J'en possédais un qui m'avait été donné lorsque j'étais jeune garçon. C'était un modèle pour la forme et pour l'élégance, et son caractère était doux, docile et même complaisant. Il semblait deviner vos intentions et jamais ne se fatiguait. J'ai monté cette petite créature pendant 25 ans, et dans cet espace de temps, il m'est arrivé deux fois de faire 150 milles tout d'un trait sans m'arrêter, si ce n'est le temps de me rafraîchir à peu près une heure et demie. Il parcourut les derniers milles avec autant d'aise et d'activité que les premiers.

J'aurais pu, quand cet animal était dans toute sa force, le monter, 60 milles par jour durant une année entière, et cela sans effort de sa part.

En 1754, le Galloway de M. Corker courut à Neumarket 100 milles par jour, trois jours de suite, et sans la moindre fatigue.

Un Galloway appartenant à M. Sainclair, de *Kirby Lonsdale*, fit à Carlisle, une course extraordinaire de 1000 milles en 1000 heures.

Beaucoup des Galloways que l'on voit maintenant viennent de la nouvelle Forest ou du pays de Galles, mais le nombre en est considérablement diminué.

Le vieux Marsk, avant que sa valeur ne fût con-

nue, contribua à l'amélioration de race de Hampshire, et l'on prétend que les ponies du pays de Galles doivent au célèbre *Merlin* beaucoup de leurs formes et de leurs qualités.

Les ponies modernes de la nouvelle forêt, nonobstant le sang du vieux Marsk, sont en général mal faits; ils ont la tête grosse ; le cou court ; la hanche efflanquée; mais ils sont sûrs, hardis et utiles ; ils ont conservé beaucoup de leur feu et de leur vitesse primitive, et toute la bonté de leurs allures. Il faut autant d'habileté et plus de patience pour attraper un de ces ponies que pour s'emparer d'un des chevaux sauvages qui parcourent les Pampas de l'Amérique du sud.

Le pony gallois est un des plus beaux petits animaux que l'on puisse imaginer. Il a la tête petite ; le coffre rond, les articulations courtes, les jambes plates et le pied rond et sûr. De plus, il est excessivement sobre, mange de tout, et ne se fatigue jamais. (1)

---

(1) La chasse au pony était, il y à 150 ans, l'amusement favori du fermier et du paysan gallois; de nos jours même, elle n'est pas tout à fait tombée en désuétude. La relation suivante est fondée sur un fait :

« Un fermier nommé Hugo Garonwy, vivait dans le voisinage de Llwein-Georie. Quoique, dans la saison convenable, il mania la charrue et autres ustensiles de ferme, il

Autrefois, dans les marécages de Wildmoor, dans le voisinage de Boston, on élevait beaucoup de Ponies de peu de valeur. Ils atteignaient rarement la hauteur de 13 paumes; ils avaient la tête large et l'avant-main bas, le dos droit, la jambe plate et bonne; mais le pied démesurément grand. On les employait à des travaux inférieurs, comme ils étaient incapables de servir sur des terrains inégaux et cail-

---

préférait courir après les merlins, les lièvres et les renards; les chutes et les meurtrissures qu'il recevait, et dont nul chasseur de Ponies n'est exempt, ne servaient qu'à stimuler son ardeur et l'attacher davantage à son amusement favori. Le rivage du Merioneddsshire hérissé de rochers, abondant en précipices et marécages, exposait souvent le chasseur à de fâcheuses aventures. Il en arriva aussi à Garonwy.

« Il partit un matin avec son lasso tourné autour de sa ceinture, accompagné de deux hardis compagnons, suivis de leurs chiens. Le lasso, à cette époque, était familier au paysan gallois qui le maniait aussi adroitement que le pourrait faire le plus habile Gaucho des plaines de l'Amérique méridionale. A l'approche des chasseurs qui grimpaient jusqu'au sommet de la montagne, le troupeau de *Ponies* prit l'alarme, quelquefois courant au galop, puis s'arrêtant soudainement, tournant en cercle, hénissant et frappant la terrre des pieds, comme en défi des intrus. Garonwy, avec le secours de ses compagnons et des chiens, réussit à les acculer dans un coin des montagnes, d'où les rochers perpendiculaires les empêchaient de s'échapper.

fouteux. Peu à peu la race en fut négligée, et elle ne tarda pas à disparaître.

Les Ponies d'Exmoor, quoique en général assez laids, sont hardis et utiles. Un amateur bien connu dit qu'il en a monté un pendant six milles et que jamais auparavant, il n'avait vu tant d'action et tant de force dans un si petit animal. Pour montrer ce de quoi il était capable, on lui fit franchir une barrière élevée au moins de 8 pouces plus haut que son dos,

---

« Il avait déjà capturé trois des plus jolis animaux du monde qu'il espérait vendre à la foire de Bala, au prix de 100 francs chacun. C'était pour lui une somme considérable qui formait le quart de la rente qu'il payait pour ses pâturages. Il en restait cependant un, le plus indispensable de la troupe dont la crinière hérissée, la longue queue flottante, l'œil sauvage et les naseaux gonflés le faisaient connaître pour un vrai Bucéphale de la montagne; il y avait du danger à l'attaquer selon la méthode ordinaire; car plus d'une fois il était arrivé à ces ponies parvenus à l'âge de deux ou trois ans, de casser, par leurs ruades, les jambes des chasseurs, et même de les démonter et de fouler leur corps aux pieds.

« Garonwy résolut de donner à ce noble animal la chasse dans les montagnes et de le vaincre par la fatigue avant de jeter le lasso. Les chiens furent détachés et ils partirent rapides comme le vent. Garonwy les suivait tandis que ses deux compagnons se portaient sur une éminence voisine. Ses efforts pour fatiguer le merlin furent impuissants. Hugo, impatient de sa nature, jeta le lasso sur la tête de l'animal sauvage sans s'être assuré que

et celui à qui il appartenait l'a monté de Bristol à South-Molton, une distance de 86 milles, dépassant la diligence qui parcourt la même route.

Les chevaux qui sont encore en usage dans le Devonshire et particulièrement dans les districts de l'ouest et du sud, sont plus grands que ceux d'Exmoor ou Dartmoor. Les chevaux de selle du Devonshire viennent, pour la plupart, des comtés plus à l'est.

---

la corde était parfaitement libre. Elle ne l'était pas, et l'extrémité du lasso entourait le corps de Hugo, et respirant avec peine à mesure que l'animal se débattait, la compression devient insupportable, et à la fin, en dépit de tous ses efforts pour se dégager, Garonwy fut arraché de cheval.

« Le merlin, effarouché, se trouvant enchaîné par la corde, partit de toute sa vitesse, traînant le pauvre Garonwy par dessus les buissons d'épines et les chemins rocailleux. Les hommes étaient à quelque distance. Ils rappelèrent les chiens afin de ne pas augmenter la rapidité de course du merlin ; mais avant qu'ils pussent arriver à l'endroit où l'accident était servenu, l'homme et le cheval avaient disparus. On n'a jamais pu savoir si les souffrances du chasseur furent prolongées, ou si sa tête avait été écrasée contre quelque rocher secourable au commencement de cette terrible course, mais l'animal rendu frénétique et aveuglé par la terreur, s'élança du sommet d'un rocher, situé à une grande distance et l'on trouva, sur le rivage, de la mer, les corps du chasseur et du cheval horriblement mutilés et ne présentant qu'une faible ressemblance avec ce qu'ils étaient vivants.

Il existe encore dans les districts reculés de cette belle province, des fermes où l'on ne voit pas une seule roue. Le foin, le blé, la paille, le combustible, les pierres, le fumier, la chaux, tout est porté à dos de cheval; et pendant les moissons, on emploie des traineaux conduits par des bœufs et des chevaux. Il est probable que dans les anciens temps ce mode de transport existait dans tout le royaume; mais actuellement, il tombe en désuétude, même dans le Devonshire.

Il existe à Dartmoor une race de Ponies très recherchés dans ce district; ils ont le pied sûr, sont hardis et merveilleusement propres à courir sur les routes inégales, et à grimper les montagnes de ces cantons déserts. Le Pony de Dartmoor est plus grand que celui d'Exmoor et encore plus laid s'il est possible. Il existe là à l'état de nature. Feu le capitaine Colgrave, gouverneur de la prison, désirait avoir en sa possession l'un deux, qui était le plus beau de la troupe et s'étant fait accompagner de plusieurs hommes, ils parvinrent à le séparer de ses compagnons. Ils le chassèrent de rocher en rocher jusque sur le flanc d'une montagne très élevée et à pic. Un homme le suivait à cheval, tandis que le capitaine se tenait en bas, suivant la chasse des yeux. Le petit animal étant forcé dans un coin, prit son élan, et sautant par dessus l'homme et le cheval, réussit à se sauver le long des montagnes. Le Higland pony, est très inférieur au Galloway. Il a la tête grosse, le dos allon-

gé, les jambes courtes, les paturons droits. Il a les allures lentes, et n'est agréable à monter que quand il prend l'amble. Il est endurci par habitude, car il est rarement à l'abri des saisons, soit en hiver, soit en été. Le révérend M. Mall dit, dans ses voyages en Écosse, que « lorsque ces animaux arrivent à un terrain marécageux, ils commencent par le flairer, puis ils le frappent légèrement et d'une manière toute particulière avec le pied de devant, et, d'après le son qu'ils en tirent, ou la résistance qu'ils éprouvent, ils jugent s'ils peuvent s'y aventurer en sûreté. Ils font de même sur la glace et se déterminent à l'instant sur ce qu'ils ont à faire. »

Le Pony du Shetland, appelé *Sheltie*, en Écosse et qui habite les îles de l'extrémité nord de l'Écosse, est un animal très petit; quelquefois il n'atteint pas la hauteur de 7 paumes et demie, et jamais il ne surpasse celle de 9 et demie.

On en trouve de très beaux, avec une petite tête, une contenance douce, le cou court, et les épaules fortes et bas placées. Ceci est loin d'être un défaut chez un si petit animal. Il a le dos court, les hanches étendues et fortes, les jambes plates et fines et le pied arrondi. Ces Ponies sont doués d'une grande vigueur relativement à leur taille; la moindre nourriture les engraisse et ils sont parfaitement dociles.

On présenta, il n'y a pas longtemps, à un ami de l'auteur, un de ces élégants petits animaux. Il se trouvait à quelque distance de chez lui et fort embar-

rassé de transporter sa nouvelle acquisition. Le cheval avait à peine sept paumes de haut et était aussi docile que beau. « Ne pouvons-nous le mettre dans notre chaise de poste? dit l'ami. » On en fit l'expérience ; le Sheltie fut placé au fond de la chaise et couvert, autant que possible, par le tablier, quelques morceaux de pain le firent se tenir tranquille. Il fut ainsi transporté en sûreté et il offrit le spectacle assez curieux d'un cheval en voiture.



Dans les parties sud du royaume, les Shetlanders sont très agréables à voir, attelés à une légère voiture de jardin ou montés par de très jeunes enfants. Il y en a plusieurs qui courent en liberté dans le parc de Windsor.



DU CHEVAL IRLANDAIS.



Dans quelques comtés riches en pâturages, tels que ceux de Meath et de Roscommon, on élève une espèce de chevaux de grande valeur. Il a rarement l'élégance du cheval anglais ; il a la tête plus forte, de plus grandes jambes, les hanches angulaires mais

très fortes; il est vigoureux, hardi, plein de feu et de courage, et excellent sauteur. Il ne saute pas comme le cheval anglais, qui enjambe, pour ainsi dire, les haies basses, tandis qu'il franchit les plus élevées, les jambes déployées dans toute leur longueur; le saut de l'Irlandais est semblable à celui du chevreuil, beau à voir, mais rendant la position du cavalier en selle très difficile à maintenir. Il saute plus haut et plus loin que le cheval anglais.

Le cheval commun irlandais, est en général plus petit que celui d'Angleterre; il est rabougri dans sa croissance, car la pauvreté et les habitudes du pays lui ont imposé un travail dur et fatiguant, à l'âge où il n'est propre à rien. Il manque aussi de vitesse.

Il y a peu de chevaux dans les districts d'Irlande livrés à l'agriculture, exclusivement destinés au trait.

Le morcellement des terres empêche le laboureur d'en élever, et même les fermiers les plus riches n'ont souvent pas un cheval qui puisse les porter au marché, tirer leur léger charriot et faire tous les gros ouvrages; en conséquence, on voit rarement dans ce pays le cheval de trait pur-sang de Leicester ou de Suffolk.

Si nous examinons le commerce de l'Irlande, nous y verrons peu de grosses charettes ou de camions, avec de forts chevaux propres à les traîner; presque tous les travaux sont exécutés par des chariots attelés d'un seul cheval. Au nord de l'Irlande, on voit

quelques chevaux vigoureux employés au transport du linge ; mais la plupart des animaux employés dans le commerce ou dans l'agriculture sont misérables et affamés. Ils sont un peu meilleurs au nord. Il existe en *Ulster*, une race native hardie et au pied sûr, mais ayant peu de prétentions à la beauté ou à la vitesse.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

DES DIFFÉRENTES RACES DE CHEVAUX ANGLAIS.

FIN DE LA TABLE.

Paris.—Impr. de H. CARION, père, r. Richer, 20.

PARIS.—IMPRIMERIE DE H. CARION, PÈRE,
Rue Richer, 20.



